CH. QUINEL et A. DE MONTGON

# CONTES ET LÉGENDES DE PARIS ET DE MONTMARTRE




FERNAND NATHAN

## DANS LA MÊME COLLECTION

### ANTIQUITÉ

CONTES ET LÉGENDES DE BABYLONE ET DE PERSE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
ÉPISODES ET RÉCITS BIBLIQUES, par G. Vallerey, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE, par M. Divin, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET RÉCITS TIRÉS DE L'ÉNÉIDE, par J. Chandon, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE, par M. Desmurger, ill. de J. Pecnard.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE ROME, par J. Defrasne, ill. de Vayssières.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE BYZANCE, par J. Defrasne, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET RÉCITS DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE MONDE GREC ET BARBARE, par L. Orvieto, ill. de C. Dey.
RÉCITS DU TEMPS D'ALEXANDRE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DU THÉÂTRE GREC, par G. Chandon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES MYTHOLOGIQUES, par E. Genest, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE LA NAISSANCE DE ROME, par L. Orvieto, ill. de R. Péron.

### HISTOIRE

CONTES ET LÉGENDES DES CROISADES, par M. Toussaint-Samat, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MOYEN ÂGE, par M. et G. Huisman, ill. de Beuville.
ÉPISODES ET RÉCITS DE LA RENAISSANCE, par J. Defrasne, ill. de Marcellin.
CONTES ET LÉGENDES DU GRAND SIÈCLE, par Quinel et de Montgon, ill. de D. Dupuy.
RÉCITS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par M. et G. Huisman, ill. de P. Noël.
ÉPISODES ET RÉCITS DU PREMIER EMPIRE, par D. Sorokine.

### PROVINCES DE FRANCE

CONTES ET LÉGENDES D'ALSACE, par E. Hinzelin, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES D'AUVERGNE, par J. Levron, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOURGOGNE, par Perron-Louis, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BRETAGNE, par J. Dorsay, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE CORSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de H. Faivre.
CONTES ET LÉGENDES DU DAUPHINÉ, par L. Bosquet, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE FRANCHE-COMTÉ, par J. Defrasne, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE GASCOGNE, par F. Pézard, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LANGUEDOC, par M. Barral et Camproux, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ORLÉANAIS, par J.-H. Bauchy, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE LORRAINE, par L. Pitz, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PARIS ET DE MONTMARTRE, par Quinel et de Montgon, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS BASQUE, par R. Thomasset, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS NIÇOIS, par J. Portail, ill. de G. Valdès.
CONTES ET LÉGENDES DE NORMANDIE, par Ph. Lannion, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE PICARDIE, par A. Chassaignon, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PROVENCE, par M. Pézard, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE SAVOIE, par J. Portail, ill. de Saint-Justh.

*(suite page 255)*

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

# CONTES ET LÉGENDES
# DE PARIS
# ET DE MONTMARTRE

PAR

Ch. QUINEL et A. de MONTGON

*ILLUSTRATIONS DE BEUVILLE*

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe) 281-139

# AVANT-PROPOS

*Il n'est guère, dans notre pays de France, de village, de hameau qui n'ait ses légendes; dans certaines contrées même, chaque rocher qui émerge du sol, chaque arbre un peu plus que centenaire est l'objet d'un conte. N'y aurait-il donc que PARIS, le premier village de France, qui, pour être le centre de l'histoire nationale, ne serait le théâtre d'aucun conte et d'aucune légende?*

*Le croire serait une erreur.*

*Nous avons réuni ici quelques-unes de ces histoires, en marge de la grande Histoire, que les bourgeois de la Capitale se racontaient autrefois à la veillée. Nous avons voulu suivre un ordre chronologique, en partant de ces légendes fabuleuses de l'époque où Lutèce était la petite capitale de la tribu des Parisii et où Montmartre n'apparaissait encore que comme un village de banlieue, pour en arriver aux anecdotes qui, grâce à l'imagination des narrateurs, sont devenues des contes touchant des personnages historiques.*

*Tous ces récits sont intimement liés à l'histoire de la ville. Si nos lecteurs veulent bien nous suivre, nous les promènerons du temple de Mercure qui couronne Montmartre, jusqu'à la forêt de Rouvray, dont notre bois de Boulogne n'est qu'une petite parcelle, en passant par les vieilles rues dont plusieurs ont conservé dans leur nom le souvenir de la légende que nous rapportons : la rue des Quatre-Fils, la rue de la Tombe-Issoire, la rue du Moulin-de-la-Vierge.*

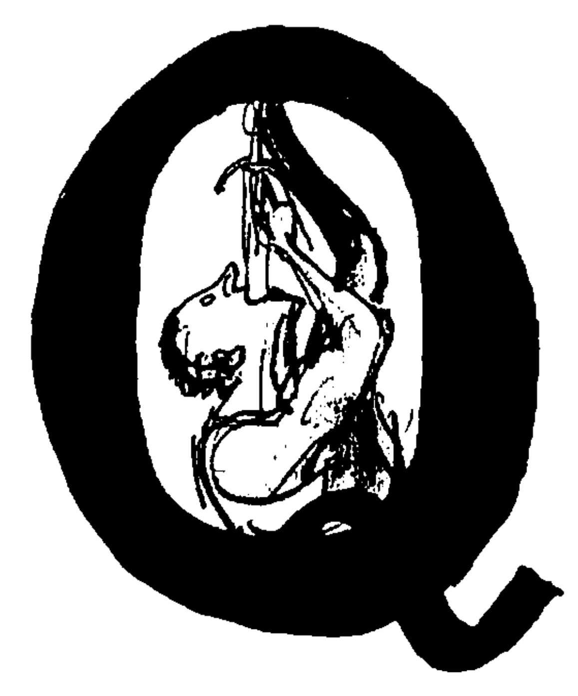
*Peut-être nos lecteurs seront-ils contents, en parcourant la ville, d'évoquer tel vieux moulin, tel paisible moustier couvert de lierre là où s'élève aujourd'hui une construction de sept étages orgueilleuse en son ciment neuf, ou d'écouter la douce prière d'une héroïne de légende au carrefour où mugissent les trompes des autobus ou des taxis.*

*Cette pensée est très douce aux Parisiens passionnés que nous sommes, car nous espérons avoir contribué ainsi à faire aimer un peu plus Paris et Montmartre.*

# CONTES ET LÉGENDES DE PARIS ET DE MONTMARTRE

## I

## Le bourreau de saint Denis



UE la paix soit avec toi! Ainsi, déjà souriante, la menue, gentille et brune Laërtia, ouvrant ses yeux encore brouillés par le sommeil, saluait-elle son époux, le blond géant Tubaldus, qui s'arrachait en grognant du lit conjugal. Ce souhait ne sembla pas du goût de Tubaldus dont le réveil était moins suave que celui de sa jolie compagne.

– Ah! Qui donc songe à troubler la paix? Ce n'est pas demain que les ennemis de notre Empereur, le divin Domitien, pénétreront jusqu'à Lutèce. C'est à peine s'ils osent regarder en face les poteaux de nos frontières dans les forêts de Germanie. Tu ferais

mieux de demander à Mercure ou à Wotan, à ton choix, de me faire faire une fructueuse recette.

Tubaldus se tut; sa bouche n'était pas accoutumée à prononcer d'aussi longs discours où la politique, la stratégie et la religion trouvaient tour à tour leur place. Sa bouche lui servait habituellement à un tout autre usage : il était avaleur de sabres. Il exerçait son art en public sur les champs de foire ou parfois, pour des séances particulières, dans l'atrium de quelque fonctionnaire romain ou dans la villa de quelque riche Parisien, aux environs de Lutèce.

Sa renommée était grande. Dans le menu peuple comme chez les patriciens et les chevaliers, le nom de Tubaldus était connu. Son nom n'était pas absolument son nom. Il était originaire de la rive droite du Rhin, c'est pourquoi il invoquait indifféremment les dieux de Rome ou ceux de la Germanie, tout comme il avalait avec une égale infaillibilité le glaive court et droit du légionnaire, l'épée longue et épaisse du Goth ou la lame affilée et recourbée du Dace. Tubaldus s'était appelé Thubalt dans sa forêt natale, mais, établi dans les pays gallo-romains et ayant épousé une Parisienne, il avait romanisé son nom.

Un peu attristée par l'accueil rude de son mari, qu'elle aimait malgré sa brusquerie, la douce Laërtia s'activait à lui préparer son déjeuner.

– Peu de chose, avait dit le géant considérablement radouci à la vue de sa gentille épouse occupée à attiser

le feu de bois sur le petit fourneau de terre placé dans la cour de la maison, cour sur laquelle donnait sans porte le cubiculum ou chambre à coucher.

Laërtia savait que pour avaler des sabres, il ne faut pas avoir l'estomac chargé. Mais ce n'est pas charger l'estomac d'un homme de la taille de Tubaldus, qui doit parcourir plus de deux milles par des mauvais chemins, — on était déjà le 9 octobre, — pour se rendre à son travail, que de lui faire manger quatre petites truites de rivière au beurre, deux belles tranches de foie de porc et un plat de pommes cuites la veille sous la cendre.

Tubaldus, assis sur un banc, fit honneur à cette collation.

— Belle journée, dit-il, en mangeant la quatrième truite.

— Il y aura du monde, ajouta-t-il, après la deuxième tranche de foie de porc engloutie sur une jolie miche de pain. Il y a toujours du monde à la foire de la montagne de Mercure, et Bella, le montreur d'ours, croit que le préfet Fescennius tiendra tribunal.

A ces mots, Laërtia leva la tête.

— Tribunal, dis-tu, et qui jugera-t-on?

— Pas moi, pour sûr, s'exclama Tubaldus, la bouche pleine d'un petit fromage de chèvre qu'il absorbait comme dessert. Il ne manque pas à Lutèce de mal-

faiteurs. A moins que l'on ne s'amuse à juger quelques-uns de ces chrétiens...

— Des chrétiens? Tu crois? Mais à qui font-ils du mal?

— Ce ne sont pas mes affaires. Ils refusent de sacrifier sur l'autel des dieux.

— Et s'ils veulent rester fidèles à leur Dieu?

— Quel mal cela leur ferait-il de jeter quelques grains d'encens devant Jupiter ou Mercure? Je le fais bien et pourtant Wotan vaut bien n'importe qui.

Sur cette phrase où il avait mis toute sa science théologique, après avoir essuyé sa moustache tombante d'un revers de main, Tubaldus embrassa sa femme et franchit le seuil de sa modeste demeure. Laërtia le regarda partir. De la tristesse était dans ses yeux en rentrant dans sa maison. Après qu'eut disparu la silhouette de son mari, elle porta sa main à son front, puis à sa poitrine, puis à ses épaules; elle alla s'agenouiller dans un coin de sa cour devant un pilier où l'image d'un poisson était grossièrement gravée.

Tubaldus marchait vite. Il était vêtu d'un costume mi-romain et mi-barbare. Des lanières de cuir chargées de plaquettes de métal s'enroulaient autour de son torse et de ses jambes; une lanière encerclait sa tête et retenait ses longs cheveux fauves. Sous ses bras nus, il portait ses instruments de travail, épées

de toutes longueurs et de toutes formes, bien attachées afin qu'elles ne se heurtent pas, car s'il est nécessaire pour la joie des badauds que les armes que l'on avale soient aiguisées, il est indispensable pour la sécurité du gosier et de l'œsophage qu'elles soient nettes et sans hachures. Sur son dos flottait un éclatant manteau rouge afin d'attirer les curieux vers sa haute stature. Ce manteau était son enseigne.

En se hâtant, Tubaldus réfléchissait; il supputait la recette probable et les choses bonnes à manger qu'il pourrait se procurer. Il sourit même un moment en songeant que, s'il avait du superflu, il pourrait acheter pour Laërtia un de ces larges bracelets en cuivre niellé que l'on vendait à la foire et qui brillerait comme de l'or sur sa peau mate.

Il maugréait aussi. Il avait consenti, pour ne pas éloigner Laërtia de sa famille, à s'installer dans cette maisonnette de Catullianus, si éloignée de tous les champs de foire des environs de Lutèce et de Lutèce même où étaient son travail et ses clients. La campagne était agréable, certes, après le bruit de la ville, mais deux milles c'est la grande banlieue et il y a des maisons bien désirables cachées dans les feuillages sur la colline vers laquelle il se dirigeait de toute la vitesse de ses grandes jambes.

Quand il arriva au haut de cette colline, que coiffe majestueusement le temple du divin Mercure,

beaucoup de places étaient déjà prises; pourtant Bella, le montreur d'ours, son ami, avait pu lui conserver à côté de lui un carré verdoyant. Tubaldus en était tout réjoui. L'emplacement était excellent, juste au pied de la première marche du temple, là où se tiennent d'habitude les personnages de marque qui n'aiment pas à frayer avec le menu peuple. Sans se déranger, ceux-ci assisteraient à ses exercices et après ne manqueraient pas de jeter des sesterces dans son manteau éployé. Une dame, émue par sa prestance autant que par son adresse, ne lui avait-elle pas lancé une fois un denier d'argent?

La colline s'animait. C'était jour férié, — la fête du divin Jules César, — et les Parisiens s'étaient de bon matin échappés de leur île de Lutèce pour venir jouir de cette journée d'automne ensoleillée. Ils aimaient à déjeuner à la campagne et ils trouvaient ici tout ce qu'il faut pour un repas champêtre : frituriers en plein vent, qui sur de longs bâtons faisaient mijoter des cuisses de grenouilles, de savoureux morceaux de viande; fruitiers étalant des montagnes de pommes rouges et des paniers de raisins dorés; boulangers et pâtissiers aux appétissantes galettes et surtout marchands de vin innombrables dont les amphores étaient pleines à déborder des jolis vins clairets nés sur ces coteaux mêmes ou venus des crus renommés de Suresnes.

Pour l'instant, les promeneurs donnaient toute leur attention aux montreurs d'animaux, aux jongleurs, aux faiseurs de tours; ils allaient écouter les chanteurs et les musiciens; la dresseuse de puces avait un grand succès. On se faisait lire les lignes de la main par des pythonisses économiques et là-bas un grand nègre éthiopien à demi nu arrachait les dents en poussant des cris rauques qui couvraient les plaintes de ses clients.

Dès que Tubaldus fut installé, il fit recette. Son nom et son manteau rouge étaient également populaires. Beaucoup de ses admirateurs étaient évidemment platoniques, mais il était certain de délier les bourses les plus plates et les plus rétives en avalant le glaive – ou son sosie – dont avait été frappé l'empereur Néron.

Le soleil n'était pas encore au haut de sa course et déjà Tubaldus avait amassé en monnaie de bronze ou de cuivre une somme assez confortable, quand le fracas des longues trompettes droites annonça l'arrivée du Préfet. Fescennius, un petit homme gras et poussif, montait péniblement à pied le chemin qui mène au temple; il avait, pour se faire de la popularité, laissé sa litière au pied de la colline et il le regrettait, car s'il recueillait quelques acclamations polies, – poussées surtout par des employés de l'administration – il éprouvait une grande lassitude. Sa mauvaise humeur était visible quand, suivi d'une

brillante foule de familiers, il passa à la hauteur de Tubaldus.

Avant de monter les marches du temple, il s'arrêta pour souffler, ses yeux tombèrent ou plutôt s'élevèrent vers le Germain.

– Le bel homme! dit-il de sa voix aigrelette où perçait un peu de jalousie.

– C'est Tubaldus, l'avaleur de sabres, lui murmura, obséquieux, un des édiles qui l'accompagnaient. Te plairait-il de le voir travailler?

Fescennius acquiesça. C'était toujours cela de gagné sur l'ascension.

Tubaldus commença aussitôt ses exercices. Glaives romains, sabres daces, épées germaniques disparurent tour à tour dans son gosier comme s'ils eussent été faits de pâtes comestibles. Il les avalait jusqu'à la garde et semblait ne les sortir qu'à regret. Il omit volontairement d'insister sur l'épée de Néron, ne sachant pas quelles étaient les idées de ce préfet venu de Rome sur la personne du défunt Empereur.

Fescennius parut intéressé :

– C'est bien, laissa-t-il tomber enfin et, de sa main grasse, il jeta une large pièce d'argent aux pieds de Tubaldus. Les personnes de sa suite imitèrent ce geste, proportionnant leurs dons à leur importance ou à leur dignité. L'avaleur de sabres était dans la joie.

« Wotan m'est favorable aujourd'hui, pensa-t-il, à moins que ce ne soit Mercure... »

Fescennius gravit les degrés du temple et vint s'asseoir sur la chaise curule apportée par les esclaves. Un autel portatif surmonté d'une statuette du dieu ailé fut placé à sa droite et sur cet autel un feu de bois aromatique envoyait vers le ciel des volutes de fumée odorante.

– C'est vrai qu'il va y avoir tribunal, dit Tubaldus à Bella dont l'ours se léchait avec soin les quatre pattes.

– Qui juge-t-on?

– Nous allons le savoir.

– Après le jugement, je t'emmènerai vider une amphore de vin de Suresnes.

Le Préfet avait fait un signe. Aussitôt un greffier se leva et tira de sa robe des tablettes. Il se mit à lire. Tous les jeux cessèrent, la voix monotone du greffier portait loin. Il commença par énumérer les titres et les mérites de l'Empereur Domitien, puis il dit que celui-ci dans sa bonté immense avait envoyé son préfet Fescennius pour débarrasser Lutèce des chrétiens qui la déshonoraient.

– C'est donc cela, dit Tubaldus.

Le silence s'était fait plus lourd dans la foule.

Le greffier ferma ses tablettes. Il parlait maintenant au nom du Préfet lui-même. Celui-ci, par sa bouche, déclarait que tout citoyen devait être prêt

à sacrifier aux dieux de l'Empire. Un léger murmure s'éleva : on ne pouvait savoir si c'était de l'approbation ou du mécontentement.

Ayant passé sa langue sur ses lèvres, le greffier continuait :

– Un certain nombre de personnes ayant, ces jours derniers, refusé d'accomplir le geste rituel, nous les faisons comparaître aujourd'hui à notre Tribunal. Si, publiquement, elles acceptent de sacrifier au divin Mercure, elles seront immédiatement relâchées et restituées dans tous leurs honneurs et leurs biens. Si, au contraire, elles persistent dans leur refus sacrilège, justice sera faite et leurs biens confisqués.

La foule écoutait angoissée. Ainsi cette belle journée de plaisir allait peut-être devenir une journée sanglante.

Du temple où ils étaient enfermés, les gardes firent sortir, chargés de chaînes, trois hommes. Les deux premiers étaient connus du peuple : c'étaient d'importants personnages. L'un, Lisbius, ancien préfet, jouissait de la considération de tous; il portait de riches habits conformes à son rang.

Après lui, venait Crespidus, un opulent marchand qui possédait à Lutèce une belle demeure et une splendide villa sur la rive gauche de la Seine. Il était célèbre par sa bonté et sa générosité, toujours prêt à venir en aide aux pauvres, secourable pour

ceux qui étaient momentanément dans la gêne. Un grognement s'éleva du peuple à la vue de sa silhouette débonnaire, revêtue d'une belle toge bordée de pourpre, car il avait rang de Sénateur.

Le troisième était un vieillard. Un vieillard droit, sec, à la barbe blanche; il portait une longue tunique de lin et un seul anneau brillait à son doigt.

— L'évêque Denis, chuchota quelqu'un et quelques femmes répétèrent à mi-voix : l'évêque Denis.

Les gardes poussèrent avec une brutalité mêlée de considération, — car un grand personnage, même enchaîné aujourd'hui, peut demain redevenir redoutable, — l'ancien préfet Lisbius vers l'autel.

— Sacrifie, lui dit Fescennius, et il ajouta à voix basse à son ancien collègue et comme pour s'excuser : « Ce n'est qu'une formalité. »

Lisbius hésita. Il vit des centaines d'yeux braqués sur lui. « Sacrifie! » lui criait-on dans la foule. Alors, lentement, étendant son bras droit et le front bas, il jeta dans le feu quelques grains d'encens.

— Tu es libre, Lisbius, dit le Préfet. Les dieux de l'Empereur sont satisfaits.

On détacha les chaînes et Lisbius disparut, se dissimulant derrière les colonnes du temple.

Ce fut alors le tour d'Aulus Crespidus.

— Sacrifie, lui ordonna le Préfet.

— Sacrifie, supplia la foule. Le négociant regarda autour de lui comme s'il espérait quelque secours.

— Sacrifie, priait toujours la foule.

Vivement, comme on fait une mauvaise action, Crespidus jeta sur l'autel les grains d'encens, puis, débarrassé de ses fers, il descendit les degrés comme un homme ivre et se mit à fuir vers la Seine.

Enfin on fit avancer le vieillard tout blanc dans sa robe blanche. Brutalement on le maintint près de l'autel. Il ne regardait ni la statue du dieu, ni le Préfet, ni le feu, mais son regard fixé au loin semblait voir quelque chose que les autres ne pouvaient apercevoir.

— Sacrifie, dit pour la troisième fois le Préfet.

Cette fois la foule se tut.

— Sacrifie, répéta, impatienté, Fescennius.

Le vieillard parla :

— Je suis chrétien. Je ne sacrifierai pas à vos faux dieux. Je mourrai avec joie en confessant le nom du Christ. Quant à mes biens, ils ne sont pas de ce monde.

Fescennius se souleva à demi sur sa chaise. Il criait, écumant de rage :

— Tu méprises nos dieux et les ordres du divin Auguste !

— Il n'y a qu'un Dieu auquel j'obéis, dit le vieillard.

— Tu vas mourir.

– J'attends la mort avec confiance.

– Que l'on exécute cet homme!

Le vieillard restait debout sur le haut des marches et le silence planait sur le peuple.

– J'ai dit que l'on exécute cet homme! hurlait le Préfet.

Autour de lui on s'agitait. Fescennius frappait du pied. Un garde s'approcha.

– Seigneur, le bourreau qui était ici est parti.

– Qu'on le cherche.

Au bout d'un instant qui sembla un siècle, le garde revint :

– Il paraît qu'il s'est enfui dans la campagne.

– Quand on le retrouvera, on le mettra à mort. Mais qui donc exécutera le condamné pour obéir à la sentence que l'Empereur a prononcée par ma bouche?

Tout le monde se taisait; aucun exécuteur de bonne volonté ne se présenta. Fescennius regarda autour de lui; les yeux se détournaient; enfin son regard tomba sur Tubaldus toujours debout au pied des marches. Un rictus passa sur le visage du Préfet.

– Tiens, ce faiseur de tours est bien le bourreau qu'il me faut. Tu avales des sabres, tu dois savoir t'en servir?

– Ce n'est pas mon office, dit Tubaldus.

– Qu'importe! C'est un ordre.

– Je suis un homme libre.

– Tu seras payé.

– Je ne gagne pas mon pain de cette façon.

Fescennius était maintenant cramoisi. Il venait de se voir désobéir par un vieillard têtu et voilà que publiquement un bateleur osait lui tenir tête. Son amour-propre se confondit soudain dans son esprit avec la majesté de Rome, avec la dignité de l'Empereur. Il cria aux gardes :

– Allez me chercher ce chien et, s'il n'obéit pas, qu'on le pende au premier arbre après lui avoir rompu les os à coups de bois de lance.

Les gardes se précipitèrent, trop heureux de voir la colère du Préfet passer au-dessus d'eux. Brutalement, quatre d'entre eux s'emparèrent de Tubaldus. Ils le poussèrent, le hissèrent jusqu'au haut des marches. Il tenait encore à la main le sabre dace qui était le dernier qu'il avait avalé.

Avant d'avoir eu le temps de rassembler ses idées, le Germain était devant le magistrat. Ce petit homme ne lui faisait pas peur, il en aurait même ri, mais il sentait derrière lui la puissance formidable de l'Empire, cette puissance qu'il subissait sans bien la comprendre.

– Frappe, dit Fescennius, ou tu es un homme mort.

Tubaldus allait refuser. Soudain, il revit Laërtia, sa petite maison où il faisait bon souper le soir. Le

jour était tiède, le soleil gai. Le vieillard était agenouillé par terre, la tête appuyée sur la base d'une colonne.

— Frappe, répéta le Préfet.

Et après tout pourquoi, lui, mourrait-il plutôt que cet homme en blanc dont les jours étaient comptés? Quels étaient ses droits? Quels étaient ses devoirs? Il avait tué, là-bas, dans sa forêt natale pour se défendre. Qu'était-il donc pour désobéir à Rome?

— Gardes! appela Fescennius, arrivé au paroxysme de la colère.

Les légionnaires se serraient autour de lui. Il vit Laërtia qui l'attendait, qui l'attendrait toujours. Alors, comme dans un rêve, Tubaldus fit tournoyer sa lame mince et flexible. Elle siffla en l'air et vint s'abattre sur le cou blanc. Le sang jaillit. La tête tomba.

— Voilà pour toi! cria le Préfet en jetant une bourse de cuir qui, sur la dalle, fit entendre un bruit métallique.

Un grand cri était monté du peuple.

Tubaldus ne ramassa pas la bourse; il ne regarda ni à droite, ni à gauche. Jetant son sabre, il s'enfuit. Il fendit la foule et il se mit à courir.

Il ne s'arrêta que dans sa petite maison de Catullianus.

Dans la cour, Laërtia épluchait des légumes. Le géant blond se jeta à genoux, la tête sur la poitrine de sa petite épouse :

– J'ai tué un juste, sanglota-t-il, et ses mains sanglantes imprimèrent leurs traces rouges sur sa robe bleue clair.

Longtemps, ensemble, ils pleurèrent. Tubaldus sur son acte, Laërtia sur un crime qu'elle ignorait.

Le soir tomba.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sur la route, une forme s'avançait environnée d'une douce lumière, tandis que l'on pouvait entendre un concert dont les exécutants étaient invisibles.

La silhouette glissa jusqu'à la maison de Tubaldus et pénétra dans la cour qui fut soudain illuminée et bruissante. Tubaldus et Laërtia levèrent les yeux.

Devant eux était debout le corps de l'évêque Denis, le martyr. Sa tête coupée reposait dans ses mains, les yeux clos comme par un délicieux sommeil. Les lèvres s'écartèrent :

– Tubaldus, dirent-elles, je te pardonne.

Puis l'évêque s'avança encore, il déposa sa tête devant le pilier qui servait d'oratoire à Laërtia et il s'étendit enfin comme un vrai mort.

– Je suis chrétien! cria Tubaldus.

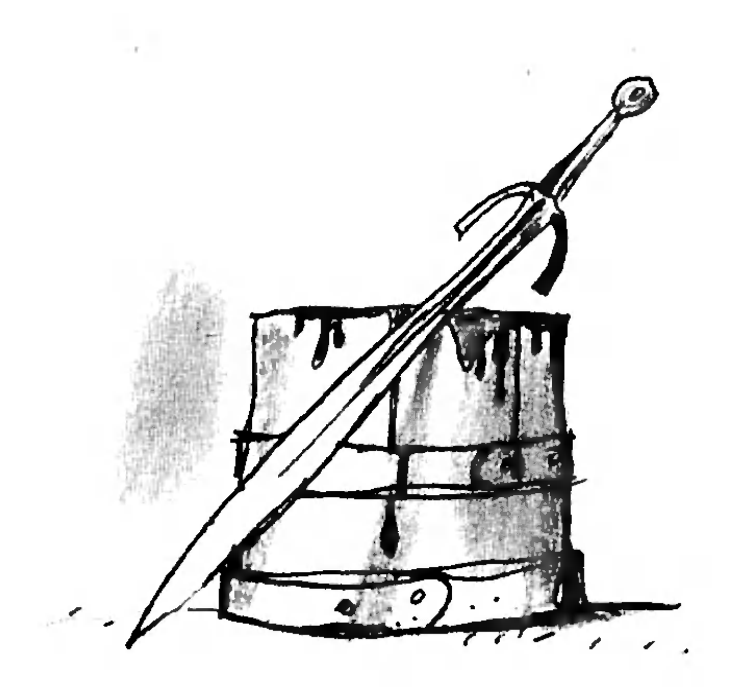
– J'étais déjà chrétienne, dit Laërtia et elle ajouta : Que la Paix soit avec toi.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans la petite maison de Catullianus, Tubaldus et Laërtia, de leurs mains, enterrèrent l'évêque Denis

qui, décapité, était venu du lieu de son supplice jusque-là pour recevoir la sépulture et apporter le pardon à son bourreau.

Plus tard, Dagobert éleva une basilique sur cet emplacement qui devint Saint-Denis, tandis que la colline où tomba la tête de l'évêque de Lutèce s'appela et s'appelle encore : le Mont des Martyrs — Montmartre.



II

# La médaille de sainte Geneviève

## GENEVIÈVE LA BERGÈRE



ICI, Fidèle, reste tranquille, méchant chien!

Mais Fidèle était inquiet, et nerveux; sans raison, il harcelait les moutons qui, eux aussi, atteints comme d'un malaise, bêlaient et se serraient les uns contre les autres, ne songeant même pas à grignoter l'herbe tendre parsemée de fleurettes. Bien plus, les fleurettes elles-mêmes se recroquevillaient comme dans l'attente d'une catastrophe.

La toute petite bergère, gardienne de ce troupeau, se demandait pourquoi tous ses sujets à quatre pattes

étaient aujourd'hui si étranges. Comme tous les autres jours, Geneviève, qui venait d'avoir huit ans, avait mené paître son troupeau sur la colline de Saint-Cloud au pied du mont Valérianus, à un bon quart de lieue de sa maison.

Ce troupeau comptait exactement vingt-trois moutons en comprenant les dix agneaux. Il était le plus clair de la fortune du père de Geneviève, un brave bûcheron qui travaillait dans les grands bois qui s'étendaient au loin, si loin que l'on eût pu marcher des jours et des jours sans en sortir. La mère était morte voici trois ans et Geneviève aidait son père à tenir leur petit ménage et en particulier à soigner les bêtes qu'elle aimait bien.

Ce n'étaient pas les pâturages qui manquaient à Saint-Cloud en l'an 428; tout le coteau en était couvert depuis la Seine jusqu'au sommet, là où commençait la forêt; mais celui-ci était le lieu de prédilection de Geneviève. Non pas qu'il fût meilleur qu'un autre, mais ce n'était pas de ce côté que les bergères venaient le plus souvent par peur du bois et du loup. Geneviève ne craignait ni l'un ni l'autre; elle connaissait la forêt par les récits de son père et elle savait que les loups ne se hasardent sur les bordures que l'hiver, quand ils ne trouvent pas de nourriture au milieu des taillis. Or, on était en plein mois de juillet et le gibier abonde à ce moment pour messires les loups.

Ce qui attirait surtout Geneviève en ces lieux c'est que, de là-haut, elle pouvait voir Paris. Or, Geneviève adorait Paris. Elle n'y était jamais allée mais son père qui y était descendu une fois rendre visite à son beau-frère, le diacre Simon, lui en avait raconté les merveilles : les palais, les églises, les étalages de marchands, les arènes. Tout cela avait laissé à cet homme simple une impression grandiose qu'il avait fait partager à sa fille.

D'ici, Geneviève, voyait les remparts de la ville qui emprisonnaient les deux vastes faubourgs s'étendant jusqu'au pied des deux collines et les ponts qui reliaient la cité à ses faubourgs. Elle distinguait le palais du gouverneur dans le centre et le palais impérial sur la rive gauche avec ses vastes jardins.

Jamais la vue n'avait été si claire qu'aujourd'hui.

Pourquoi fallait-il qu'elle fût distraite dans sa contemplation par la conduite inusitée du troupeau et du chien Fidèle?

Mais voici que l'événement vint donner raison aux animaux dont l'instinct est plus perspicace que l'intelligence d'une petite fille de huit ans. Des éclairs jaillirent tout à coup des noirs nuages qui s'étaient amoncelés sans qu'elle y prît garde. De larges gouttes commencèrent à tomber.

Geneviève ramassa sa houlette et se leva de la pierre où elle était assise. Elle n'eut point besoin

de donner d'ordre. Les moutons d'eux-mêmes, tête basse et se bousculant, prirent le chemin de la maison et ce ne fut que pour la forme que Fidèle aboya avant de venir se serrer contre sa petite maîtresse.

Derrière le troupeau qui courait, derrière les agneaux qui bêlaient tristement, désespérés de galoper moins vite que leurs mères, Geneviève trottait de toute la vitesse de ses petites jambes. Point assez vite cependant. La pluie se mettait à tomber avec rage, maintenant mêlée de grêlons. Geneviève mit sa jupe sur sa tête pour se protéger un peu.

Quand elle arriva au logis elle était toute trempée. D'eux-mêmes, les moutons s'engouffrèrent dans leur bergerie et avec l'autorité de quelqu'un qui rentre chez lui, Fidèle avait poussé la porte de la maison qui n'était jamais fermée, car il n'y avait guère d'apparence que l'on vînt voler chez un pauvre bûcheron.

Geneviève allait suivre Fidèle, heureuse de se sécher devant l'âtre, quand elle entendit derrière elle des pas qui se hâtaient. Se retournant, elle vit deux hommes, vêtus de longs manteaux et tenant à la main des bâtons de coudrier, qui marchaient courbés sous la rafale. Ils regardaient la maison et allaient la passer, suivant le mauvais chemin qui longeait le bois, quand Geneviève, qui pourtant n'osait guère parler à des étrangers et dont les seules paroles étaient réservées à son père, à Fidèle, à ses moutons

ou à deux ou trois petites bergères comme elle, eut l'audace de les appeler.

– Messeigneurs!

Les hommes s'arrêtèrent.

– Entrez ici, Messeigneurs, ajouta Geneviève très vite; vous vous sécherez.

Les voyageurs, d'un seul geste, acceptèrent. L'orage grondait, la grêle étendait partout sa nappe blanche; ils entrèrent dans la chaumière. Geneviève mit sur les cendres rouges des brindilles et le feu bientôt crépita joyeusement, faisant fumer les vêtements des hommes et de la petite bergère et le dos poilu du bon Fidèle, bien que celui-ci se fût écarté pour laisser la place aux hôtes.

Les deux hommes étaient avancés en âge, mais robustes et de mine fière. Ils n'étaient pas gens de guerre. Sur eux, nulle arme que le bâton en coudrier qui les aidait dans leur marche.

Ils ne parlaient pas, mais regardaient avec douceur leur petite hôtesse. Celle-ci tira de la huche un morceau de pain un peu sec et atteignit un fromage de chèvre. Elle offrit ces mets simples aux voyageurs.

– Nous n'avons pas autre chose, dit-elle.

– Rien ne peut nous plaire davantage, dit le plus âgé des deux hommes.

Ils mangèrent.

Le soleil reparaissait, faisant briller d'un clair

éclat les branches mouillées. Il ne pleuvait plus. Les voyageurs se levèrent.

– Il nous faut continuer notre route, dit celui qui avait déjà parlé. Nous te remercions, petite fille, pour l'hospitalité que tu nous as donnée dans la bonté de ton cœur.

– Comment te nomme-t-on? dit le second.

– Geneviève.

– Eh bien! Geneviève, reprit le premier, nous ne pouvons te faire aucun présent, nous avons volontairement renoncé aux biens de ce monde. Nous allons pourtant te laisser en souvenir cette médaille qui est en cuivre, et où est gravé le signe de la Rédemption. Porte-la toujours, mais ne porte aucun autre bijou que celui-là, lui seul te fera belle aux yeux de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le voyageur lui remit la médaille, puis tous deux levèrent la main en signe de bénédiction.

– Je te bénis au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dit le premier.

– Je te bénis, répéta le second.

– Ainsi soit-il, répondit pieusement Geneviève.

– Je suis Loup, évêque de Troyes.

– Je suis Germain, évêque d'Auxerre.

Et les deux hommes s'en furent dans le soleil.

Saint Loup et saint Germain, qui avaient fait vœu de pauvreté et qui allaient porter l'Évangile

au pays gallois, s'étaient arrêtés dans la demeure de Geneviève, la bergère.

## LA RÉSISTANCE DE LA CITÉ

— Quelles nouvelles? demandèrent d'une seule voix les quatre personnes réunies ou plus exactement tapies autour de la cheminée, quand entra le décurion Chalcas.

Celui-ci ne répondit pas tout de suite. En venant de la rue où soufflait une aigre bise de février, l'atmosphère de cette salle basse lui paraissait d'une tiédeur agréable bien que le feu, pauvrement alimenté de débris de bois, chauffât faiblement. Il éclairait moins encore et pourtant il constituait le seul luminaire de la veillée.

Trois voisins se trouvaient ce soir dans la maison du diacre Simon, dont le modeste logis se dissimulait entre la basilique, dédiée à sainte Marie et construite sur l'emplacement du temple de Jupiter Nautique, et la maison imposante du prêtre Théodore, desservant du sanctuaire. Il y avait là, en outre, Geneviève, pure et belle jeune fille de trente ans déjà, nièce de Simon qui, à la mort de son père, survenue accidentellement dans la forêt, s'était réfugiée chez son parent. Elle avait vendu son modeste patrimoine et pouvait ainsi vivre sans être complètement à la charge du diacre dont les émoluments

pour l'entretien de la basilique et la conduite des offices étaient bien médiocres.

Quoique n'ayant pas de dot et étant issue de simples bûcherons, Geneviève avait été recherchée en mariage par plusieurs adolescents fortunés. On disait même qu'un chevalier romain, beau, jeune, riche, avait été épris d'elle, qu'il lui avait déclaré son désir de l'épouser, un soir devant la porte même du diacre Simon.

Geneviève aurait hésité; après avoir longuement contemplé les traits énergiques et nobles de son soupirant, elle aurait répondu :

– J'ai fait vœu de rester une pauvre et simple fille et de ne jamais porter d'autre bijou qu'une médaille de cuivre gravée d'une croix. Tu vois que je ne puis être une *domina* et occuper le rang où tu veux m'élever.

– Tu me désespères, aurait dit le beau chevalier.

– J'ai moi-même le cœur bien gros.

– Je penserai toujours à toi.

– Je prierai pour toi jusqu'à la mort.

Tel était du moins le chaste roman que les bonnes femmes attribuaient à la nièce du diacre.

Or donc, à l'arrivée de Chalcas, comme tous les autres soirs, Geneviève était assise sur un escabeau un peu à l'écart et dans la complète obscurité. Absorbée dans ses prières, elle ne mêla pas sa voix

à celles de son oncle et des voisins quand ceux-ci répétèrent la question : « Quelles nouvelles? »

Le soldat s'approcha du feu et on lui fit place sur le banc.

— Mauvaises, se décida-t-il à dire.

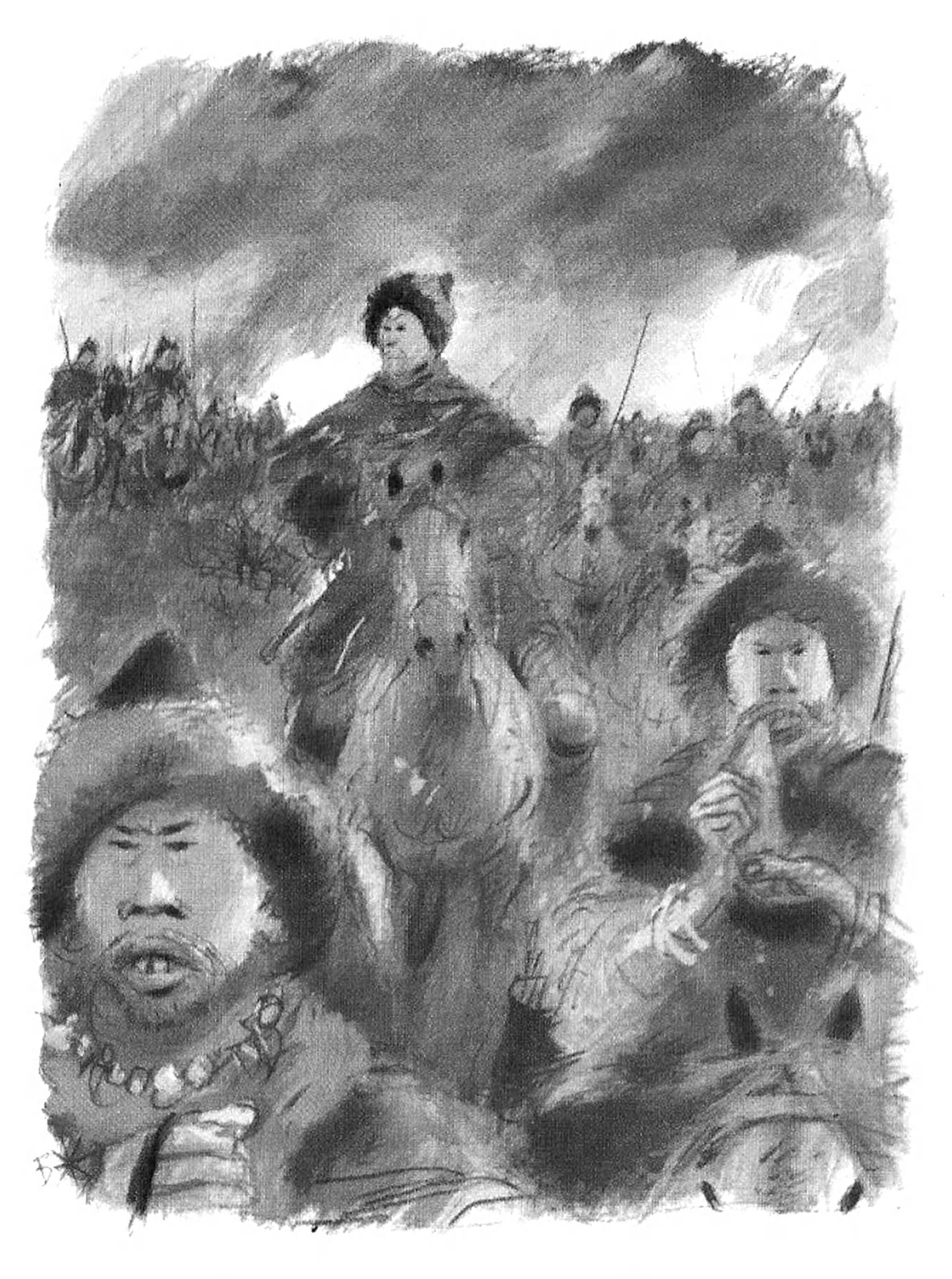
Le silence se fit plus pesant; chacun pensait à lui-même, cherchant seulement à lire des détails sur la figure du nouveau venu. Cet examen n'apprenait pas grand'chose, d'abord parce que, comme nous l'avons dit, la pièce était plongée dans une demi-obscurité et ensuite parce que les traits chafouins de Chalcas n'étaient guère expressifs.

Certes ce n'était pas un de ces beaux légionnaires romains comme on aime à se les représenter. Le décurion était un Grec enrôlé dans les troupes romaines; ce n'était pas un guerrier, il remplissait auprès du préfet Aétius les fonctions de trésorier. Tenu en piètre estime par les notables de la ville, il fréquentait chez les gens modestes. Il s'était lié avec le diacre pour des questions de service et celui-ci subissait plus qu'il ne souhaitait sa présence.

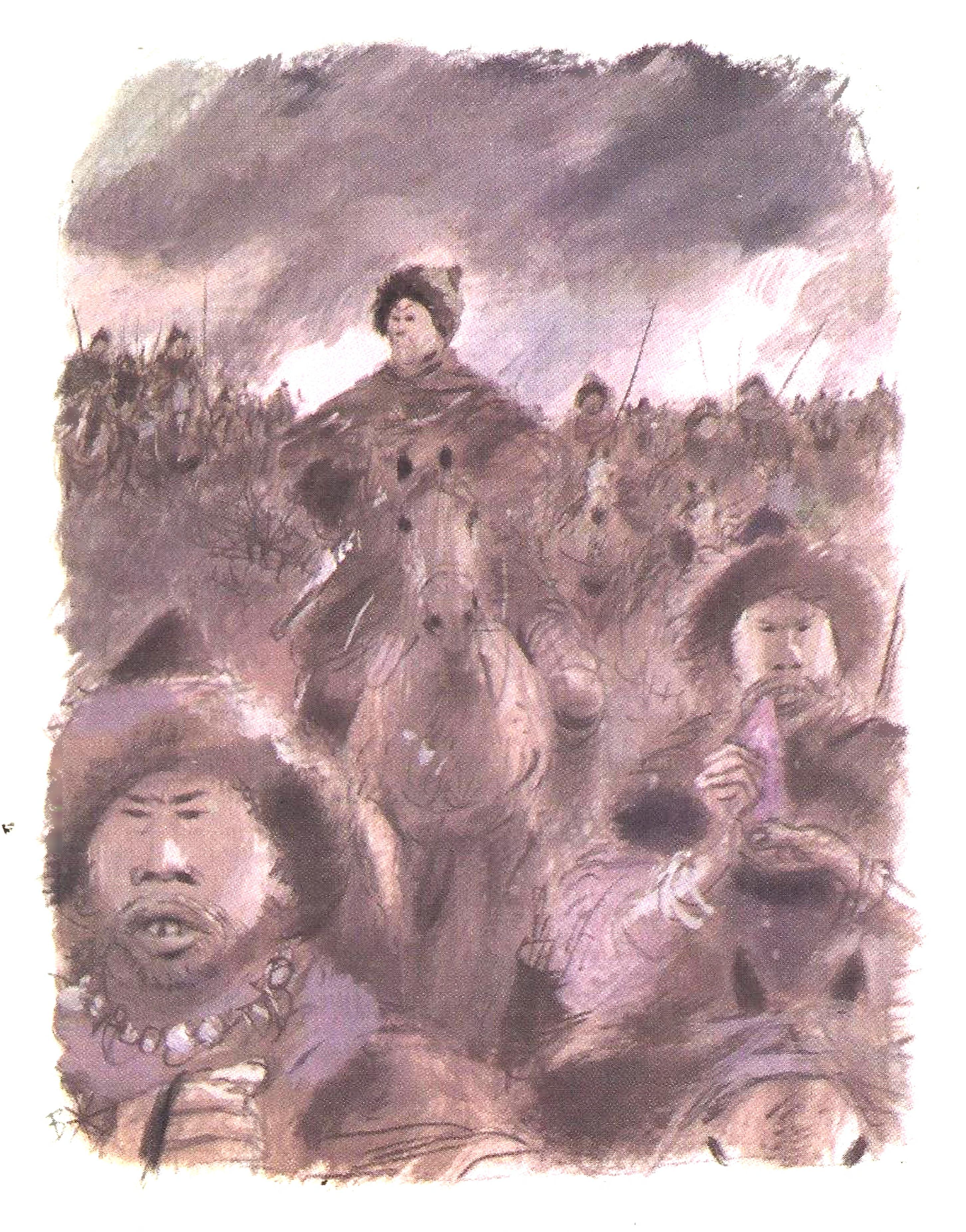
Pourtant aujourd'hui on se serrait autour de tous ceux qui portaient des armes et surtout de ceux qui, approchant le commandement, pouvaient savoir quelque chose de la menace qui pesait sur la cité.

— Les cavaliers envoyés en reconnaissance sont-ils rentrés? interrogea Simon.

De cette reconnaissance, toute la ville parlait.



« Là où le cheval d'Attila a posé le pied, l'herbe ne repoussera jamais plus. » *Page 33.*



« Là où le cheval d'Attila a posé le pied, l'herbe ne repoussera jamais plus. » *Page 33.*

— Ils sont rentrés, dit Chalcas. Ils ont aperçu en amont de la Seine les hordes qui s'avancent. Les chemins, les sentiers sont encombrés de gens qui ont pu échapper au massacre et qui fuient.

— On les a interrogés?

— Oui.

— Que disent-ils?

— Que là où le cheval d'Attila a posé le pied, l'herbe ne repoussera jamais plus.

— Le fléau de Dieu! s'exclama Simon en faisant le signe de la croix.

— Vous pouvez le dire, continua Chalcas. Tout ce qui peut brûler, ils le brûlent : les bois, les villages, les villes; ce qui peut se détruire, ils le détruisent, ne respectant ni les églises, ni les monuments funèbres; ce qui peut se tuer, ils le tuent. Ils égorgent tout : hommes, femmes, enfants. Pour ceux-ci ils leur coupent les mains avec leurs sabres et ils les font courir devant leurs chevaux jusqu'à ce que les pauvres petits tombent; alors ils les ramassent avec leurs piques et se les jettent comme des balles. Les animaux, ils les dépècent vivants et mangent leur viande crue ou attendrie sous leur selle. Car ils ne descendent pas de leurs chevaux même pour manger ou pour boire.

— C'est affreux, soupira un voisin.

— Que va faire le préfet Aétius? interrogea Simon.

Le Grec fit un geste d'ignorance que l'on devina plutôt qu'on ne le vit.

– On est en train d'en délibérer. Le conseil est divisé. On parle d'ouvrir les portes et de s'en remettre à la pitié d'Attila qui, en ne rencontrant pas de résistance, se contentera peut-être d'une rançon.

– Et s'il ne s'en contente pas?

Ces paroles avaient été prononcées par Geneviève sans que celle-ci eût quitté son escabeau dans l'obscurité. On avait peine à reconnaître à son accent décidé la jeune fille effacée et timide qu'elle était.

– S'il ne s'en contente pas, dit Chalcas avec un rire qui sonnait étrangement faux, il faudra s'en rapporter à la protection de Dieu.

– Dieu ne protège que ceux qui d'abord se défendent eux-mêmes.

– Mais avec quoi? Les troupes romaines sont disséminées, le roi franc, Mérovée, est trop loin pour nous porter secours et les Wisigoths et leur roi Théodoric auront assez à faire à se défendre eux-mêmes. Il n'y a pas l'effectif d'une légion romaine pour garnir nos remparts.

– Nous avons des armes, dit encore Geneviève.

– Et qui les portera? Il ne s'agit pas que d'avoir des armes, il faut savoir s'en servir. Les Huns sont nombreux et demain ils seront devant Paris. Non, ajouta Chalcas – et si on eût pu voir son teint on se

fût aperçu qu'il était plus vert que d'habitude – il n'y a pas d'autre parti à prendre que celui de la reddition; c'est d'ailleurs l'avis d'un voyageur qui est rentré avec la reconnaissance.

– Quel est ce voyageur? demanda Simon.

– Il dit se nommer Bléda. Le conseil l'a longuement entendu; il a plusieurs fois échappé par miracle aux hordes des Huns qui voulaient le mettre à mort, dit-il. Pour lui toute résistance ne servirait qu'à exaspérer Attila dont la force est invincible.

Sur ces paroles, Chalcas se leva, il prit congé de son hôte et se retira suivi par les trois voisins qui voulaient se donner l'illusion d'être protégés, car déjà les rues noires de la ville leur semblaient peuplées de barbares.

Resté seul avec sa nièce, le diacre Simon poussa un profond soupir.

– Nous sommes dans la main de Dieu, dit-il en regagnant sa chambre pour se coucher. Qui sait si ce n'était pas la dernière nuit qu'il passait sur terre?

Jusqu'au jour, devant la petite médaille de cuivre gravée d'une croix, Geneviève pria.

Le lendemain, la ville se réveilla dans l'angoisse. De tous les côtés, de la Cité comme des faubourgs,

les gens venaient aux nouvelles. Bientôt sur le parvis de la basilique Sainte-Marie, lieu de réunion habituelle du peuple, parvis sur lequel donnait aussi le palais du préfet, toute la ville était assemblée.

Les échoppes étaient fermées, les cabarets eux-mêmes étaient vides. On lisait l'angoisse sur toutes les figures. Quand quelque légionnaire traversait la place, on l'interrogeait et, lui, faisait un geste évasif sans même songer à montrer son dédain aux civils dont il partageait en secret la terreur.

Parmi les citadins se trouvaient des réfugiés des campagnes entrés pendant la nuit et qui achevaient de terroriser les Parisiens par le récit de ce qu'ils avaient vu.

– Les chevaux marchent dans le sang! Les cavaliers saccagent tout en poussant des hurlements qui doivent être autant de blasphèmes.

Dans la basilique pleine de monde, le prêtre Théodore disait les prières des agonisants. Au pied de l'autel s'entassaient des offrandes. De riches citoyens avaient apporté une partie de leurs biens désormais inutiles et les donnaient au Seigneur pour qu'il protégeât leur existence. Des femmes s'étaient dépouillées de leurs bijoux qui se répandaient en ex-votos sur les dalles.

Sur la place comme dans l'église des mots volaient : « Attila! les Huns! le fléau de Dieu! »

Les enfants pleuraient, saisis par la contagion de la panique.

Au milieu de cette foule angoissée passa soudain un frisson. De la lourde porte du palais ouverte, le préfet Aétius était sorti. Il était en tenue de guerre, cuirassé et casqué, il tenait à la main son bâton de commandement et sur ses épaules flottait le manteau rouge, insigne de son grade militaire. Les cicatrices sur ses bras et son visage, plus encore que les plaques qu'il portait à sa cuirasse, parlaient de ses campagnes et de ses mérites guerriers.

Allait-il prendre la tête de la légion et, aigles en tête, montrer au barbare que l'empire romain, bien que décapité de son Empereur de Rome, n'était pas qu'un vain mot?

Des officiers l'entouraient; parmi eux, blême et défait, le décurion Chalcas qui n'avait rien du soldat, son corps maigre paraissant écrasé par son armure trop pesante. Tout près du préfet et lui parlant d'une façon familière se trouvait un étranger. Il était vêtu de façon bizarre d'une courte casaque de cuir; ses jambes étaient emprisonnées dans un pantalon à la manière franque et serrées par des courroies. Il était chaussé de bottes de peau et un bonnet de fourrure, d'où sortaient de longues mèches noires, le coiffait.

Mais ce qui était le plus étrange, c'était sa figure. Une large face aux pommettes saillantes, à la peau

jaune, s'éclairait de petits yeux bridés et étonnamment mobiles; son nez semblait écrasé et sa large bouche s'ouvrait sur des dents d'une longueur exagérée et toutes noires.

Il devait parler latin car le préfet paraissait le comprendre et échanger avec lui une conversation.

Aétius se dirigea vers le piédestal en pierre qui servait ordinairement de tribunal. Il allait donc haranguer le peuple, et non pas partir sur-le-champ pour le défendre. L'angoisse retombait plus lourde. Qu'allait-il dire? Ce ne pouvait être rien de bon.

Lentement le préfet gravit les quelques degrés et se tint debout sur le socle, l'étranger resta sur la première marche.

Aétius parla :

– Parisiens, il n'est pas nécessaire que je vous apprenne la terrible nouvelle : dans une heure, deux au plus, Attila aura atteint nos murs. Hier, il brûlait Meldum [1]; il est occupé à la même sinistre besogne à Vilcenna [2]. Des coureurs sont venus m'en apporter l'affreux message.

Une sorte de sanglot s'élevait dans le peuple. Aétius poursuivit :

– Deux solutions s'offraient à moi... à nous. (Dans les circonstances difficiles, les chefs pusillanimes aiment à partager avec d'autres le poids de leurs décisions

(1) Meaux. – (2) Vincennes.

pour en assumer à eux seuls la gloire si l'événement se tourne en leur faveur.) Nous pouvions ou défendre la ville, ou nous en remettre à la générosité de l'envahisseur.

– Hélas! Hélas! soupirait la foule.

– Pour défendre la cité, il nous faut des soldats nombreux et aguerris. Nous ne disposons que d'une seule légion, encore n'est-elle pas au complet et renferme-t-elle beaucoup de soldats fatigués des dernières guerres.

Ce que ne disait pas Aétius, mais ce que le peuple savait, c'est que la légion cantonnée dans Paris, placée sous les ordres d'un chef de peu d'énergie, était mal exercée et que les soldats, ramassis de tous les peuples et peu respectueux de l'antique discipline, passaient plus de temps dans les cabarets que sur le champ de manœuvres.

Après un instant de silence, le préfet reprit :

– Les armées d'Attila, par contre, sont innombrables. Le noble voyageur Bléda, ici présent, qui faillit être leur victime, estime qu'ils ne sont guère moins de cinquante mille guerriers, sans compter les conducteurs de chariots, les esclaves et les varlets.

L'étranger approuvait à grand coups affirmatifs de sa grosse tête. Un cri de stupeur courut.

– Le combat livré par nous serait donc tellement inégal que nous serions infailliblement écrasés. Les Huns et leur chef, exaspérés par la résistance, ne

manqueraient pas de saccager la ville et de passer toute la population au fil de l'épée. Au contraire, en laissant ouvertes les portes, en n'opposant aucune résistance, Attila sera peut-être adouci. Ému par la grandeur de votre cité, par ses monuments, par son glorieux passé, flatté par un accueil déférent, il se départira peut-être de sa cruauté et nous pouvons tous espérer la vie sauve.

Le peuple ne murmura plus. Le sombre abattement se lisait sur toutes les figures.

– Moi-même je partagerai votre sort, je ne déserterai pas mon poste et, s'il doit y avoir des victimes, je serai la première. Une députation va partir, que veut bien guider le seigneur Bléda qui connaît la langue d'Attila et cette députation fera part au chef de notre résolution. Il n'y a pas d'autre parti à prendre.

Le même sanglot qu'au début de la harangue s'éleva du peuple. Aétius se tournait vers l'étranger comme pour obtenir son approbation. Celui-ci à son tour parla, il le fit d'une voix aigre, fausse, désagréable, roulant les r et sifflant les s.

– Parisiens, votre Préfet a prononcé les paroles de sagesse. Croyez-moi, qui ai vu de près ces barbares, la soumission peut seule vous sauver, toute autre attitude ferait précipiter le désastre.

– Quelqu'un a-t-il quelque chose à proposer? dit encore Aétius prêt à descendre du socle de pierre.

Un silence de mort planait sur la place; les hommes pleuraient et les femmes serraient leurs enfants sur leur cœur. Personne n'avait un avis à émettre et les Parisiens, d'habitude si bavards, se taisaient tous.

Tous, non pas. Quelqu'un se frayait un passage pour arriver au premier rang. Ce quelqu'un était une femme vêtue d'une longue robe blanche recouverte d'un manteau noir. Elle avançait d'un pas résolu dans la foule qui s'écartait devant elle. C'était Geneviève.

Elle s'arrêta au pied du socle et elle parla. Elle parla au milieu de l'attention générale. D'abord tournée vers le Préfet, peu à peu elle fit face à la foule.

– Seigneur, dit-elle, tes paroles ne sont pas celles du maître et du défenseur d'une grande cité. Peux-tu songer, toi qui détiens la force romaine, à céder cette ville sans défense à un païen qui méprise les lois divines et humaines, qui massacre les femmes et les petits enfants? Comment toi, un homme d'âge et d'expérience, supposes-tu que des barbares cruels seront désarmés par ta soumission? Depuis quand le loup épargne-t-il l'agneau parce que celui-ci ne montre pas, comme le chien, des crocs pointus?

Timides d'abord, puis plus hauts des : « Oui! Oui! » couraient dans la foule. La voix de Geneviève

devenait plus forte, son accent plus ferme, il semblait que les mots lui fussent inspirés par un être invisible.

— Tu n'as, dis-tu, qu'une légion incomplète composée d'hommes fatigués. Mais tes légionnaires méritent-ils l'injure d'être traités de lâches? Depuis quand les Romains déposent-ils les armes devant un ennemi même supérieur en nombre? Et ceux-ci, — elle désignait la foule des Parisiens, — crois-tu qu'ils refuseront de se battre pour défendre leurs foyers, leurs femmes et leurs enfants? Il y a dans ton palais des armes. Distribue-les. Tu verras que les paisibles citoyens deviendront devant l'ennemi de la cité d'intrépides soldats!

— Nous combattrons! Nous combattrons! crièrent dix voix, puis cent, puis mille, puis celles de tous les hommes rassemblés.

— Oublies-tu, Seigneur, continua Geneviève, qu'à côté de leurs aigles, tes soldats portent la croix, *le labarum* du grand Empereur Constantin? Comptes-tu donc pour rien Dieu qui combattra pour nous?

Aétius, sans un geste, les bras croisés, écoutait la femme qui ainsi parlait en homme. L'expression indécise de son visage était changée, on y lisait l'étonnement, puis la résolution.

— Ceux qui t'ont donné ces conseils, Seigneur, sont des poltrons ou pis que cela, des traîtres; leurs paroles leur étaient dictées par la peur ou par l'intérêt.

— A mort les traîtres! hurlait maintenant le peuple, les poings tendus vers l'endroit où s'était tenu Bléda. Où s'était tenu, disons-nous, car l'étranger n'était plus là. En vain le cherchait-on des yeux. Profitant de l'inattention générale, il s'était éclipsé et quelques jeunes gens lancés à sa poursuite ne le rencontrèrent nulle part. Plus tard les gardes de la porte de l'Est déclarèrent qu'ils avaient vu sortir de la ville un homme sur un petit cheval noir qui, les murailles franchies, était parti au grand galop dans la direction de Vilcenna...

Geneviève maintenant parlait au milieu de la fièvre de l'assistance.

— Bien loin d'ouvrir les portes de la ville, il faut les fermer au plus vite. Il faut que tous les charpentiers de la cité s'activent à renforcer leurs points faibles et que l'on accumule derrière elle des chariots et des pierres que l'on arrachera s'il le faut aux maisons. Que tous les hommes valides, dirigés par les légionnaires, montent sur les remparts armés de toutes les armes de jet que l'on pourra réunir. La ville, où se trouvent les troupeaux que les réfugiés ont enlevés à l'approche des barbares, peut soutenir un long siège, à supposer que le Hun, surpris par l'aspect d'une volonté énergique, ne se décide pas à se retirer.

— Des armes! Des armes! criaient les Parisiens

transportés par un élan unanime. Ils se turent quand Geneviève reprit :

– Nous, les femmes, à l'ombre de cette basilique, nous prierons Dieu d'être notre Allié contre nos ennemis qui sont les Siens et s'il le faut, nous accourrons aux remparts reprendre les armes tombées des mains de nos morts.

– Des armes! Des armes! criaient plus fort les Parisiens.

Aétius étendit le bras pour réclamer le silence :

– Citoyens, dit-il d'une voix ferme, je suis résolu à écouter les paroles de cette messagère de Dieu. Ses avis seront exécutés à la lettre.

Alors une acclamation formidable jaillit de toutes les poitrines. Les hommes embrassèrent leurs femmes et leurs enfants et se massèrent en foule devant la porte du palais. Il y avait là non seulement des citoyens dans la force de l'âge, mais encore des vieillards à barbe blanche accompagnant leurs fils ou de grands garçons décidés à suivre le sort de leur père.

Des employés du palais distribuaient des casques, des boucliers, des piques, des épées, et surtout des traits et des javelots. Ceux qui se déclaraient habiles chasseurs recevaient des arcs et des flèches ou des frondes avec des boules de plomb, car il y avait dans les caves du préfet un formidable arsenal non seulement d'armes romaines mais encore d'armes

prises, il y avait de cela bien des années, sur des tribus révoltées. Aussi beaucoup étaient-elles rouillées, mais, maniées par des bras résolus, elles ne devaient pas être pour cela moins redoutables.

Dès qu'ils étaient armés, les citoyens, par cohortes de cent, sous la conduite de quelques légionnaires, partaient vers les remparts, tandis que les femmes leur envoyaient des baisers.

Les lourdes portes étaient closes, les charpentiers les réparaient et on les renforçait intérieurement. Même on remettait en état, sur quelques tours, de vieilles catapultes qui pouvaient lancer des blocs de pierre à plusieurs portées de javelots.

Quand tous les hommes furent partis prendre leur poste de combat, Geneviève, suivie de la foule des femmes, se dirigea vers le terre-plein un peu élevé qui se trouvait derrière la basilique et qui séparait les deux bras du fleuve comme l'étrave d'un navire qui fend les flots.

De là, on découvrait toute la campagne jusqu'à la forêt de Vilcenna...

★

Les préparatifs n'avaient pas été terminés trop tôt. On n'avait pas trompé les Parisiens, tout au moins quant à la proximité de l'ennemi. Celui-ci s'avançait dans la plaine et était déjà complètement sorti de la forêt d'où s'élevaient des nuages de fumée.

Ici ou là quelques hameaux flambaient, incendiés par les cavaliers isolés qui chevauchaient sur les flancs de la colonne.

En avant de celle-ci on distinguait très nettement un petit groupe qui devait comprendre Attila et son état-major. Derrière venaient, sans ordre et sans discipline, les hordes barbares. Combien étaient-ils? Dix, vingt, cinquante mille comme l'avait prétendu Bléda, on ne saurait le dire. Leurs lances formaient comme une forêt mouvante, une forêt d'arbres sans branches au sommet brillant. Une épaisse poussière, – le temps était froid mais sec, – s'élevait sous les pas des chevaux et estompait le spectacle. Et puis venaient les chariots...

Tout cela s'avançait très vite vers la cité, comme la mer un jour de grande marée au Mont-Saint-Michel. Déjà on entendait les chants sauvages braillés par des milliers de bouches.

A ces chants, les femmes répondirent par celui des psaumes dont Geneviève disait le premier verset.

Plus près venaient les Hordes se dirigeant vers la porte de l'Est.

Geneviève commençait à réciter les litanies des Saints, car il convenait d'appeler à l'aide toutes les cohortes célestes contre ces cohortes de carnage et de mort.

*Sancte Johannes.*

Et les femmes répondaient d'une seule voix :

*Te rogamus audi nos!*

Les noms des saints apôtres, des martyrs, des confesseurs étaient tour à tour invoqués.

L'état-major des barbares se trouvait maintenant à une centaine de coudées des remparts.

Résolus, sur les murailles, les hommes, le javelot à la main, attendaient qu'ils fussent à bonne portée. Le mur était hérissé d'armes. Et voilà que, comme un grand bras, une catapulte fut mise en mouvement, une grosse pierre lancée par ce bras géant vint s'abattre devant Attila que l'on reconnaissait maintenant à sa stature et à ses habits d'une richesse barbare...

Le chef fit halte. La horde vint s'arrêter derrière lui. On voyait nettement que les chefs tenaient conseil. C'était donc vrai, cette ville voulait se défendre, ce n'était plus une pauvre cité offerte au massacre et au pillage. Partout sur les murs des lances et des casques dépassaient les parapets. Qu'allaient-ils décider?

*Propitius esto.*

clamait Geneviève. « Sois-nous propice. »

*Ut nobis parcas.*

« Épargne-nous. » Et les femmes suppliaient :

*Te rogamus audi nos.*

La volonté de résistance de la ville était implacable. Dieu, lui-même, était dans les rangs de ses

défenseurs, car, face aux Huns, à côté des aigles romaines, s'élevait la croix de Constantin.

*De furore barbarorum*
*Libera nos, Domine.*

« De la fureur des barbares, délivre-nous, Seigneur », suppliaient Geneviève et les femmes.

Alors, on vit ce spectacle inouï, incroyable, dont le souvenir est venu jusqu'à nous. Les hordes exécutèrent derrière leurs chefs une grande volte et montrant les poings à la ville et poussant des cris inhumains, ils reprirent le chemin de la forêt.

De toute la cité, un chant s'éleva; il venait de Geneviève, il avait été redit par les femmes, il suivait les rues et les ruelles, sautait les ponts et couronnait les remparts comme une flamme qui embrase une meule de paille :

*Magnificat anima mea Dominum.*

« Mon âme glorifie le Seigneur. »

Grâce à Geneviève, Paris était sauvé!

## DANS LES CHAMPS CATALAUNIQUES

Attila, ayant renoncé à prendre Paris, était retourné vers l'Est. Il avait établi son camp, — dont il reste des vestiges, que l'on appelle encore « le camp d'Attila » et qui se trouvent près de Châlons-sur-Marne, — dans les plaines de Champagne. Il en sortait



« Geneviève suivie de la foule des femmes, se dirigea vers le terre-plein un peu élevé... » *Page 45.*



« Geneviève suivie de la foule des femmes, se dirigea vers le terre-plein un peu élevé... » *Page 45.*

souvent pour piller les villages et les villes des environs.

Aétius résolut de mettre fin à ses déprédations et à le chasser de la Gaule. Pour cela il réunit les légions réparties sur différents points du pays et fit appel à Mérovée, roi des Francs et à Théodoric, roi des Wisigoths.

Ce fut le 22 juin 451 que ces trois armées, commandées par Aétius, se présentèrent pour livrer bataille aux Huns. Ceux-ci sortirent de leurs retranchements et le combat eut lieu dans les Champs Catalauniques.

Décrire cette bataille est impossible. De part et d'autre, les troupes se heurtèrent avec une fureur sans pareille et il faut rendre cette justice aux barbares qu'ils se battirent comme des lions. Mais les soldats francs et wisigoths et les légionnaires romains, qui avaient été témoins des crimes commis par les Huns, étaient animés d'une haine implacable. Ils voulaient venger les pitoyables victimes d'Attila.

Le massacre fut tel, disent les chroniqueurs, qu'un petit ruisseau qui traverse le champ de bataille fut transformé en un torrent de sang.

Théodoric perdit la vie dans le combat, mais le soir Attila était en déroute et fuyait vers le Rhin avec les débris de ses hordes, abandonnant ses bagages et ses chariots et laissant sur le terrain des milliers de tués et de blessés.

Parmi eux, frappé à mort, gisait un petit homme à grosse tête qui ne nous est pas inconnu. C'était Bléda, le propre frère d'Attila, qui était venu dans Paris, se faisant passer pour un voyageur victime des Huns, dans le but de démoraliser la population frappée de frayeur et de décourager le commandement. Nous avons vu que, sans Geneviève et sa miraculeuse intervention, il eût réussi.

Bléda perdait du sang par vingt blessures, une soif ardente le dévorait, il attendait la mort comme une délivrance.

Soudain, il eut une vision. Une femme était devant lui. Il la connaissait pour l'avoir vue en février à Paris, sa robe blanche était recouverte d'un manteau noir.

Son visage ne semblait pas irrité.

Pourtant elle lui dit : « Bléda, pourquoi t'es-tu introduit en traître dans la cité? Tu n'as pas agi en loyal ennemi, mais en fourbe et ton crime est grand. »

Il allait répondre pour se justifier, mais sa bouche enfiévrée et sèche était sans voix.

Geneviève se penchait sur lui. Allait-elle lui donner le coup de grâce? Non. Elle s'avançait encore plus près de son visage.

— Bléda, dit-elle, presque dans un souffle, je te pardonne, comme le Christ a pardonné à ses ennemis.

Puis, il vit au bout de ses doigts une médaille, une pauvre petite médaille de cuivre et cette médaille était marquée d'une croix. Elle posa la médaille sur la bouche de l'agonisant et aussitôt sa soif cruelle disparut et fut remplacée par une délicieuse fraîcheur.

Et, dans un soupir apaisé, Bléda le Hun s'éteignit.



# III

# Les quatre fils Aimon

## I

## LA NAISSANCE DE BAYARD



ANS le noble château d'Albi vivait, au temps de l'Empereur Charlemagne à la barbe fleurie, un seigneur de haute lignée qui avait nom Aimon. Il avait vaillamment combattu contre les Sarrasins et c'est pourquoi l'Empereur, dans sa sagesse, lui avait octroyé ce duché de Dordogne qui avoisine les pays que désolèrent si cruellement les Infidèles.

Le fief fut certes en bonnes mains; le duc de Dordogne

guerroya si ardemment au nom de son maître et seigneur que les mécréants durent quitter les marches de l'Empire et se réfugier par delà les Pyrénées...

Las! Tant de courage et de vaillance ne furent guère récompensés. Charles fit bien tenir à Aimon les marques les plus flatteuses de son estime, il le maintint dans ses duchés, honneurs et prérogatives, mais petit à petit il oublia son preux vassal qui n'avait plus d'occasion de se distinguer par des actions d'éclat et qui, loin de la cour d'Aix-la-Chapelle, ne pouvait pas se faire remarquer parmi les courtisans.

A d'autres les terres fertiles de la Champagne et de la Brie, à d'autres les riches fiefs de la riante Touraine, à Aimon les champs où dans les bonnes comme dans les mauvaises années, ne poussent guère que des cailloux.

Dans la grande salle du château d'Albi, autour de la table pauvrement servie où les pois chiches et les oignons cuits sous la cendre remplaçaient le plus souvent le rôti et la venaison, ne régnait pas la gaîté. Rares étaient les convives désireux de partager une aussi maigre pitance; les voyageurs eux-mêmes, instruits, par la voix de la renommée, de la pauvreté du duc, évitaient de frapper à sa porte, sachant que, si l'accueil qu'ils recevaient était cordial, ils ne répareraient que faiblement leurs forces.

Et pourtant la jeunesse ne manquait pas dans la sombre et fière demeure. Il y avait là Renaud, le fils aîné d'Aimon, dont la noble prestance était trait pour trait celle de son valeureux père. Tout jeune il avait manié la lance à ses côtés et savait, à l'âge où ses compagnons ne songent qu'à dénicher les petits oiseaux, frapper de l'épée et dompter un cheval fougueux.

Guichard, le second, également habile aux jeux guerriers, excellait à retracer, avec des couleurs délayées dans la colle, des épisodes de combats; il avait, sur les murs nus de la salle du château, peint des scènes qui rappelaient les hauts faits de son père de façon si saisissante que des vieux compagnons d'armes du duc en avaient été émerveillés.

Le troisième, Alard, composait des poèmes et des chansons en s'accompagnant sur une sorte de luth de sa fabrication, et quand il chantait quelque noble et touchante histoire, les yeux parfois se remplissaient de larmes.

Richardet, le plus jeune, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère, la pieuse Crysalinde, eût souhaité guerroyer, peindre ou chanter comme ses aînés, mais sa nature douce et timide lui interdisait de se mettre en avant. C'est à lui pourtant, à sa sagesse bien au-dessus de celle des garçons de son âge, – il avait à peine dépassé sa quinzième année, – que son père et ses frères recouraient quand ils souhai-

taient un avis. Il était le chéri de Bradamante, sa sœur, qui tenait la place laissée vacante par une mère adorée.

— Combien je voudrais, disait parfois Renaud, aller châtier ces partis d'Infidèles qui, quittant leur royaume par delà les monts viennent désoler les pauvres paysans et ruiner leurs demeures. A rester ici, mon bras se rouille et à un âge où vous, mon Père, vous étiez déjà couvert de gloire, je me morfonds comme un vieillard à l'abri de ces murs.

— Ah! chevaucher dans le beau soleil du matin, aller jusqu'à la forêt, soupirait Guichard, me remplir les yeux de visions inconnues et les fixer ensuite sur un tableau!

— Visiter les villes voisines et les pieux sanctuaires, répétait Alard, apprendre de belles histoires de héros et de saints et les traduire en chansons; écouter la voix des cloches et des oiseaux et les imiter sur mon luth!

— Voir le monde! ajoutait Richardet.

— Mais, mon Père, votre vieux cheval d'armes est mort l'an passé; mon tarbais est poussif et bute à chaque pas.

— La jument est aveugle.

— Le genet d'Espagne que vous avez pris au roi Marsile est tout au plus bon à aller au marché.

— Aucun ne pourrait nous porter.

Les plaintes de ses enfants allaient au cœur d'Aimon

qui se rappelait sa jeunesse; il baissait la tête et des larmes tombaient sur sa barbe grise.

L'Ennui, fille d'Inaction, régnait sur ces jeunes cœurs et chaque jour leurs fronts étaient plus soucieux. Ils montaient sur la haute tour du donjon pour voir aussi loin que portait la vue et toujours ils redescendaient plus chagrins et plus maussades.

– Je crains pour la santé de mes frères, disait Richardet à sa sœur Bradamante, mais il ne parlait pas de sa tristesse à lui qui avait chassé de ses joues les couleurs de la jeunesse.

Que pouvait Bradamante? Elle tenait de sa mère quelques pauvres bijoux qui lui semblaient les plus précieux qu'il se pût voir. Un jour qu'un marchand se présenta au château, elle les lui montra en cachette, décidée à sacrifier ce trésor si cher au bonheur et à la santé de ses frères.

Le marchand, venu de Jérusalem et qui trafiquait de tout ce dont on peut trafiquer : or, argent, pierreries, soies précieuses, parfums, épices, plongea la main dans le coffret de Bradamante et quand il eut bien tout pesé, soupesé, tourné, retourné, regardé et examiné, il offrit un prix qui n'eût pas permis d'acheter même une vulgaire bourrique.

La jeune fille reprit son coffret et remonta dans sa chambre auprès de son rouet; ses chers bijoux avaient perdu pour elle tout attrait puisqu'elle ne pouvait les sacrifier à la joie de ses frères. Elle pleurait donc

en filant sa laine, quand, tout à coup, une lueur illumina sa chambre où déjà s'allongeaient les ombres de la fin du jour.

Devant elle se tenait une femme aux traits purs, vêtue comme les dames qui vivent à la Cour des Rois et qu'elle avait vues aux vitraux de l'église Sainte-Cécile.

– Bonjour, Bradamante, dit l'apparition.

Bradamante, saisie, ne put articuler une parole, mais elle se leva et fit à la belle dame une profonde révérence.

– Je vois, continua la dame, que vous ne savez pas qui je suis. Vous ne m'avez d'ailleurs jamais vue : je suis la Fée Orlande et j'appartiens à votre famille.

(Nous avons dit que le duc de Dordogne était de haut lignage; il comptait parmi sa parenté non seulement des personnes de grande naissance, mais encore des enchanteurs et des fées.)

– Je sais la cause de votre chagrin qui a touché mon cœur. Je puis faire quelque chose pour vous ou plutôt je sais qui peut et veut le faire, car les questions de palefrois et d'armes ne sont pas de mon domaine. J'ai parlé de la chose à notre cousin Maugis, le magicien, qui vous exaucera. Voici donc sa volonté : Demain, sur le mur du château qui fait face au Midi, devra être dessinée l'image d'un cheval tel que le souhaitent vos frères. Quand le soleil sera au

haut de sa course, il se produira tel événement qui vous comblera d'aise.

L'apparition commençait à s'effacer et Bradamante, revenue de sa stupeur, était sur le point de remercier sa bonne cousine, quand Orlande, déjà à demi évanouie dans l'ombre du soir, étendit la main :

– Je vous dirai encore ceci : Si l'un de vos frères dans ses chevauchées a besoin de mon aide, qu'il m'appelle une fois, mais une fois seulement – car les fées ne doivent pas trop fréquemment intervenir dans les affaires des hommes, – je lui porterai secours.

Et sur ces mots, la fée disparut.

Dès l'aube du lendemain, on put voir les quatre frères et Bradamante devant le grand mur qui ferme vers le Sud le château d'Albi.

Guichard, tenant à la main un morceau de charbon de bois, avait esquissé sur la pierre un splendide coursier. Sa taille était d'une coudée plus haute que celle des chevaux les plus grands, son encolure était souple, ses membres fins et nerveux, son dos long et sa croupe robuste.

Renaud avait exigé que son frère ajoutât au dessin un harnachement complet dont il avait précisé le moindre détail. Alard avait voulu qu'il eût une superbe crinière et que sa longue queue balayât le sol.

Richardet s'était contenté de prier son frère de

mettre plus de feu et d'intelligence dans le regard de l'animal.

Bradamante approuvait, mais à mesure que le temps passait, un peu d'inquiétude naissait dans son tendre cœur; elle craignait, sans oser dire ses craintes, qu'une désillusion n'augmentât encore le chagrin de ses frères après une si ardente espérance.

Le soleil montait à l'horizon. Soudain on entendit à la cathédrale, comme à l'église Saint-Salvi, comme dans tous les couvents des moines et des nonnes, tinter les premiers coups de l'*Angelus.*

Alors, il se produisit un fait inouï : la pierre sembla s'animer, on eût dit que quatre fers frappaient ensemble le mur et, devant les jeunes gens, stupéfaits malgré leur attente, un cheval, un vrai cheval, vivant et piaffant, hennissait joyeux. Le dessin sur le mur était effacé, mais le coursier était bien tel qu'il avait été tracé : même taille, même puissance, même finesse, dans son œil luisait cet éclat intelligent qu'avait souhaité Richardet.

Sa couleur même était celle que lui avait donnée le charbon de Guichard. Il était bai-brun. C'est pourquoi de toutes les bouches sortit un seul cri : « Bayard », ce qui veut dire le « bai ». Ce fut le nom que devait porter désormais le noble animal.

Dans la joie perça pourtant vite une inquiétude, car il n'y a pour les hommes – même les meilleurs, –

point de joie parfaite : Qui monterait ce cadeau féerique?

– C'est toi, l'aîné.

– Non, c'est toi qui l'as dessiné.

– Non, c'est toi qui l'as voulu si beau.

– Non, c'est toi qui as exigé que son regard fût si fier.

Et tous luttaient de générosité tandis que le coursier attendait le bon vouloir de ses maîtres. Alors Bradamante parla :

– Ce cheval semble si fort, son échine est si longue, si haute sa stature, si puissants ses membres, qu'il pourrait bien vous porter tous les quatre.

A ces mots qui les mettaient d'accord, tous, d'un bond, s'élancèrent sur le dos de Bayard qui, en quelques foulées de galop, les emmena vers la campagne.

Ce fut alors la joie dans le château d'Albi. Autour de la table frugale s'asseyaient maintenant au retour de leurs randonnées quatre jouvenceaux enivrés de grand air, d'action et d'espace.

Les brigands infidèles châtiés étaient retournés derrière l'abri de leurs montagnes, leur fuite était retracée en de vivants tableaux sur les parois des salles et même sur celles de l'église Sainte-Cécile.

Les vaillants exploits étaient chantés par Alard de si habile façon que les seigneurs des alentours venaient

en écouter le récit. Et Richardet partageait toute cette joie.

Il n'était bruit dans le Languedoc que des merveilleuses chevauchées des quatre fils Aimon sur leur cheval Bayard.

## II

## LES QUATRE FILS AIMON A PARIS

A travers tout le Languedoc chevauchèrent les quatre frères. Apprenaient-ils qu'ici un baron abusant de sa force avait opprimé un voisin plus faible, que là une veuve ou des orphelins avaient été victimes d'une injustice, ils couraient châtier l'auteur du méfait.

Ils survenaient si vite que le coupable n'avait pas le loisir de rassembler ses partisans et de se mettre en état de défense. Il avait tout juste le temps de recommander son âme à Dieu avant de recevoir le châtiment qu'il méritait.

Le bruit de ces exploits accomplis avec la promptitude de la foudre se répandit bien vite dans l'Empire. Des émissaires accouraient de toutes parts pour demander la protection des quatre preux écuyers.

— Beaux Seigneurs, disait l'un, la dame de Puy-Guillaume s'est vu ravir les troupeaux de ses paysans

par le baron de Thiers, elle ne sait comment se faire rendre justice.

– Les jeunes fils du brave Tancrède de Vézelay, disait l'autre, orphelins de leur valeureux père, ont été emmenés en captivité par des brigands qui hantent les forêts de Bourgogne.

Et tous réclamaient aide et protection.

Point n'était besoin pour eux de répéter leur requête. Tandis qu'ils reprenaient lentement le chemin de leur pays, les quatre fils Aimon, sur le dos de Bayard, couraient comme le vent vers l'endroit désigné. Et malheur à l'oppresseur ou au ravisseur.

C'est ainsi qu'on les vit passer en Auvergne, en Bourgogne, dans les plaines de Flandre, sur les bords fleuris de la Loire ou aux rivages rocheux du Rhin. Nulle part ils ne séjournaient et leur besogne de justice accomplie, ils retournaient au château du duc, leur père, non sans rapporter maintes fois un riche butin prélevé sur le trésor de l'avare et du méchant.

Tant de beaux exploits ne pouvaient pas ne pas venir aux oreilles de l'Empereur Charles. Un soir qu'il soupait en son palais à Paris, – où il était venu se reposer dans le climat de ses douces provinces de l'Ile-de-France des rigueurs de l'hiver d'Aix-la-Chapelle, – son neveu Roland, pour le divertir, lui fit le récit des hauts faits des fils du preux Aimon.

– Mais, par Dieu! s'exclama Charles, comment ces jeunes gens peuvent-ils accomplir tant de belles

prouesses en des lieux si distants l'un de l'autre? Si ce que tu dis est vrai, Roland, et je ne doute pas de tes paroles, il faudrait une vie humaine pour mener à bien toutes ces expéditions.

– Voilà où est le secret de leurs succès, répliqua Roland; ils possèdent un cheval merveilleux nommé Bayard tant il est de robe sombre; ce cheval, qui leur fut, dit-on, donné par une fée, les transporte tous les quatre par monts et par vaux plus vite que ne vole l'hirondelle légère.

L'Empereur réfléchissait à ces paroles quand s'éleva la voix insidieuse de Ganelon, le fourbe :

– Est-il permis à de simples écuyers de posséder pour leur commodité personnelle un cheval aussi incomparable? N'est-ce point là une monture de roi et que seul l'Empereur devrait posséder?

– Puis-je songer à dépouiller les fils de mon preux compagnon d'un bien qui leur est précieux et dont ils font un si noble usage? Est-ce bien à moi, dont la mission sur terre est de faire régner la justice, de m'emparer de ce qui est à mes sujets et de leur faire du tort?

– Qui donc parle de les dépouiller? Vos trésors sont assez considérables pour que vous puissiez les dédommager largement de leur monture et leur permettre d'acheter quatre palefrois dignes des plus nobles chevaliers et dont de jeunes écuyers comme eux pourront se montrer à bon droit orgueilleux.

L'Empereur réfléchissait, mais son cœur était juste.

– Si pourtant, c'était précisément leur cheval que veuillent posséder les fils de mon féal compagnon, il est de leur droit de le conserver et ce serait mal agir que de m'en emparer même en en payant le prix et au delà.

Roland et les autres barons approuvaient ces paroles, mais Ganelon, à qui toute supériorité, quelle qu'elle fût, était insupportable et qu'aigrissait la renommée naissante des quatre fils Aimon, ne se tint pas pour battu.

– Certes, c'est là parler en homme équitable, mais vous n'êtes pas un homme comme un autre qui agit pour son intérêt personnel. Votre intérêt se confond avec celui de l'Empire. Or, songez qu'un cheval comme celui-là rendrait d'éminents services pour le gouvernement de vos peuples. Avec lui, plus de distances; les marches les plus lointaines seraient au cœur de vos États. Éclaterait-il aux frontières quelque événement important? Un émissaire mandé par vous reviendrait vous en rendre compte pour ainsi dire dans la journée. Le bien public ne doit-il pas passer avant tout le reste?

– Tes paroles, Ganelon, semblent inspirées par un sens politique et pourtant je ne suis pas convaincu. Du reste, ce cheval est peut-être moins merveilleux qu'on ne le dit; il faut, dans les récits, faire la part

de l'exagération. Ce que nous a dit notre bien-aimé Roland, il ne l'a pas vu de ses yeux.

– Ceux qui m'ont rapporté ces choses sont dignes de foi, dit vivement Roland.

Alors Ganelon de sa voix la plus douce :

– Il y a un moyen, Seigneur, de vous assurer de l'exacte vérité : faites venir à Paris les fils Aimon, recevez-les avec honneur. Ils ne pourront qu'être flattés de cette distinction. Puis, dans la carrière qui se trouve au bord de la Seine, auprès de la tuilerie, ordonnez qu'une course mette en ligne les meilleures montures de vos barons. Les fils Aimon y prendront part. Vous verrez courir leur cheval. S'il est vainqueur et si vous le jugez utile à votre service, il vous sera alors facile, en le payant d'un prix élevé et en comblant de dons ses possesseurs, de le mettre dans vos écuries.

Charles réfléchit un instant.

– Ceci me paraît sensé. D'abord, il me sera agréable de montrer à mon vieux compagnon Aimon que je l'honore en la personne de ses fils et ensuite je suis curieux de voir leur coursier fabuleux. Pour le reste, les événements nous guideront. Je te charge, Ganelon, d'arranger tout ceci.

Dans sa joie de nuire et de faire de la peine à autrui, Ganelon ne perdit pas une minute. Un écuyer, doté d'une solide escorte et chargé de riches présents, partit sur l'heure pour Albi, portant un mes-

sage rédigé par Ganelon et signé de la main même de l'Empereur.

La petite troupe parvint à Albi un peu après le repas du soir. Aimon était doucement assoupi au coin de la grande cheminée. C'était là sa place favorite; car, à vrai dire, il n'y avait pas de feu dans l'âtre, on était au mois de mai qui est particulièrement chaud en Dordogne.

Renaud était occupé à faire reluire une superbe épée à deux tranchants d'un curieux travail flamand, dont il s'était emparé dans un combat contre Godefroy le Cruel, comte de Liège.

Alard tirait de son luth des sons harmonieux.

Guichard ornait d'un couteau habile un coffre de mariage destiné à une de ses petites cousines. Il y sculptait autour d'un trophée d'armes, mille plantes gracieuses : chèvrefeuilles, jasmins, volubilis, mêlés à des feuilles de laurier.

Richardet, à voix basse, causait avec Bradamante qui filait de la laine.

– Je ne sais pourquoi, disait-il, je ne me sens pas ce soir l'esprit au repos. Pourtant nous venons d'une belle chevauchée qui nous a rapporté grande gloire dans tout le pays de Flandre. Mes frères sont joyeux; mon père, dans sa vieillesse, revit en ses enfants et toi, chère Bradamante, tu souris à ton ouvrage. Il semble qu'un malheur va fondre sur nous.

— Il ne faut pas, dit la douce Bradamante, parler ainsi du malheur, c'est, dit-on, l'attirer. Ton inquiétude provient sans doute de ta fatigue; tu partages les travaux et les périls de tes frères plus âgés et plus forts que toi. Je vais te préparer une tisane de tilleul qui calmera tes esprits.

Elle se levait pour aller apprêter le breuvage promis, quand on heurta à la porte du château. Quel était le voyageur attardé qui venait à cette heure? Un bruit de voix retentit sous la voûte et un serviteur vint annoncer le messager de l'Empereur.

En un instant tous furent debout et même le vieil Aimon retrouva pour quitter son fauteuil la vivacité de sa jeunesse. Le messager fut introduit, tandis que les cavaliers de son escorte étaient menés dans la salle des gardes pour se rafraîchir et que les vieux serviteurs préparaient une bonne litière pour leurs chevaux dans les vastes écuries vides où seul Bayard occupait une large place.

A la vue de ce palefroi merveilleux, les coursiers venus de Paris semblèrent éprouver une crainte et se serrèrent l'un contre l'autre au fond des écuries et on ne les entendit ni hennir ni piaffer.

Pendant ce temps le messager impérial était dans la salle haute traité avec les plus grands honneurs. Tout ce que l'on put trouver de délicat dans le château fut mis à sa disposition. Quand il se fut rassasié

et abreuvé, nul n'ayant eu la téméraire indiscrétion de lui demander le but de sa visite, il remit la lettre signée de son maître et ce fut Richardet à qui incomba le soin d'en donner lecture.

Le message commençait par un salut affectueux et courtois pour le preux Aimon et continuait par des paroles flatteuses pour ses fils, puis on en arrivait à la partie principale.

L'Empereur désirait connaître les enfants d'un vieux et féal serviteur; il souhaitait les recevoir à Paris où il séjournait quelque temps encore et il les conviait à sa Cour. Il leur enjoignait de venir avec le noble coursier qui émerveillait les provinces et qu'il voulait considérer de ses yeux.

Aimon fut tout attendri de voir que son suzerain ne l'avait pas oublié dans son éloignement. Renaud, Guichard et Alard exultaient à l'idée de voir Paris et les merveilles de la Cour Impériale. Leur joie à tous fut encore augmentée par les riches présents qui, de la part de Charles, leur furent distribués et même Bradamante regardait avec plaisir et un peu d'orgueil la belle croix en or enrichie de pierreries de toutes couleurs que le messager avait suspendue à son cou. Seul, Richardet restait rêveur.

— Eh! quoi, Richardet, n'es-tu pas heureux d'aller à Paris, de voir Charles, notre suzerain, et tous les beaux seigneurs et toutes les belles dames de la Cour?

– Je me réjouis comme vous, mes frères, mais si je quitte volontiers notre château pour des combats que je connais, je crains un peu de le laisser pour une cour dont j'ignore les coutumes et les usages.

Ses frères le plaisantèrent un peu sur sa timidité et pour la première fois se moquèrent de ses pressentiments.

Dès le lendemain, il fallut songer au voyage. Les quatre jeunes gens s'équipèrent de leurs plus galants atours et Richardet ne parut pas le moins bravement accoutré. Le messager impérial, selon les ordres reçus, pressait ce départ. Il ne devait pas les accompagner. Aussi bien n'eut-il pas pu avec sa troupe suivre le pas rapide de Bayard.

Quand sonna l'heure de la séparation, Aimon embrassa tendrement ses fils, les chargeant d'un message de reconnaissance pour l'Empereur.

Voyant son frère Richardet encore tout pensif, Bradamante le tire un peu à l'écart et lui dit :

– Je dois, mon cher Richardet, te faire part d'une communication de notre cousine, la fée Orlande, communication que j'ai gardée pour moi tant que je savais que vous ne couriez que des risques de guerre où vous n'eussiez jamais voulu en profiter. Si vous vous trouvez en péril, une fois, mais une fois seulement, invoquez cette bonne Fée et elle viendra à votre secours. Évitez de l'invoquer sans

nécessité, elle ne pourrait plus rien pour vous à l'heure du vrai péril.

Puis Bradamante embrassa Richardet, qui alla prendre place sur le dos de Bayard derrière ses trois frères.

Et ce fut la chevauchée vers Paris. Quels fleuves ils franchirent, à travers quelles plaines ils galopèrent, quelles forêts ils traversèrent, quelles montagnes ils gravirent, nous ne vous le dirons pas, un atlas vous renseignera mieux que nous. Mais au bout de peu de temps, ils se trouvèrent aux portes de Paris qui, tout en étant bien plus petit que le Paris que vous connaissez, leur parut pourtant une immense cité.

Ils pénétrèrent dans les faubourgs, passèrent au pied des tours où plus tard devait s'élever la Bastille, franchirent un pont édifié par les Romains et arrivèrent au Palais Impérial qui était bâti dans l'ile de la Cité.

Là, ils trouvèrent une grande foule de seigneurs somptueusement harnachés et de dames superbement parées. Tous et toutes voulurent admirer le coursier merveilleux qui avait parcouru tant de lieues avec quatre cavaliers et qui pourtant semblait sortir de l'écurie tant il était frais et fringant.

Certains crurent remarquer que le coursier avait des ailes.

– C'est un ange, disait celle-ci.

— C'est un diable, affirmait celui-là.

— C'est Pégase, déclarait un docteur.

Ganelon, au nom de l'Empereur, était venu au-devant des quatre frères pour les mener auprès du souverain, ce à quoi ceux-ci ne consentirent qu'après que Bayard eut été placé dans une écurie digne de lui, et pansé et pourvu d'une abondante pitance.

Quand ensuite, s'étant baignés, parfumés, et ayant rajusté leur équipement souillé par la course, ils se furent présentés devant l'Empereur, ils reçurent de Charles un si gracieux accueil que leur cœur s'amollit dans leur poitrine. Richardet lui-même, devant tant d'augustes prévenances, sentit se dissiper ses inquiétudes.

Un magnifique repas fut servi où les jeunes gens occupaient les places d'honneur aux côtés de l'Empereur. Il leur fallut à plusieurs reprises conter leurs exploits, tant chacun était curieux de les entendre puis, comme par hasard, la conversation tomba sur Bayard, le cheval merveilleux.

Ganelon prit la parole :

— L'Empereur désirerait voir cette bête incomparable, mais non point tenue en main ou dans une écurie; il aimerait se rendre compte de ses qualités. Un cheval au repos c'est une épée au fourreau; on n'en peut juger la valeur. C'est pourquoi j'ai reçu ordre de réunir les meilleures montures appartenant aux seigneurs de la Cour afin de les faire se mesurer

entre elles dans une course. Des prix d'une richesse incomparable récompenseront le vainqueur. Si votre cheval est ce que l'on dit, vous retournerez à Albi tout ruisselants d'or et ce sera un grand honneur pour vous.

Les quatre frères ne pouvaient qu'acquiescer. D'ailleurs, ils n'étaient pas fâchés de briller au milieu de tous ces barons dont quelques-uns, malgré la faveur de l'Empereur, les considéraient avec un peu de dédain.

Le jour fut pris pour le surlendemain afin que cavaliers et monture pussent se reposer du long voyage, et tard dans la nuit chacun se retira. Au lieu des beaux appartements qui leur avaient été préparés, les quatre frères obtinrent licence de reposer dans l'écurie auprès de leur cher Bayard.

Ils prirent donc congé de l'Empereur, mais en se retirant, Richardet, qui avait l'ouïe fine, entendit un des barons, – c'était Ganelon – mais il ne le reconnut pas, qui disait à un autre seigneur :

– Ils font bien de profiter de leur cheval, il ne sera pas à eux bien longtemps.

Ces paroles rendirent à Richardet toutes ses craintes. Une fois étendu sur la bonne paille fraîche à côté de ses frères, il leur redit ce qu'il avait surpris. A leur tour, l'inquiétude les prit malgré leur bonne humeur et l'effet bienfaisant des vins qu'ils avaient bus.

Quelqu'un voulait donc les dépouiller de leur bien le plus précieux? Ils ne pouvaient songer que l'Empereur trempât dans ce noir complot. Alors l'avertir? Mais c'était parler contre un de ses courtisans, de ses amis. Il ne croirait pas la véracité de ce rapport. Peut-être entrerait-il dans une de ces colères qui font trembler l'Empire?

– D'ailleurs, opina Renaud, les paroles que tu as entendues exprimaient peut-être non un projet mais une crainte, un pari engagé, que sais-je?

Richardet conservait son opinion, mais il ne voulait pas contrarier ses frères; il dit :

– Il faut, en tous cas, nous tenir sur nos gardes. Si on convoite Bayard c'est qu'on le sait le meilleur de tous les chevaux connus. S'il se révèle inférieur aux autres, non seulement on ne nous le disputera plus, mais les barons, heureux d'avoir gagné la course, auront pour nous de l'amitié au lieu de ressentir l'envie qu'inspire toujours un rival heureux.

– C'est vrai, dit Renaud, mais nous n'aurons pas le prix.

– Nous semblerons à tous ridicules, ajouta Guichard.

– Et on dira, une fois de plus, conclut Alard, que les gens du Midi sont vantards et menteurs.

Mais, Richardet fut si persuasif, qu'enfin ses frères partagèrent son opinion.

Dès le lendemain au petit jour, Richardet, accompagné de Guichard, se rendit dans la boutique d'un marchand de drogueries et acheta une certaine pommade. En rentrant, Guichard, le peintre habile, étendit cette pommade sur le poitrail et aux boulets de Bayard dont les poils blanchirent instantanément comme ceux des vieux chevaux.

— Il ne reste plus, dit Richardet, qu'à attendre l'heure de la course et de nous en tenir à notre projet.

Ces deux jours ne furent qu'une fête en l'honneur des fils Aimon. Les seigneurs se disputaient leur compagnie, mais toujours l'un d'eux, à tour de rôle, restait en faction auprès de Bayard. Ils ne remarquaient rien d'anormal et si affectueux étaient les propos des compagnons de Charles que parfois Renaud, Alard et Guichard se prenaient à rire des inquiétudes de Richardet.

Enfin vint l'heure de la course. Les concurrents se dirigeaient vers la carrière qui s'étendait sur les rives de la Seine dans la campagne, en aval de la Cité, à l'endroit où déjà se trouvait une fabrique de tuiles qui devait bien plus tard donner son nom à un palais et à un jardin.

Tout autour d'un vaste espace réservé aux coureurs s'élevaient des tribunes bondées de spectateurs. L'Empereur, entouré de sa Cour, plus brillante qu'on en vît jamais, occupait une loge surélevée

ornée de tentures et de tapisseries, tout près de la borne qui servait de but.

Une estrade devant la loge impériale pliait sous le poids des prix destinés au vainqueur : armes étincelantes, bijoux précieux, coffrets enrichis de pierreries, sacs d'écus; il y avait même une couronne d'or fin ciselée sur le modèle de la couronne impériale.

Les concurrents, montés sur leurs chevaux, réunis en peloton sous les ordres d'Aymar, maître des jeux, défilèrent devant l'Empereur afin de le saluer; ils voyaient en passant les récompenses promises aux meilleurs et il s'élevait parmi eux un murmure d'admiration et d'envie.

– Ne serions-nous pas heureux, chuchota Renaud à ses frères assis derrière lui sur le dos de Bayard, de rapporter ces nobles prix à notre père et à notre sœur au lieu de l'humiliation d'une défaite?

– Ce serait tout de même payer trop cher la perte de Bayard, répondit Richardet à voix basse.

L'Empereur fit, à leur passage devant lui, un petit signe d'amitié aux fils Aimon; il admira en connaisseur leur superbe monture, mais eut un mouvement d'étonnement en voyant les poils blancs qui tachaient sa robe.

– Ne sont-ce pas là des signes de vieillesse? murmura-t-il.

Mais Ganelon était auprès de lui :

— Je pourrais vous indiquer, Seigneur, dans quelle échope s'est en une matinée gagnée cette vieillesse.

Les concurrents étaient arrivés au bout de la carrière d'où devait partir la course. Richardet répétait ses recommandations :

— Il faut, Renaud, toi qui guides notre monture, que tu te laisses distancer par les autres; il faudrait même que Bayard fît semblant de butter et de boiter. Bayard, notre fidèle ami, m'as-tu compris?

Bayard baissa la tête pour dire que les ordres de son jeune maître seraient exécutés. Renaud se résignait difficilement. Guichard intervint :

— Richardet nous a toujours été de bon conseil, écoutons-le.

La bannière, signal du départ, fut abaissée, les concurrents s'élancèrent rapides. Le premier, Adalbert de Flandre, passa comme une flèche suivi de peu par Jérôme de Thuringe, plusieurs autres encore dépassèrent Bayard qui s'en allait d'un galop poussif de vieux cheval. En passant à ses côtés les cavaliers se retournaient et ricanaient. L'un d'eux, Théodule le Noir, lança même :

— Ah! ah! ce cheval qui devait nous distancer tous n'est qu'une piteuse rosse et ses cavaliers de pauvres vantards.

A ces mots, Renaud, qui déjà souffrait mille morts dans son amour-propre, sentit son sang bouillir.

Devant lui galopaient triomphants les cavaliers, et lui était le dernier de la course tandis que le premier n'était qu'à quelques coudées du but. Renaud ne se contint plus, il piqua des deux et rendit la main :

– Advienne que pourra! Bayard! Cher Bayard! sauve ton honneur et celui de tes maîtres!

Alors on vit un spectacle extraordinaire. Bayard tendit l'encolure et fit entendre un hennissement furieux, puis brusquement il s'élança. En un éclair, il dépassa et Théodule le Noir et Adéhaume de Tours et tous les autres et parvint à la hauteur de Jérôme de Thuringe. Tous pensèrent qu'un tourbillon était sur eux et se penchèrent sur les oreilles de leur cheval.

Adalbert de Flandre allait toucher le but et déjà son nom retentissait dans les tribunes et dans la loge impériale. A ce moment, comme un trait, surgit Bayard qui ayant dépassé la borne vint s'arrêter net devant Charles à la barbe fleurie.

Ce fut une stupeur. Ganelon ricanait et murmurait à l'oreille de l'Empereur :

– Que vous avais-je dit? Ces jeunes gens ont voulu se moquer de votre Auguste Personne, mais ce cheval a trop de valeur pour se prêter à cette supercherie. Il est fait pour votre service et non pour celui de ces jeunes garçons qui se gaussent de leur maître et seigneur.

Ces paroles émurent Charles. Il se pencha par-dessus la balustrade ornée de pourpre et dit aux jeunes vainqueurs :

– Voici les prix, ils vous reviennent de droit, je vous donnerai les chevaux et les bêtes de somme nécessaires pour les ramener au château de votre père avec une escorte qui assurera votre sécurité.

Les jeunes gens s'inclinèrent ravis et triomphants, mais l'Empereur continua :

– Cependant, je désire une chose, c'est que votre belle monture reste dans mes écuries. J'ai cru remarquer au début de la course qu'elle boitait. Sans doute votre ardente jeunesse la laisse-t-elle parfois manquer de soins? Chez moi, rien ne lui fera défaut et elle retrouvera promptement la santé qui lui permettra d'assurer utilement le service de l'Empire. Il est bien entendu que le prix que vous en demanderez vous sera payé, fût-il son pesant d'or.

Un atroce chagrin pénétra comme un fer de lance dans le cœur des fils Aimon, un sanglot monta dans leur gorge. Ce fut pourtant d'une voix ferme que Renaud répondit :

– Sire Roi, nous vous remercions de votre bonté, mais notre cheval n'est pas à vendre; il est pour nous un don précieux et le plus clair de nos biens. Gardez votre or, gardez même le prix réservé au vainqueur de la course, nous nous contenterons de l'honneur.

La figure de l'Empereur s'empourpra, cette leçon infligée devant tout le peuple lui fut un cuisant affront.

– Que l'on s'empare des insolents! s'écria-t-il.

Aussitôt les hommes d'armes, les valets d'écurie et même les barons s'élancèrent dans la carrière. Renaud, Guichard et Alard avaient tiré leur rapière.

– Nous ne pouvons tenir tête à tant de monde, leur dit vivement Richardet et nous ne trouverions aucune gloire à périr en rébellion contre notre hôte et suzerain. Notre salut est dans la retraite.

Alors, pour la première fois, Bayard s'élança pour fuir. Les archers lancèrent des flèches, mais autant jeter des pierres à un aigle en plein vol. Des cavaliers se précipitèrent à leur poursuite, les plus rapides étaient comme des escargots voulant forcer un lièvre.

Plus vite et toujours plus vite galopaient les quatre fils Aimon; ils suivirent les rives de la douce Seine où les laveuses levaient les bras au ciel en voyant leur course furieuse.

Ils voulaient regagner la route du Languedoc. Ils pénétrèrent dans le grand faubourg qui s'étend sur la rive droite du fleuve. Les ruelles retentissaient du dur fracas des fers de Bayard. Celui-ci sautait les obstacles ou les renversait et les bourgeois et les artisans rentraient précipitamment dans leurs mai-

sons de crainte d'être emportés par l'ouragan. Ainsi les quatre frères arrivèrent-ils à la porte après laquelle s'étend la libre campagne. Mais l'officier qui la gardait voyant ce cheval portant quatre cavaliers crut à quelque rapt et refusa de baisser le pont-levis.

C'est en vain que Renaud supplia, menaça, l'officier resta sourd à ses prières comme à ses menaces. Les fils Aimon firent demi-tour pour chercher une autre sortie dans cette grande ville inconnue. Ventre à terre, ils parcouraient rues et ruelles, semant partout l'effroi, mais dans ces chemins tortueux, ils se perdaient comme en un labyrinthe et plusieurs fois ils reconnurent des carrefours où ils étaient déjà passés.

Tout ce temps perdu avait permis aux hommes d'armes et aux cavaliers de l'Empereur de pénétrer à leur tour dans la ville et de donner l'alarme. Plusieurs fois les quatre frères se heurtèrent à des partis de soldats, à deux reprises ils forcèrent le passage, les armes à la main, mais le plus souvent ils refusaient un combat inégal et qui eût compromis inutilement leurs dernières chances de salut. Grâce à la vitesse de leur coursier, ils s'échappaient dans quelqu'autre ruelle.

Mais à quoi leur servait cette vitesse même? Ils tournaient en rond comme un oiselet qui vole à tire d'ailes dans sa cage. Toujours plus étroit devenait le cercle où ils pouvaient se mouvoir.

Voilà que subitement ils voient devant eux une rue un peu plus large et qu'ils n'avaient pas encore parcourue. Ils s'y élancent. C'est peut-être la liberté! Ici point de soldats, le chemin est libre. On dirait que Bayard s'en rend compte, il redouble d'ardeur.

La rue fait un coude brusque. Et là, juste après ce coude, Bayard s'immobilise. La rue est barrée dans sa largeur. Une charrette est renversée et sur la charrette sont des sacs et sur ces sacs des tonneaux et entre les tonneaux luisent les heaumes d'hommes d'armes.

Une grêle de flèches s'abat autour des cavaliers.

Les quatre fils Aimon se voient perdus. Encore une fois en leur esprit naît l'idée d'un combat désespéré, mais Richardet n'oublie pas les dernières paroles de sa sœur. Aucun péril ne peut être plus grave que celui où ils sont. Ce qu'il n'eût pas fait pour lui, il le fait pour ses frères bien-aimés. Il s'écrie :

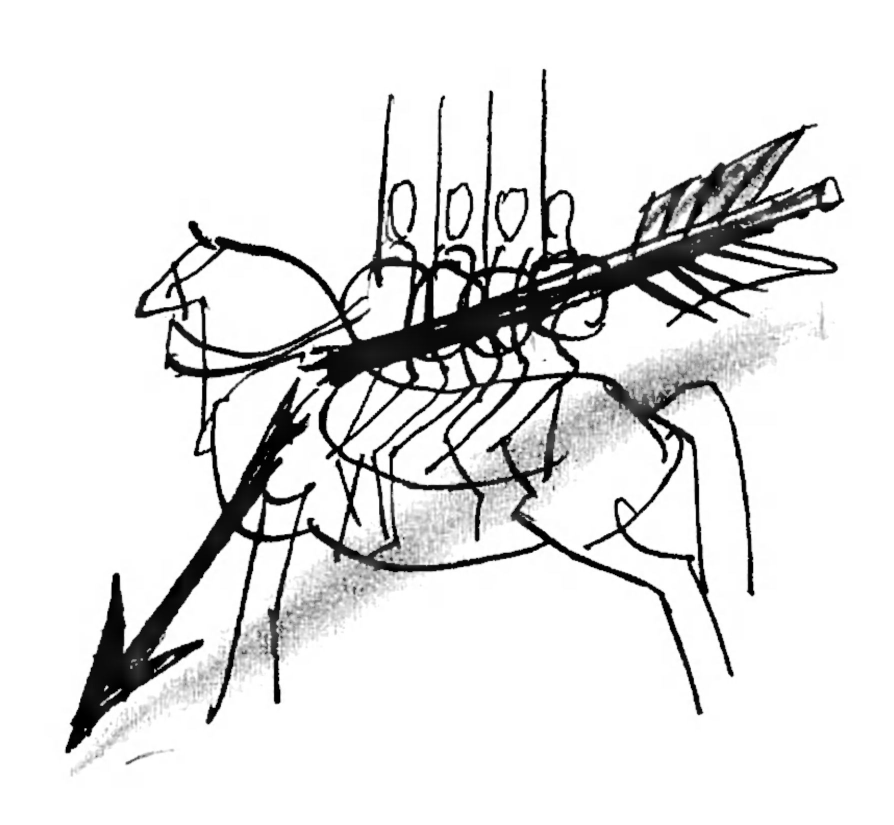
— Oh! Fée Orlande! notre bonne cousine, venez à notre secours!

Alors, un prodige inouï s'offre aux yeux des soldats de l'Empereur : d'un bond le cheval est allé s'appuyer à un des murs de la rue. Pendant que les hommes d'armes regardent, il semble que la monture et ses cavaliers s'enfoncent dans la pierre; le groupe perd son épaisseur.

Avec un cri, les soldats s'élancent l'épée haute, le cheval et ceux qu'il porte se sont fondus dans la muraille et devant les assaillants écumant de rage, il n'y a qu'un grand dessin comme crayonné avec un morceau de charbon de bois, qui représente un fier coursier et quatre cavaliers bien équipés.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A partir de ce jour on n'entendit plus jamais parler des quatre fils Aimon. Sur le mur pendant des siècles, le dessin subsista, de plus en plus effacé par le temps et les pluies. Le mur même est tombé sous la pioche des démolisseurs, mais le souvenir est resté et le nom de la rue rappelle encore l'épopée chevaleresque : *La rue des Quatre-Fils.*



## IV

# Le masque de plumes



OUIS le Débonnaire se réveille ce matin-là fort inquiet dans sa bonne ville de Paris, assiégée par vingt mille Sarrasins. Vingt mille Sarrasins constituent une armée redoutable, mais leur chef, le géant Isauré, est à lui seul plus redoutable que toute son armée. Il n'est pas un chevalier qui ose se mesurer avec lui, car tous ceux qui l'ont tenté dorment leur dernier sommeil sous leur heaume écrasé.

L'arme favorite du géant est une massue d'acier garnie de pointes qu'aucun autre homme ne peut même soulever de terre et qu'il manie, lui, avec l'aisance d'un enfant qui joue avec un hochet d'ivoire.

Isauré arrête de son épaule un cheval au galop; il soulève d'une main un guerrier armé de pied en cap.

Or, Isauré est venu jusqu'à Paris avec son armée, non par soif de conquête, mais pour venger son ami Sinagos, tué devant Palerme par un soldat de Louis. Le géant n'en est que plus redoutable.

En mettant le siège devant Paris, il a déclaré, par la voix d'un héraut d'armes, qu'il était prêt à se mesurer en combat singulier avec tel des chevaliers à qui il plairait de le provoquer; qu'au cas où il serait vainqueur les assistants seraient passés au fil de l'épée, dans la proportion de un sur dix, laissant au sort le soin de désigner les victimes, mais que si, dans un mois, aucun adversaire ne s'est présenté, il détruira la ville de fond en comble.

Or, le délai expire dans deux jours, et c'est pourquoi le Roi Louis est dans une si mortelle inquiétude.

– N'a-t-on pas de nouvelles de mon féal Guillaume de Bourgogne? demande-t-il pour la centième fois à ses barons.

Mais personne n'a entendu parler de Guillaume, et pourtant lui seul pourrait donner au Roi un conseil, lui seul oserait, au besoin, s'attaquer à Isauré. Ne lui a-t-on pas dépêché, dès l'investissement de Paris, un messager qui n'est autre qu'Auséis, le plus cher compagnon du Roi? Celui-ci n'est pas

revenu de sa mission. A-t-il pu l'accomplir? N'a-t-il pas succombé sur la route de Bourgogne où se trouve Guillaume?

★

Pendant que son souverain vit dans cette inquiétude, Guillaume, ayant appris le péril, s'est mis en marche vers Paris. Il n'est accompagné que d'un seul écuyer, son brave Bernhardt.

— Je suis curieux, dit Guillaume à Bernhardt, de voir de près ce géant. S'il est ce que l'on dit, il y a un beau combat en perspective.

Déjà on approche de la ville. Déjà on aperçoit les tentes des Sarrasins réunis au camp de Montsouris. C'est là que se tient Isauré. Son étendard flotte au vent. Guillaume et Bernhardt font halte. Il faut que les chevaux se reposent et se nourrissent d'un peu d'herbe fraîche, aussi bien n'a-t-on pas autre chose à leur donner.

Mais si les chevaux mangent, les hommes, eux, ont grand'faim, et on ne voit pas une maison habitée aux alentours.

Tout le monde a fui devant les Infidèles.

— Il n'est pas bon, dit Guillaume, d'aborder un ennemi aussi redoutable quand on a le ventre vide.

Bernhardt est navré; comment sustenter son maître, dont il connaît le formidable appétit?

Et voici que justement une colombe qui roucoulait derrière un buisson prend son vol et passe au-dessus des guerriers. Bernhardt connaît son adresse. Il n'hésite pas un instant, prend son arc, y ajuste une flèche et va pouvoir offrir à Guillaume le repas qu'il réclame.

Celui-ci a vu le geste. D'un mouvement brusque, il saisit le bras de son écuyer, et la flèche, détournée de sa direction, va se ficher en terre.

Bernhardt, désappointé, se tourne vers son maître. Celui-ci sourit.

– Il ne faut pas tuer, dit-il, cette pauvre et simple bête, si bonne et si douce. Crois-tu que sa mort m'apporterait du bonheur et que Dieu ne me punirait pas de m'être nourri de sa chair innocente?

Et Guillaume, de la pointe de sa dague, se met à couper des racines qu'il mange pour tromper sa faim.

Après ce frugal festin arrosé d'un long trait de vin tiré de la gourde toujours bien remplie de Bernhardt, les deux hommes de guerre poursuivent leur route.

Ils parviennent vite à la ligne de sentinelles qui gardent le camp sarrasin. Ceux-ci les arrêtent.

Fièrement Guillaume s'écrie :

– Je suis Guillaume de Bourgogne et je viens dire à ton chef que si son sang n'est pas du jus de navet, je prétends à l'avantage de me mesurer avec lui.

Ces paroles sont aussitôt rapportées au géant et

Guillaume est conduit avec tous les égards dus à son rang et à sa naissance jusqu'à un espace libre du camp de Montsouris, voisin des murs de Paris. Cet espace est disposé de telle façon que ce qui s'y passe est également vu des assiégés.

Les soldats des remparts ont tout de suite reconnu le valeureux chevalier. Ils poussent en son honneur des vivats, mais bientôt ils se taisent, car, tout en sachant la bravoure, le courage et la force de celui qui si souvent les mena au combat, ils ont vu Isauré et redoutent l'issue de la rencontre.

Guillaume a mis pied à terre; il a laissé son bon cheval aux mains du fidèle Bernhardt. De la main droite, il tient sa hache d'armes; son bras gauche est couvert par son écu peint à ses armes, qui sont un léopard d'argent couronné, armé et lampassé d'or sur champ de gueules. Il s'est assuré que son épée et sa dague jouent bien dans leur fourreau et que les courroies qui retiennent son casque sont bien attachées.

Ces soins pris pour son équipement terrestre, il s'est mis sous la protection du Très-Haut dont il est ici le champion; il Lui a demandé de donner à son bras la victoire d'où dépend le salut de tant de bons chrétiens et du fils de Charlemagne, l'Oint du Seigneur.

Dans le camp de Montsouris règne un joyeux tumulte. Les Sarrasins, sans armes, dans leurs robes

orientales aux vives couleurs, se pressent autour du terrain de combat; leurs turbans blancs agrémentés de plumes et d'aigrettes apportent sous le soleil de juillet une note gaie. La troupe des spectateurs est bruyante et joyeuse.

— Le voilà, le chevalier qui ose provoquer notre chef!

Ils adressent au guerrier de France des quolibets :

— Tu as oublié de grandir, Guillaume! Tu seras encore plus petit quand la massue d'Isauré t'aura rentré la tête dans les épaules et les jambes dans le ventre.

A ces injures, Guillaume ne répond pas; il ne veut pas se laisser énerver par la colère et perdre le calme qui va lui être si nécessaire dans le duel qui se prépare.

Derrière lui, sur les remparts de Paris, la foule aussi s'amasse. Il n'a pas fallu longtemps pour que la ville entière sût que Guillaume le Bourguignon avait accepté de jouer la terrible partie dont leur sort dépend.

Tous les hommes d'armes qui ne sont pas de service en quelque point accourent d'abord, vite rejoints par le menu peuple. Puis ce sont les barons et les courtisans, enfin paraît le Roi lui-même; il n'a pu résister à l'envie de voir combattre le plus téméraire de ses vassaux et surtout d'être, de ses yeux, renseigné sur le sort de la capitale et sur le sien propre.

Personne n'a fait attention à l'arrivée de Louis le Débonnaire, tellement les esprits sont fixés sur ce qui va se dérouler.

D'ailleurs le Roi, drapé dans un sombre manteau, est survenu sans escorte et sans gardes, et s'est caché dans un coin du chemin de ronde avec les plus humbles de ses sujets.

Toute cette foule parisienne demeure silencieuse et recueillie; ce n'est pas à un spectacle qu'elle veut assister, mais à une épreuve dont dépendent, pour un dixième d'entre les assistants, la vie ou la mort. Au-dessus de ces milliers de personnes on entend claquer au vent l'étendard royal qui flotte sur la porte la plus proche.

Soudain un frisson passe dans la foule des remparts, tandis que des acclamations s'élèvent parmi les Sarrasins. Précédé de joueurs d'instruments et suivi d'une bande bigarrée de serviteurs, Isauré traverse les rangs de ses soldats et s'avance au-devant de Guillaume.

Instrumentistes et serviteurs s'arrêtent au premier rang des Sarrasins, et le géant pénètre seul sur le champ.

A sa vue, Guillaume ressent pour la première fois une sensation étrange qui est peut-être de la peur. L'homme qui vient vers lui, le monstre plus exactement, mesure plus de quinze pieds de haut, c'est-à-dire trois fois la taille d'un homme moyen. Chacun

de ses poings est plus gros qu'une tête d'enfant. Son corps immense est protégé par une casaque faite de sept peaux de bœuf superposées, recouvertes de plaques de métal. Elle pèse, dit-on, deux cents livres.

Son bras droit est armé de sa fameuse massue d'armes attachée à son poignet par une courroie et dont il peut atteindre son adversaire à une portée de trait.

A sa ceinture pendent, d'un côté un immense cimeterre, de l'autre un large coutelas. Un vaste turban bordé de fer coiffe sa lourde tête grimaçante et féroce aux dents démesurées et au grand nez crochu.

— Par la barbe du Prophète! ricane-t-il, c'est toi, moucheron, qui oses provoquer à toi seul le géant Isauré? Je regrette que tu sois si chétif car il n'y aura pas plus de plaisir à t'écraser que l'on en a à aplatir une puce qui s'est introduite dans vos draps.

Guillaume s'est ressaisi :

— Au lieu d'injurier un adversaire qui a fait ses preuves dans maintes guerres tu ferais mieux de te préparer au combat, riposte le Bourguignon, qui cherche comment il pourra atteindre un tel adversaire et échapper à sa redoutable massue.

— Tu aurais dû monter sur des échasses, persifle le géant en avançant d'un grand pas qui l'amène presque à portée de Guillaume. Déjà il pourrait le frapper, alors que Guillaume ne saurait même pas

l'atteindre en lui jetant sa hache. Mais devant tant d'yeux qui le regardent, Isauré veut faire durer l'humiliation de son rival avant de jouir d'une victoire certaine.

– Allah seul est Allah! rugit l'infidèle.

– Dieu m'aide! crie Guillaume qui se porte en avant d'un seul bond.

La masse s'est levée, elle s'est abattue, mais le Bourguignon a su l'esquiver en se jetant à gauche sans toutefois que sa hache ait pu atteindre son but. Les voilà à nouveau éloignés. Cette fois c'est Isauré qui, la massue haute, marche en avant. Nouveau coup, nouvelle feinte, double coup nul. Le géant s'impatiente; il a compté sans l'agilité de Guillaume. Désormais, il ajustera mieux ses coups. Cette fois, le Bourguignon a senti tout près de son oreille le vent de la massue qui s'abat. Lui-même n'a pas même pu s'approcher du corps de son adversaire.

Il prend du champ. Ce que sa force n'a pu réussir, il l'obtiendra par l'adresse. Saisissant sa lourde hache par le bout du manche, il la fait tournoyer et la lance contre le géant, mais celui-ci a esquivé le coup. Il marche en brandissant sa massue sur Guillaume. Celui-ci a tiré sa bonne épée juste à temps pour parer le choc de la massue qui s'abaissait sur sa tête comme le fléau sur l'épi. Dans le choc, le glaive a perdu sa pointe. Guillaume est vaincu. Le géant, irrité maintenant, a hâte d'en finir.

On entend dans sa gorge le souffle rauque de la colère.

Sur les remparts de Paris des hommes d'armes pleurent, d'autres se tordent les mains de désespoir.

Le géant frappe de grands coups et tout ce que peut faire Guillaume c'est de les éviter par des bonds de côté. Cela ne pourra pas durer toujours. La fin n'est que retardée.

Et voilà que du haut de l'air une forme blanche est descendue : c'est une colombe qui se met à voleter en ronds au-dessus des combattants. Ni eux ni les spectateurs n'ont aperçu l'oiseau. C'est bien le moment de s'occuper d'une colombe, image de la paix, quand le sort d'une ville dépend du combat!

Guillaume est las; l'irritation du géant atteint son paroxysme. Les bonds de Guillaume sont moins larges, les coups du géant mieux ajustés. Cette fois, on sent que la massue redescendra pour la dernière fois. Chez tous, Chrétiens et Infidèles, c'est la certitude.

Lorsque, brusquement, l'oiseau, comme si, lui aussi, avait compris le jeu inhumain des hommes, s'abat sur la figure d'Isauré; son corps chaud et blanc couvre la face sauvage comme d'un vivant masque de plumes, les douces ailes blanches palpitent sur ses yeux, les petites pattes s'agrippent au nez.

– Malédiction! hurle le géant en cherchant de sa

main gauche à dégager son visage, tandis que sa droite frappe à tort et à travers.

Il n'a pas fallu longtemps à Guillaume pour profiter de ce secours inespéré. Vivement il s'avance, se garant des coups maladroits de la massue, et, de son tronçon de sabre, il tranche le jarret d'Isauré.

Comme un grand chêne des forêts blessé par la cognée du bûcheron, le monstre s'effondre avec un *« ahan »* tragique. L'oiseau s'est envolé. Le géant voit maintenant son ennemi victorieux. Sa force ne l'a pas encore complètement abandonné. Ne pouvant se servir à terre de sa massue, il veut tirer son coutelas. Guillaume l'a devancé. Il arrache cette arme de la ceinture du géant, d'un seul coup il lui tranche la tête et la jette toute sanglante dans les rangs des Sarrasins.

Rien ne peut donner une idée du rugissement qui s'élève alors des deux foules. Le cri de joie des uns s'allie au hurlement des autres.

Pendant de longues minutes, Guillaume, couvert du sang de son rival, reste debout dans un enfer de cris.

Ce sont les Sarrasins qui se taisent les premiers. Ils ont perdu leur maître, leur chef. Ils se sentent tout à coup désemparés. Officiers et soldats n'ont plus qu'une idée : fuir. Leur cruauté, leur soif de rapine sont effacées par la peur.

Chacun se rue vers son cheval, beaucoup ne son-

gent même pas à s'armer; les tentes, les bagages sont abandonnés. Du camp de Montsouris, la terreur gagne toute la ligne des assiégeants.

— Isauré est mort! Le Prophète n'est plus avec nous!

Il n'y a plus de sentinelles, plus de postes, plus de grand'gardes et, quand les portes de la ville s'ouvrent, livrant passage aux troupes du Roi, celles-ci tombent en pleine débandade.

Quelques cavaliers poursuivent les fuyards qu'ils taillent facilement en pièces. Louis vient embrasser Guillaume, les barons se pressent autour de lui pour le féliciter. Le menu peuple l'acclame; c'est à qui baisera son manteau, touchera ses armes.

Mais Guillaume est rêveur. Il ne répond guère à toutes ces louanges. Ayant enfin pu se rapprocher de son fidèle Bernhardt, il lui murmure :

— Toi qui as suivi le combat, as-tu vu d'où m'est venu ce secours miraculeux qui a sauvé mes jours? Quel est ce masque de plumes qui a aveuglé mon ennemi?

— Je le sais, dit Bernhardt, j'ai reconnu votre alliée : c'est la colombe dont ce matin vous avez épargné la vie. Cette douce bête vous a payé de votre pitié. Je veux avoir la main tranchée si jamais une de mes flèches froisse seulement une plume d'une colombe.

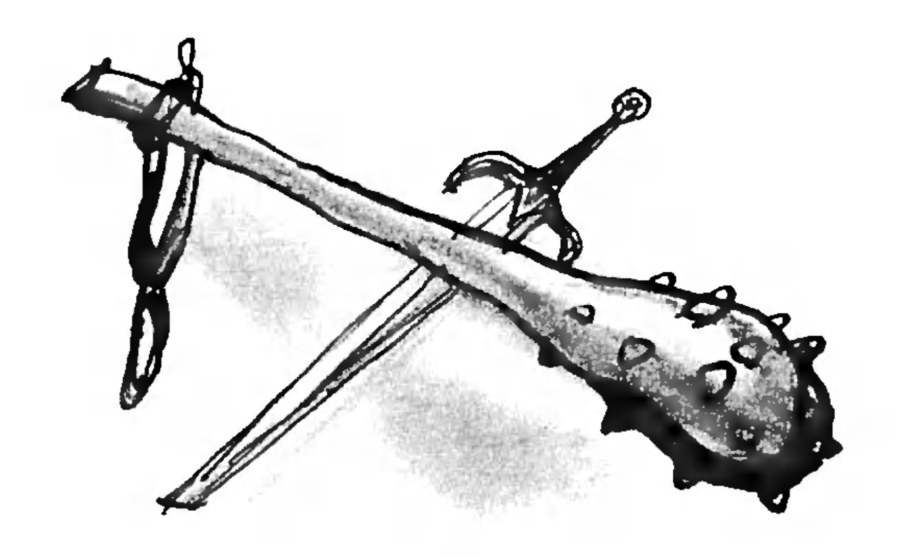
Pendant qu'ils parlent, dans un arbre voisin, un gentil roucoulement dit une chanson d'amour.

★

Maintenant le peuple contemple l'ennemi décapité dont le grand corps semble, ainsi étendu, encore plus grand. Les mères, en tremblant, le montrent à leurs enfants, tandis que, debout sur le torse puissant et déjà froid, un soldat originaire de Gascogne, explique comment, lui, aurait abattu le géant s'il avait été à la place de Guillaume.

Louis, dans un coin du camp de Montsouris, fait creuser une vaste fosse, on y descend le corps d'Isauré. Plus tard, un monument sera élevé parmi les arbres et les Parisiens iront volontiers, le dimanche, se reposer sur la Tombe d'Isauré.

Le monument a disparu, mais le nom est resté : la Tombe Issoire.



# V

## Satan épicier



DANS le joli village de Gentilly, situé au sud de Paris, le saint Roi Louis IX avait fait venir du Dauphiné, en 1257, un groupe de moines de l'obédience de Saint-Bruno. Les Chartreux sont, chacun le sait, de grands travailleurs; ils aiment faire alterner les travaux de l'esprit avec les travaux manuels; l'horticulture est parmi leurs occupations préférées.

Le couvent de Gentilly fut vite connu comme un des domaines les mieux tenus et les plus productifs des environs de Paris.

Le Roi, pour qui n'existe aucune clôture, aimait à se rendre chez les Pères Chartreux pour prier dans



« Brusquement l'oiseau s'abat sur la figure d'Isauré... » *Page 92.*



« Brusquement l'oiseau s'abat sur la figure d'Isauré... »

*Page 92.*

leur chapelle et se recueillir dans les belles allées de leur jardin tout odorant des fruits de la terre. Il se plaisait à contempler ce miracle de la science et du travail qui avait transformé, en un splendide potager, une lande inculte et marécageuse. Aussi lui vint-il une idée :

Chaque fois qu'il se rendait à Gentilly, il passait, avant de sortir de la ville et en longeant la rue d'Enfer, devant un vaste domaine délabré où s'élevait un petit château abandonné : le château de Vauvert.

Ce domaine situé aux portes de Paris — il occupait à peu près l'emplacement actuel des jardins de l'Observatoire, — était en déshérence; il devait donc faire retour à la couronne. Sa valeur était mince, vu son éloignement du centre de la ville, mais par cela même il était tranquille et les Chartreux sauraient bien le transformer à leur convenance. Le Roi en parla au prieur Bertrand qui accepta de grand cœur au nom de son Ordre; s'il méprisait pour lui les richesses auxquelles il avait renoncé par ses vœux, le prieur ne craignait pas de les rechercher pour la plus grande gloire de Dieu.

Une fois que l'accord fut fait, Louis IX s'empressa de donner aux tabellions royaux les ordres nécessaires pour régulariser la situation au plus tôt. Il fallait faire proclamer en droit la déshérence de fait, le dernier seigneur de Vauvert étant mort au cours d'une croisade sans laisser d'enfants, et ensuite régulariser la donation.

La chose fut vite connue par les rares habitants de la rue d'Enfer qui s'en réjouirent, d'abord parce que les Chartreux passent pour des moines qu'il est avantageux d'avoir pour voisins et ensuite parce qu'ils craignaient que le domaine abandonné ne finît par devenir, comme tant d'autres terrains vagues, un refuge des mauvais garçons et des coupeurs de bourses.

Il ne se trouva qu'un seul opposant : c'était un certain sieur Aloys Pierrefeu, bourgeois, ancien marchand de biens retiré des affaires après fortune faite, affaires pas bien claires, disait-on, mais fortune rondelette. Ce bourgeois occupait, rue d'Enfer, une belle maison qui donnait sur le domaine de Vauvert où il s'était taillé sans frais un vaste enclos. Là, il faisait cultiver des salades, des choux, des raves et toutes sortes de légumes; il avait en plus un très beau poulailler dont les pensionnaires s'ébattaient le jour dans tout le domaine, cherchant une provende gratuite pour leur maître, qui tirait un bon parti de leur chair et de leurs œufs.

Si les moines s'installaient, adieu coqs, poules, canards et dindons. L'enjeu était d'importance. Aussi, devant la cour du bailliage, le sieur Pierrefeu ouvrit-il une instance. Le domaine, plaida-t-il, lui revenait, le dernier seigneur de Vauvert le lui avait vendu avant d'aller combattre les Infidèles et finalement perdre la vie en Terre Sainte.

La cour était composée de magistrats curieux; ils voulurent des preuves. Pierrefeu n'en avait pas; il fut débouté.

Les Chartreux pouvaient donc venir, le domaine leur était dévolu. Déjà le prieur Bertrand s'était rendu sur les lieux, il avait tout visité et même avait jeté en partant un regard significatif sur l'enclos et la basse-cour de l'ancien marchand de biens. Les voisins, quand ils rencontraient celui-ci maintenant, souriaient, mais Pierrefeu laissait sourire, il n'avait pas dit son dernier mot.

★

Un soir de décembre, vers sept heures, l'épicier Thomas Gidouin, établi dans cette rue d'Enfer, était penché sur ses livres. Il venait de souper d'une bonne tranche de lard aux choux; son épouse, la digne dame Gilberte, était montée se coucher, car nulle part comme sous la couette on n'a chaud en hiver. Lui-même somnolait un peu en faisant ses comptes, bien que ceux-ci fussent avantageux. Avait-il en magasin trois livres de fromage? Il en trouvait au moins quatre sur ses livres après que tout avait été vendu. Si bien qu'il sortait toujours de l'échoppe plus de marchandises payées par les chalands qu'il n'en entrait payées par lui, Thomas Gidouin.

Personne ne s'était jamais plaint, car les bourgeois n'ont guère chez eux de balances et il n'y avait que lui d'épicier dans ce quartier perdu.

Tout en faisant des additions Gidouin rêvassait. A cette heure personne ne se trouvait dans la rue et le passant attardé n'eût point eu l'idée de pousser la porte, même si le temps n'avait pas été inclément et si la neige n'était pas tombée à gros flocons. Notre épicier supputait en bon père la dot de sa fille, présentement élève chez les Bénédictines, dot qui serait égale à celle d'une demoiselle et lui permettrait de prétendre aux plus brillants mariages.

Il en était là de ses heureuses réflexions, quand un homme emmitouflé jusqu'aux yeux dans un ample manteau, un bonnet de fourrure rabattu sur le visage, pénétra dans l'échoppe. Gidouin se leva d'un bond; il n'était pas des plus braves et on a vu des marchands rançonnés jusque dans leur boutique par des malandrins. Combien il regrettait de n'avoir pas tiré le verrou!

— Ne craignez rien, Compère, dit le manteau qui, s'écartant, laissa voir la confortable stature de maître Pierrefeu.

L'épicier s'empressa d'aider le nouveau venu à se débarrasser de sa cape et se tint debout devant lui. Il n'avait plus peur, il était cependant inquiet, car la visite de son riche voisin à cette heure ne pouvait pas avoir pour but un simple achat. A moins que ce

ne fût à l'apothicaire que maître Pierrefeu voulait avoir affaire, car comme tous les épiciers d'alors, Gidouin tenait aussi ce rayon.

– Remettez-vous à votre place, dit l'ancien marchand de biens, qui, sans plus de façon, prit un escabeau et s'assit.

C'était certainement à l'apothicaire qu'il s'adressait, car qui dit apothicaire dit également un peu médecin. Notre homme était rassuré.

– Compère, dit tranquillement maître Pierrefeu, sommes-nous bien seuls? N'y a-t-il pas de danger que dame Gilberte survienne?

Il s'agissait bien d'une consultation; les malades n'aiment pas à dévoiler leurs maux devant des femmes. Gidouin le tranquillisa :

– Mon épouse est couchée.

– Bon. Compère, vous êtes un voleur.

La foudre tombant dans son échope n'eût pas plus terrorisé le pauvre Gidouin. Il balbutia.

– Inutile, inutile, continua maître Pierrefeu. Vous êtes un voleur, je sais ce que je dis. Vous n'êtes pas un voleur d'occasion, mais un voleur d'habitude. Dame Gertrude, ma gouvernante, fait chez vous ses achats; les denrées qu'elle achète ici sont, en rentrant, pesées en ma présence. La quantité n'y est jamais.

– Une erreur est possible. Et peut-être dame Gertrude...

– Non, vous dis-je, j'ai des certitudes. Et maître Pierrefeu se dirigea vers la balance pendue au mur qu'accompagnait toute une série de poids, des plus petits aux plus gros. Compère, vous vendez à faux poids. Non pas par hasard, mais toujours. Une personne digne de foi, qui accompagne parfois ici dame Gertrude, peut en témoigner. Savez-vous que vous risquez tout bonnement la potence, Compère Gidouin?

Celui-ci frémit. Pierrefeu continua :

– Je ne vous dénoncerai pas au prévôt.

Gidouin respira.

– Mais à une condition, c'est que vous me servirez. Vous connaissez le château de Vauvert. Je veux dire que vous y êtes entré, vous n'en ignorez pas les aîtres. Bon. Vous savez que les Chartreux doivent en prendre possession. J'ai mes raisons pour ne pas le vouloir. Or, s'il se découvre que la maison est maudite, qu'elle est hantée de revenants, par exemple, les religieux se refuseront à venir l'habiter.

– Parfaitement raisonné, dit Gidouin heureux de voir la conversation prendre un tour anecdotique.

– Ce revenant ce sera vous.

– Moi? s'écria l'épicier.

– Vous. C'est entendu ou sinon le prévôt...

– C'est entendu, c'est entendu.

Maître Pierrefeu alors, longuement et minutieusement, expliqua au pauvre Gidouin ce qu'il attendait de lui et Gidouin acquiesça à tout.

★

Voilà pourquoi le lendemain soir l'épicier, quand dame Gilberte fut montée se coucher, tira de l'armoire de sa femme un grand drap. Il le faisait en tremblant, car il n'avait pas accès à cette armoire et il savait fort bien que si cette excellente ménagère se doutait qu'il avait touché au linge, trésor domestique sacro-saint, sa vie n'eût plus été tenable. Mais l'idée du prévôt et de la corde lui donnait du courage.

Le drap qu'il prit, – tout en bas de la pile, pensant que sa disparition serait moins vite aperçue – était en belle toile fine et portait, brodées en plein milieu, ses initiales à lui : T. G.

– Tout de même, dit-il, pour s'encourager, ce drap est bien à moi.

Il mit le drap plié sous son bras, alluma une lanterne et s'en fut dans la nuit.

Il quitta bientôt la rue pour s'engager dans le désert du domaine Vauvert. Il claquait des dents. Comme il eût mieux aimé maintenant être houspillé par dame Gilberte, plutôt que d'errer dans

cette solitude, mais celle-ci était encore préférable à la société de corps de pendus.

Il marchait, prenant ses pieds dans des ronces, enfonçant dans des flaques de boue. Il arriva ainsi au château, poussa la vieille porte et entra. Pendant deux heures, consciencieusement, il fit son métier de revenant. Il passait et repassait devant les fenêtres, vêtu de son drap blanc, et agitant sa lanterne. Comme toutes les ouvertures étaient veuves de leurs volets, il se promenait au milieu des courants d'air, – les vitres étaient alors inconnues, – mais du dehors et jusque dans la rue on pouvait suivre ses évolutions.

★

Chaque soir pendant dix soirs, Gidouin refit son manège, soutenu et encouragé par maître Pierrefeu qui ne manquait jamais une discrète allusion à messire le prévôt et au chanvre dont on fait de si bonnes cordes.

Un matin, le prieur Bertrand dans son couvent de Gentilly s'apprêtait à venir jeter un coup d'œil sur son nouveau domaine afin de dresser quelques plans, quand il fut surpris de s'entendre, malgré la règle, adresser la parole par le vieux frère portier, modèle des frères lais.

– Père Révérendissime, disait le vieillard, vous ne pouvez songer à aller au château Vauvert. Il faut que vous sachiez : le château est maudit, un méchant esprit y revient chaque nuit. Ce n'est pas une compagnie pour les serviteurs de saint Bruno.

Le prieur haussa les épaules et s'en fut. Il n'était pas plutôt arrivé aux portes de Paris qu'un vieux gentilhomme, qu'il savait fort dévoué aux intérêts du couvent, l'aborda et marchant aux côtés de sa mule lui redit les mêmes choses.

– Très Révérend Père, quel dommage! Vous ne pourrez prendre possession du château qui vous a été offert par le Roi. Un fantôme y a été vu. La demeure est maudite.

Les mêmes paroles lui furent répétées par plusieurs personnes pieuses, par des commerçants, par des notables et même par un homme d'armes.

Passant devant la demeure de maître Pierrefeu, le prieur vit cet honorable bourgeois sur le pas de sa porte. Jamais celui-ci ne l'avait encore salué avec tant de respect et d'onction.

– Combien je regrette, dit cet homme de bien – ou de biens – que votre Révérence ne puisse devenir mon voisin! Ce revenant...

L'architecte avec qui le prieur Bertrand avait affaire lui tint un langage analogue. C'est que, dans le quartier et même dans la ville, il n'était question que de cela.

— Le diable est au château de Vauvert! Le diable est à Vauvert.

C'était un sujet de conversations et même de chansons.

Quand un bourgeois des environs, attardé, passait devant le domaine à la nuit tombée, — et la nuit tombe tôt en décembre, — il ne manquait pas de se signer.

En rentrant à son couvent de Gentilly, le prieur Bertrand s'aperçut que tous ses moines, des jeunes aux vieux, religieux du chœur ou frères lais, savaient que leur future demeure était hantée.

Sans tarder, le prieur convoqua le Chapitre. Quand tous furent réunis dans la salle capitulaire, il parla en ces termes:

— Révérendissimes frères en Dieu, le bruit court dans Paris que le château de Vauvert, que la piété du Roi vient de nous accorder, est hanté par un démon. Je vous ai réunis pour savoir quelle est, à votre avis, la conduite à tenir?

Le plus âgé des moines se leva, capuchon baissé, et, après s'être incliné, il dit :

— Mon très Révérend Père, puisque la volonté de Dieu est de laisser le démon s'emparer de ce château, c'est qu'Il n'entend pas qu'il devienne le domaine de ses fils; je crois donc que mieux vaut renoncer à la générosité du Roi et le prier de reprendre son présent.

Tous les autres pères s'inclinèrent à leur tour comme pour exprimer qu'ils partageaient le sentiment de leur aîné.

– Je suis heureux, dit le prieur, d'avoir reçu votre avis. Ce n'est pas le mien. Je suis décidé, puisque le Ciel nous a concédé ce pouvoir, d'exorciser le diable de Vauvert. J'irai d'ailleurs moi-même et n'emmènerai avec moi que le frère Fulcran.

Tous éprouvèrent un véritable soulagement de n'avoir pas à remplir cette mission redoutée. Fulcran seul trembla bien fort.

Le prieur lui fit prendre la croix, le bénitier, le goupillon, tous objets nécessaires à un exorcisme; il fit même ajouter à ces instruments liturgiques deux solides gourdins.

– Certains diables, expliqua-t-il, redoutent beaucoup les coups de bâton.

Sur deux mules, le prieur et le frère lai prirent le chemin de la ville.

★

La nuit était tombée depuis longtemps, une nuit particulièrement noire et froide, quand les deux pieux cavaliers arrivèrent rue d'Enfer; ils pénétrèrent dans le domaine sans que personne ne les eût aperçus; ils se dirigèrent vers le château.

Ce qu'ils virent était bien ce qu'ils attendaient : les fenêtres vides de la façade l'une après l'autre s'éclairaient puis rentraient dans l'ombre. Une forme couverte d'un suaire allait et venait et s'agitait du haut en bas de la maison abandonnée.

Le frère lai claquait des dents. Le prieur mit pied à terre et fit signe au frère de l'imiter. Ils se partagèrent les objets liturgiques et les bâtons.

— Entrons et ne faites pas de bruit, murmura le prieur Bertrand. Le pauvre frère suait d'angoisse.

Les deux religieux pénétrèrent par la porte ouverte, se glissèrent dans l'escalier. Le prieur connaissait la maison. Il prit le frère par la main et le força à se tapir dans un renfoncement à la hauteur des premières marches. Aucun bruit, sauf le sifflement du vent.

Soudain des pas. Le revenant est un homme de poids. Sur l'escalier, le diable débouche. Frère Fulcran a de la peine à étouffer un cri. Le diable tient une lanterne et sifflote comme pour se donner du courage. Ses traits sont cachés par le suaire qui lui tombe sur les yeux.

Voici qu'il passe tout près des religieux. Soudain, d'un mouvement sec, le prieur a saisi le suaire et l'arrache. On entend un juron — qui donc blasphémerait si ce n'est le diable? — La lanterne s'écrase sur le sol et s'éteint. Dans l'obscurité on a

l'impression d'un corps –, c'est bien un corps et non pas un esprit, – qui s'enfuit dans la nuit.

Les deux religieux remontés sur leurs mules reprirent le chemin du couvent.

★

Le lendemain même le prévôt de police recevait en dépôt un drap de toile fine marqué T. G., accompagné d'une plainte en violation de domicile, sorcellerie et autres méfaits rédigée par le prieur du couvent des Chartreux.

Le prévôt ouvrait une enquête. Mais nul indice ne lui permettait de savoir quel mortel avait incarné le diable de Vauvert. Quant au diable lui-même, sans doute n'avait-il pas dans sa garde-robe un autre suaire à sa taille, car il ne parut plus dans ces parages.

Le quartier, un moment révolutionné, redevenait tranquille, quand un beau jour il fut mis en rumeur par une scène particulièrement soignée de dame Gilberte, la sage épouse de Gidouin, l'épicier.

– On m'a volé un drap! hurlait-elle. Un grand drap qui, au jour que nous vivons, vaut une fortune, un grand drap de la toile la plus fine et brodée aux initiales de mon époux.

Gidouin essayait de la calmer. Le drap, elle le retrouverait. Peut-être s'était-elle trompée en comptant.

— Me tromper, tempêtait de plus belle la parfaite ménagère, me tromper, moi! Dis-moi tout de suite que je suis une de ces femmes sans cervelle qui ruinent leur mari en ne tenant pas leur maison. Il y a un voleur dans tout ceci.

Le pauvre Gidouin dut convenir que tous les hommes ne pratiquaient pas la plus exacte probité.

— Tu vois bien, toi-même, tu reconnais que nous avons été volés. Tu vas aller de ce pas prévenir le prévôt de police et lui demander justice.

Gidouin invoqua mille prétextes, ergota, tergiversa.

— Eh bien! j'irai moi-même, conclut l'irascible ménagère. Je sais, moi, ce que je dirai au prévôt.

Et elle y fut.

Le prévôt écouta la plainte d'abord en souriant, mais quand il eut entendu pour la dixième fois la description du beau drap en toile fine marqué des initiales T. G., il eut une idée lumineuse.

Il fit apporter le suaire du diable également marqué T. G., qui ne sont évidemment pas les initiales de Belzébuth.

— C'est lui, je le reconnais, cria triomphalement dame Gilberte.

Elle rentra chez elle tout juste pour rencontrer un archer qui sommait Gidouin de l'accompagner à la prévôté pour affaire urgente le concernant. Le pauvre épicier embrassa sa femme qui ne com-

prit rien à sa tendresse, jeta un coup d'œil circulaire sur son magasin et s'en fut avec l'archer.

Mis par le prévôt en présence du fameux drap, il dut avouer qu'il lui appartenait, puisque sa femme l'avait formellement reconnu. Quant à expliquer comment ce drap était venu sur le dos d'un fantôme, il ne le put jamais.

Le prévôt le laissa repartir tout en lui signifiant avec sévérité qu'il ne le tenait pas quitte. Thomas Gidouin regagna son épicerie en se disant mélancoliquement qu'il avait fait le diable pour ne pas faire connaissance avec le prévôt précisément pour avoir fait le diable.

Les Chartreux pourtant ne pardonnaient pas à celui qui les avait mystifiés, ils voulaient que l'enquête continuât; tant et si bien que l'affaire vint aux oreilles de saint Louis qui commença par en rire, puis convoqua le prieur Bertrand :

– Que voulez-vous donc, mon Père? demanda le monarque.

– Je désire que la vérité éclate et que si vraiment, comme tout semble le faire croire, c'est cet épicier qui était le diable, il soit convenablement châtié.

– Ayez donc plus d'indulgence, mon Père, dit le Roi plein de sagesse. Si c'est l'épicier qui a fait le diable, croyez qu'il a été bien puni par la peur qu'il

a eue. Si, au contraire, c'est le diable qui s'est fait épicier, il est rendu inoffensif par votre exorcisme.

Et voilà pourquoi le diable de Vauvert devenu par corruption le diable Vauvert et le diable au vert, est resté dans la mémoire des hommes et est aujourd'hui une locution qui indique un grand éloignement. Ne s'agissait-il pas d'un diable qui fréquentait un lieu très reculé... à deux pas du Luxembourg?



# VI
# La Croix Catelan



ANS l'île de la Cité, exactement à l'emplacement qu'occupe actuellement le Palais de Justice, s'élevait jadis le palais des rois de France. Ses grandes salles voûtées, dont certaines existent encore, ses chambres, construites dans les tours toujours debout le long de la Seine, étaient bien moroses. Les embellissements qu'en l'an de grâce 1294, où se place notre récit, Enguerrand de Marigny venait d'achever, ne parvenaient pas à le rendre plus attrayant.

Dans ce palais, un soir de décembre, une jeune femme de vingt et un ans rêvait mélancoliquement

tandis que la neige tombait dehors. Assise sur un haut fauteuil de bois armorié chargé de coussins, cette jeune femme se chauffait frileusement devant un grand feu qui crépitait dans une immense cheminée à hotte, et qui donnait presque autant de fumée que de chaleur.

Son délicat profil était éclairé par la flamme et sur son beau front penché on lisait l'ennui et la tristesse.

Assourdi par la neige, on entendait, là-haut sur le chemin de ronde, le pas pesant des hommes d'armes et le cliquetis de leur harnachement. Une voix, à intervalles réguliers, s'élevait : « Sentinelle, prenez garde à vous! » et du sommet d'une autre tour venait atténuée la réponse : « Rien ne bouge! »

Il n'y avait point d'autre lumière dans la salle basse que le feu de la cheminée qui laissait apercevoir la silhouette de trois jeunes filles et d'une femme plus âgée assises sur des tabourets autour du grand fauteuil armorié. Elles se taisaient et attendaient que celle qui était évidemment la maîtresse daignât ouvrir la bouche; mais elle restait plongée dans ses pensées.

Cette jeune femme si mélancolique n'était autre que Jeanne de Navarre, comtesse palatine de Champagne et de Brie, Reine de France.

Il était évident que ses pensées allaient à son époux, Philippe dit le Bel, qui portait bien son nom

car il était le plus beau chevalier de son royaume. Il était actuellement à la guerre en Espagne et la jeune Reine songeait que l'amour d'un mari tendrement adoré est chose bien fragile.

Au bout d'un instant, elle rompit le silence pesant, mais c'était pour redire ce qu'elle avait dit vingt fois.

– Ne croyez-vous pas, ma bonne Géraldine, que le Roi eût pu, s'il l'avait voulu, revenir passer près de moi les fêtes de la Nativité?

La plus âgée des dames d'honneur répéta sa même réponse :

– Le Roi reviendra certainement dès qu'il le pourra.

– Est-ce si certain?

– La Reine ne connaît-elle pas l'amour que lui porte son royal époux?

– Peut-on jamais savoir les sentiments d'un homme, fût-il le meilleur?

La dame d'honneur prit un ton confidentiel :

– Il y a un moyen de s'attacher à jamais l'amour d'un être cher.

– Ah! dit la Reine soudain intéressée et se redressant sur son fauteuil. Et quel est ce moyen?

– Je ne le connais pas, dit dame Géraldine, mais quelqu'un possède ce secret.

– Et qui donc?

– La mère Noémie.

– La sorcière qui disait aujourd'hui la bonne aventure aux hommes d'armes dans la cour du palais?

– Elle-même.

– Et je pourrais savoir son secret?

– Demain sans doute...

– Non, ma bonne Géraldine, pas demain, tout de suite, dit la Reine impérieuse. Tout de suite, il n'y a pas de temps à perdre. Tu sais où elle habite?

– Dans une masure de l'île. Les gardes la connaissent bien.

– Qu'on aille me la chercher.

– A cette heure... hasarda la dame d'honneur.

– Qu'importe l'heure? Je veux qu'elle vienne sur-le-champ.

On ne désobéit pas aux ordres d'une Reine qui dit : «Je veux». La bonne dame Géraldine se leva et sortit de la pièce.

Le silence retomba.

Des minutes passèrent. La Reine agitée regardait de temps à autre vers la portière, puis elle reprenait sa rêverie.

Enfin, la tenture se releva et dame Géraldine rentra, poussant devant elle un paquet informe de chiffons d'où sortait une tête grisonnante et encapuchonnée. De la neige brillait sur le capuchon. Un bâton semblait tenir le tout en équilibre.

– Voici la mère Noémie, annonça la dame d'honneur.

– N'ayez aucune crainte, dit la Reine, s'adressant à la sorcière, approchez-vous du feu. Dites-moi : Vous savez, paraît-il, des secrets qui assurent l'amour d'un époux pour son épouse? Je veux les connaître.

Les yeux chassieux de la vieille se levaient sur la beauté de Jeanne. Sa voix avait le son de la crécelle qui le Vendredi-Saint appelle les fidèles à la messe des Présanctifiés.

– Vous avez, belle dame, les plus précieux des talismans, la jeunesse et la beauté.

On eût cru que la crécelle ricanait. Savait-elle qu'elle parlait à la Reine de France? On ne pouvait pas deviner jusqu'où allait et où s'arrêtait sa connaissance des choses de la terre.

La Reine dissimula son impatience, et de crainte d'effaroucher la vieille, lui parla avec bienveillance, car aucune puissance au monde ne peut forcer une sorcière à dire un secret.

– Bonne femme, cela ne suffit pas toujours. Combien de belles épouses sont délaissées.

– On n'attache ni les hommes ni les anguilles.

Jeanne avait envie de faire jeter au cachot cette vieille édentée impertinente, qui, cet après-midi, pour quelque menue monnaie, répondait si complaisamment aux hommes d'armes, et qui ce soir paraissait la narguer, elle, la Reine. Mais, en la brusquant, ne

risquait-on pas qu'elle ne donnât quelque maléfice allant à l'encontre du but poursuivi et éloignant définitivement le cœur du Roi? La jeune Reine se fit encore plus douce.

– Mère, je te donnerai pour ton secret dix agnels d'or et tu seras ainsi à l'abri du besoin.

– Garde tes pièces d'or que ton époux donne au peuple à faux poids, je n'accepterai qu'un denier d'argent. Qu'il s'agisse d'une reine ou d'une paysanne mes secrets sont les mêmes, car c'est le même cœur qui bat dans toutes les poitrines; je les vends donc le même prix.

– Soit, dit la Reine, dominant son énervement, mais si ton secret est bon, souviens-toi que tu n'auras pas obligé une ingrate.

– Ta! ta! ta! dit la sorcière, combien j'en ai entendu de ces promesses! Que l'on me paie d'abord.

Dame Géraldine tendit la pièce d'argent à la mère Noémie qui la mordit de ses gencives et l'enfouit en quelque coin de ses haillons.

– Maintenant, je vais parler, mais à toi seule. Fais écarter tes suivantes.

Malgré leur curiosité, sur un signe de dame Géraldine, les filles d'honneur s'en furent avec celle-ci dans le coin le plus reculé de la salle. Alors la mère Noémie se leva, elle s'approcha tout près de la Reine et de son horrible bouche sortirent ces mots :

*– La nuit où Jésus s'incarna*
*Quand douzième heure sonnera*
*Cœur pur au bois s'en ira*
*Seul et sans armes il sera.*
*Clochettes d'hiver cueillera*
*Trois brins et pas un au delà.*
*Dans sa dextre les gardera*
*Et dans sa senestre tiendra*
*Image de qui on voudra*
*Garder le cœur in aeterna.*

A mesure qu'elle parlait, Jeanne répétait ces mots. Elle eût souhaité quelque explication.

– Mère, qu'entends-tu par cœur pur?

Mais la vieille, sans ajouter une parole, avait tourné sur ses talons, et n'attendant pas que dame Géraldine la reconduisît, elle avait disparu derrière la portière. On entendait les flocs, flocs de son bâton s'éloigner dans les couloirs du palais.

Curieuses, les femmes s'étaient rapprochées de la Reine. Celle-ci leur répéta mot pour mot les paroles de la sorcière. Avide, chacune les commentait. Leur sens était assez clair, sauf en ce qui concernait le «cœur pur».

– J'irai, dit la Reine. La prochaine nuit est la nuit de Noël. Quel cœur est plus pur que le mien?

Puis ayant soudain un scrupule :

— D'ailleurs ne dois-je pas me confesser avant la fête?

— La Reine y songe-t-elle? s'exclama dame Géraldine. Aller seule la nuit au bois! Car il est dit : « Seul et sans armes il sera! » Le bois n'est déjà pas sûr le jour. Du reste le sire de Saint-Paul qui commande le palais ne le tolérerait jamais. Il est responsable devant le Roi de la sûreté de la Reine.

C'était vrai. On a beau être Reine de France on ne fait pas tout ce que l'on veut. On passa en revue tous ceux que l'on connaissait au palais et personne ne semblait digne d'une telle mission.

En tremblant, les filles d'honneur s'étaient proposées. Elles éprouvèrent un soulagement à voir leur offre repoussée.

Il ne fallait songer à aucun clerc, qui ne saurait se prêter à cet acte de sorcellerie. M. de Saint-Paul, vieux guerrier perclus de rhumatismes, refuserait sous prétexte de sa mission à remplir. Le jeune sire de Beauverger, fraîchement arrivé de ses montagnes d'Auvergne pour commander les archers du palais, accepterait certainement; on voyait à ses yeux qu'il était prêt à tout pour complaire à sa belle souveraine, mais on n'était guère sûr de la pureté de son cœur.

On tergiversait : Raoul de Nesles était trop bavard, Nogaret ou quelqu'autre des légistes qui encombraient le palais, trop prudents. Alors qui?

A ce moment s'éleva de la salle des gardes voisine, où se tenaient d'habitude les pages de service, le son grêle d'une guitare qui bientôt accompagna une voix fraîche comme une voix de femme. On distinguait maintenant dans le silence du palais endormi les paroles de la chanson :

*Odile m'offrit un baiser,*
*Luce une rose joliette,*
*Rose sa main à embrasser,*
*Un ruban la tendre Jeannette.*

*Pour un autre, garde ta main,*
*Toi, ton ruban et toi, ta rose,*
*Toi, la caresse de satin*
*De ta bouche fraîche éclose.*

*Celle que j'aime ne m'offrit*
*Ni un baiser, ni une rose,*
*Mais chaque jour son doux souris*
*Sur moi un instant se repose.*

*De l'amour je n'ai que tourment*
*Mais j'y tiens bien plus qu'à la vie,*
*Je n'ose penser seulement*
*Son nom... et lorsque je la prie*
*En rêve je dis simplement :*
*J'aime ma mie!*
*J'aime ma mie!*

Les femmes restaient rêveuses.

— Guillaume Catelan, le troubadour, dit à mi-voix une fille d'honneur.

— A qui va sa chanson? demanda Agnès, la plus jeune.

— Ce n'est pas difficile à deviner, murmura la troisième en coulant vers la Reine un regard significatif.

Jeanne avait entendu la question d'Agnès :

— C'est son secret, dit-elle. Elle songea encore un instant, puis comme pour elle seule soupira : « Un cœur pur. »

Sa voix se raffermit :

— Vous pouvez vous retirer, sauf dame Géraldine, qui ira quérir messire Guillaume Catelan à qui je désire parler.

Chacune obéit. Dame Géraldine revint quelques instants après, suivie de Guillaume.

La dame d'honneur, sur un signe de sa maîtresse, s'était retirée dans le fond de la salle, car il n'eût pas été séant que la Reine restât seule avec un page. Celui-ci, un gracieux jeune homme de dix-sept ans à peine, blond et rose encore comme un enfant et plus rose encore d'émotion, se tenait incliné devant sa souveraine, attendant ses ordres. Elle le contemplait avec attention. « Oui, certes, pensait-elle, un cœur pur. » Doucement elle parla :

— Êtes-vous prêt à exécuter tous mes ordres à la lettre, sans les discuter?

— Vous êtes la Reine, dit le page.

— Demain soir, veille de la Nativité, vous irez seul et sans armes dans la forêt de Rouvray; là, au douzième coup de minuit, vous y cueillerez de la main droite trois brins de clochettes d'hiver que vous me rapporterez secrètement. Dans votre main gauche vous tiendrez un portrait...

La Reine s'arrêta. Haletant, le page écoutait, cherchant à deviner, à savoir. Est-ce que par hasard?...

— Je n'ai pas de portrait, soupira la Reine. A cela je n'avais pas songé.

Le cœur du page battait plus fort. Mais la Reine eut un geste joyeux. A sa ceinture pendait une escarcelle, elle en tira un angelot d'or. Sur une face un ange y supportait l'écu de France, sur l'autre Philippe le Bel trônait dans ses habits royaux. C'était une de ces monnaies que le Roi, à court d'argent, avait falsifiées, disait-on, mais bast! n'était-ce pas un portrait? La Reine tendit la pièce au troubadour.

— L'image, expliqua-t-elle.

— Le Roi, balbutia le page.

La Reine vit son trouble, elle sourit.

— Et qui cela pourrait-il être? Vous irez?

— J'irai.

Alors Jeanne tendit sa main. Guillaume se jetant à

ses genoux baisa dévotement les doigts de la Reine : comme elle était penchée sur lui elle posa ses lèvres sur son front. Tout pâle, malgré le reflet du feu rougeoyant, le page se relevait. Vivement Jeanne détacha le ruban qui retenait ses cheveux et le tendit au troubadour :

– Vous ne pourrez plus chanter votre chanson, dit-elle très vite.

Après une profonde révérence Guillaume Catelan quitta la présence de la Reine.

★

Les cloches du couvent de Longchamp appelaient les nonnes à célébrer Noël, l'événement que l'on allait commémorer dans quelques instants.

Ce bruit harmonieux seul rompait le silence de la grande forêt de Rouvray dont un fragment forme maintenant le bois de Boulogne. La neige était tombée très dru ces jours derniers et partout étendait son linceul blanc. Les bêtes sauvages, réfugiées dans leur tanière, semblaient respecter cette trêve de Dieu.

Mais les hommes ne sont-ils pas plus cruels que les loups?

A un quart de lieue du couvent vivaient dans une hutte sordide deux frères : Ogier et Antoine. De leur

état ils étaient bûcherons, mais il était bien rare de leur voir abattre des arbres et pourtant les gens qui connaissaient la forêt savaient que dans leur taudis, des semaines entières, les deux frères faisaient ripaille. D'autres fois, ils s'en remettaient à la charité du couvent de Longchamp pour obtenir une miche de pain.

Sauf la sœur tourière aux jours de disette et un mauvais traiteur de Suresnes en temps d'abondance, les deux frères ne voyaient personne. Les autres bûcherons les fuyaient.

Or, ce soir de Noël, Ogier et Antoine avaient quitté leur repaire. Ils ne se rendaient pas à la messe de minuit, bien moins allaient-ils abattre quelque rouvre à cette heure tardive, encore qu'ils se fussent munis de leurs haches.

Près du chemin creux qui, venant de Longchamp va vers Paris en passant par les villages d'Auteuil, de Passy et de Chaillot, les hommes s'arrêtèrent.

– Minuit n'a pas encore sonné, dit Ogier.

– Deux heures à attendre, grogna Antoine.

– La prise vaut la peine.

Celui qu'ils attendaient n'était ni un cerf, ni un chevreuil, mais un riche marchand drapier dont la fille était religieuse au couvent et qui avait obtenu l'autorisation d'aller y assister à l'office nocturne. Il devait repasser par là après la messe et...

Mais qui va là?

Un homme mince, svelte, presque un enfant, arrive venant de Paris. On l'entend à peine marcher, la neige étouffe ses pas légers.

Ogier et Antoine retiennent leur souffle. On dirait un seigneur. Nulle épée pourtant ne relève le bas de son long manteau.

– L'imprudent, se dit à lui-même Antoine avec un ricanement féroce.

Le jeune homme passe près des malandrins cachés derrière des arbres, il chante tout bas pour lui-même :

*En rêve je dis simplement*
*J'aime ma mie.*
*J'aime ma mie.*

– Il fait bien de chanter maintenant, songe Ogier.

Pourquoi le jeune homme quitte-t-il le chemin? Il va vers une clairière. Là, la neige semble moins lisse, elle est soulevée par endroits, et des toutes petites taches mouchettent sous la clarté de la lune le tapis blanc.

– Des clochettes d'hiver, souffle Ogier.

– Des fleurs pour son propre enterrement.

L'air a vibré. Au clocher du couvent sonne le premier coup de minuit. Lentement le tintement se répète. Le jeune homme s'est courbé vers le sol.

Il a ouvert la main gauche. Les bandits y ont vu un reflet d'or... Il se penche plus bas et quand se détache le dernier des douze coups, de sa main droite il cueille trois brins de fleurettes.

★

On a trouvé dans une clairière de la forêt de Rouvray le cadavre d'un page de la Reine, Guillaume Catelan, le troubadour. Dans sa main droite étaient trois brins de clochettes d'hiver, sa main gauche vide était grande ouverte, à son poignet était apparu un ruban noué en manière de bracelet, ce ruban était aux couleurs de la Reine. Sans doute, en se jouant, l'avait-il un jour ramassé...

Ce soir-là, à la veillée, ni la Reine ni ses suivantes ne prononcèrent une parole.

Le prévôt de police mena une enquête, on arrêta quelques mauvais drôles que l'on dut relâcher, tant ils purent fournir de bonnes preuves que le soir de Noël ils étaient loin de la forêt de Rouvray.

Un marchand drapier, en revenant cette même nuit du couvent de Longchamp, était passé tout près du lieu du crime. Il n'avait rien remarqué, ni les domestiques qui l'escortaient — car au dernier moment il avait jugé plus prudent de ne pas voyager seul dans de si lointains parages — n'avaient rien vu non plus.

Les archers bientôt cessèrent leurs rondes dans la forêt. Et l'oubli se fit.

*

Un cabaret borgne près du fleuve à Suresnes, dans la salle basse à l'air poisseux des vapeurs du vin chaud à la cannelle. Des hommes causent, les coudes sur la table.

Un voyageur boit un dernier coup pour se donner du cœur, il trinque avec le batelier qui doit lui faire franchir la Seine. Il faut qu'il soit à la foire d'Auteuil dès l'aube et la traversée de la forêt de Rouvray l'épouvante. Ne parle-t-on pas de crimes commis dans la profondeur de ces bois? Tout dernièrement on y a tué un page de la Reine.

Le passeur veut le rassurer :

– Les coupe-jarrets savent à qui ils ont affaire. Ils ne vont pas s'attarder à un pauvre marchand forain qui n'a que de vulgaires marchandises difficiles à écouler. Un page de la Reine a une bourse bien garnie, chacun sait ça.

Deux hommes un peu plus loin vident un quatrième bol de vin chaud.

– Antoine, dit le premier, tu entends ce que dit ce maraud?

– Il fait croire à ce courtaud de boutique que



« Le jeune homme s'est courbé vers le sol... » *Page 126.*



« Le jeune homme s'est courbé vers le sol... » Page 126.

ce page de la nuit de Noël avait une bourse bien garnie!

Antoine et Ogier très ivres s'esclaffent bruyamment. Un grand gaillard chaussé de grosses bottes s'approche des deux frères comme pour prendre part à leur gaîté.

– N'avait-il pas une bourse bien garnie? interroge-t-il négligemment.

– Ah! compère, glapit Ogier, il avait en tout et pour tout sur lui une petite pièce d'or... et encore elle était fausse!

Les conversations s'arrêtent un instant. Comment ces hommes en savent-ils si long sur un crime commis à minuit dans une forêt solitaire? Le gaillard aux grosses bottes sort.

Le lendemain, par ordre du prévôt de police, Ogier et Antoine étaient pendus haut et court.

★

Quelques mois ont passé, le Roi est revenu d'Espagne.

Un jour d'été un messager se présente au couvent de Longchamp et demande à parler à la mère abbesse, « d'ordre de la Reine ». Il est reçu et longuement confère avec elle.

Dès le lendemain au bord du chemin creux qui va

vers Paris, dans une clairière fleurie, des ouvriers venus du couvent élèvent une croix de pierre.

Les voyageurs passant devant cette croix se signent. Ils disent une prière pour l'âme de Guillaume Catelan, troubadour, page de la Reine, qui une nuit de Noël a trouvé ici la mort en cueillant des fleurs.

La Croix Catelan est toujours debout à l'entrée d'un bel enclos tracé au centre du bois de Boulogne; cet enclos s'appelle le Pré Catelan.



# VII

## Le moulin du Diable ou la procession nocturne



'ÉTAIT la grande pitié du royaume de France. Le Roi Jean le Bon avait été fait prisonnier à la bataille de Poitiers, il était retenu dans la Tour de Londres; la France décapitée de son Roi avait vu les meilleurs de ses fils tomber dans les batailles. Les caisses publiques étaient vides.

Les plus belles provinces étaient occupées par les Anglais et sous l'aiguillon de la misère çà et là des révoltes se dessinaient.

L'année 1356 était une année de deuil.

Désespérant de trouver des alliés, le Dauphin Charles, lieutenant général du royaume, résolut

de demander au ciel l'aide que lui refusait la terre. Il ordonna à toutes les églises, à toutes les abbayes, à tous les couvents et jusqu'aux moindres confréries de faire des prières publiques pour la délivrance du Roi et le salut de la France.

Partout les cloches appelèrent les fidèles aux offices. Il n'y eut pas un sanctuaire où ne s'élevèrent d'ardentes supplications; nuit et jour les portes des paroisses et des chapelles de couvents restèrent ouvertes et les processions serpentaient dans les rues, promenant les statues des saints les plus vénérés.

Sur le chemin de Vanves s'élevait un grand couvent, celui des Bernardines, particulièrement consacrées au culte de la Vierge et qui comptaient parmi elles beaucoup de filles de la meilleure noblesse du royaume. Combien de ces religieuses pleuraient un père, un frère tombé dans les combats? Nulle part peut-être en France les ordres du Dauphin concernant les prières publiques n'étaient suivis avec plus de dévotion.

Dans le petit village qui entourait le couvent, les Bernardines étaient très aimées pour leur vertu, leur piété et leur inaltérable charité. Que de misères elles surent soulager dans ces heures désolées, malgré la diminution de leurs ressources, car dans la misère générale nul n'était épargné!

Sur une petite éminence proche du couvent se

dressait un moulin à vent. Le meunier de ce moulin était maître Simon, brave garçon s'il en fut et garçon brave par surcroît. Il avait servi loyalement sous les ordres du seigneur de Vanves, mais celui-ci ayant été tué à Poitiers et l'armée étant disloquée, il était revenu au pays natal juste à temps pour voir mourir son père et recueillir son héritage : le moulin et des dettes.

Ce n'était pas un fameux moulin que ce moulin dont héritait maître Simon et qui était tout ce qu'il possédait en ce bas monde. Le père vieux et malade avait fort négligé sa clientèle. En dehors des cas pressés on n'y apportait guère plus de grain à moudre et par une malchance incroyable, chaque fois que cet heureux événement se produisait, le vent tombait subitement.

Jamais Simon n'avait encore possédé en même temps du grain à moudre et du vent pour faire tourner la meule, de sorte que les quelques chalands qui de temps à autre s'adressaient à lui finirent par se lasser.

Par contre ceux qui ne se lassaient pas étaient les créanciers; ceux-ci devenaient de plus en plus pressants, chaque jour quelqu'un d'entre eux venait avec son mémoire :

– Maître Simon, quand serons-nous payés?

D'autres à leur place envoyaient des hommes de loi porteurs de grimoires. Ces robins grippe-sous

regardaient le vieux moulin et faisaient la grimace. Y aurait-il seulement de quoi couvrir leurs coûts, dépens, frais, sacs et épices?

Chaque visite se terminait par une menace de vente par autorité de justice.

Grimoires, exploits et mémoires s'en allaient tous allumer le feu sur lequel Simon cuisait ses raves. Il ne s'en souciait pas beaucoup, ne sachant pas lire.

Son instruction était rudimentaire; ce qu'il avait appris c'était par lui-même et il eût été bien incapable de poser même sa signature au bas d'un écrit.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il fût sot. Simon avait ce bon sens solide, cette finesse innée qui caractérise le paysan français. Mais ce n'est ni avec du bon sens ni avec de la finesse que l'on fait tourner les ailes d'un moulin, c'est avec du vent et le vent s'obstinait à ne le point aider.

Plusieurs fois il avait pris le chemin de la chapelle des Bernardines; là il avait prié la Mère de Celui qui veut du bien aux hommes de bonne volonté. Le ciel était resté insensible à sa prière.

Un soir — c'était le premier soir du mois consacré à Marie — Simon, assis sur le banc de pierre devant le moulin, était désespéré. Il avait jusqu'à présent opposé un souriant courage au mauvais sort, mais cette fois c'en était trop. Un procureur était dans la journée venu le trouver et ayant daigné traduire pour

lui son grimoire, lui avait expliqué que si le lendemain à neuf heures de relevée il n'avait pas versé dix gros écus d'argent, il serait sur-le-champ chassé de son moulin et celui-ci serait vendu par les soins du tabellion seigneurial.

Dix écus! Où les aurait-il pris, grand Dieu?

Le procureur parti, Simon s'était mis à songer, quand il vit vers le moulin venir un homme menant un cheval, lequel cheval traînait lourdement une charrette et sur cette charrette étaient des sacs. Il y en avait vingt. Pouvait-il se charger de les moudre? La farine était attendue pour le lendemain. Simon promit. Avec le prix de son travail il pourrait faire patienter le procureur.

Une petite brise levée dans la matinée était tombée à midi. Plus le soir avançait moins il y avait de chance de voir l'air s'agiter. L'énervement commençait à vaincre les nerfs de Simon.

– Après tout, s'écria-t-il, puisque Dieu lui-même est contre moi, puisque le sort s'acharne à me perdre, je vais quitter tout cela et reprendre le métier de soldat. Ce serait bien étonnant avec toutes ces guerres que je ne trouve pas quelque chevalier banneret qui voulût enrôler le bon arbalétrier que je suis. Quant à mon moulin, je l'envoie au Diable... oui, au Diable!

Simon n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il vit son moulin secoué comme une barque sur une

vague. Cela ne dura qu'un instant et il aperçut devant lui un petit homme maigre et noiraud et point si différent en somme des robins qui le visitaient chaque jour.

— Tu m'as appelé, maître Simon, me voici.

— Je vous ai appelé? Mais qui êtes-vous?

— Je suis le Diable, dit le petit homme avec modestie, tout comme il eût dit : «Je suis votre compère Jean-Pierre» ou «votre cousin Lucas».

— Le Diable! répéta Simon étonné. Le Diable!

Simon était surpris mais peut-être moins qu'il n'eût cru lui-même qu'il le serait. Il avait tant vu de choses pendant ces années de guerre, contemplé tant de gens effrayants — quand ce ne serait que ce Prince Noir qu'il avait aperçu de ses yeux à Poitiers —; il s'était trouvé dans de si affreux combats où le sang coule de toutes parts, que ce petit homme noir d'allures pacifiques ne parvenait pas à lui inspirer de la terreur.

— Eh bien! j'attends, dit au bout d'un instant de silence le Diable, impatienté, en frappant le sol de son pied.

Simon s'aperçut que, bien qu'il portât des chaussures comme n'importe qui, l'empreinte qu'il laissait dans la terre était fourchue.

— Je ne pense pas que tu m'aies fait venir uniquement pour me faire cadeau d'un vieux moulin? D'ailleurs je ne veux pas de cadeau, mais si cela

t'oblige, je puis te l'acheter à prix d'or. Puis se rengorgeant : je suis meilleur que ma réputation.

Simon réfléchit un instant. Après tout il n'avait pas absolument souhaité converser avec le Diable. Il y avait eu un léger malentendu, mais puisqu'il était là autant valait profiter de sa présence. Il s'enhardit :

– Eh bien, messire le Diable, je ne tiens pas du tout à vendre mon moulin même à prix d'or, car par le temps qui court on ne sait jamais bien ce que vaut cet or.

Le Diable sourit :

– Tu te méfies de mon honnêteté. Tu as tort. Alors que veux-tu?

– Je voudrais simplement que vous fassiez tourner mon moulin pour moudre vingt sacs de grain qui attendent un vent qui ne vient pas.

– N'est-ce que cela? dit Belzébuth, je vais faire bien mieux. A partir de maintenant je veux que ton moulin tourne sans arrêt et ce ne sont pas vingt sacs que tu moudras mais vingt fois vingt sacs, des centaines, des milliers de sacs. De toutes parts on t'apportera du grain et tu seras bientôt le plus riche meunier du royaume.

« Voilà un diable qui sait parler », pensa Simon qui ajouta tout haut :

– Ce ne serait certainement pas mal et croyez, Messire le Diable, que ma reconnaissance...

– Garde ta reconnaissance. Ce n'est pas cela que je veux.

Il sortit de ses vêtements un beau parchemin frappé de plusieurs sceaux et tout couvert de mots qui, pour Simon, pouvaient bien être de l'hébreu et dit :

– Voici un acte par lequel tu t'engages à me livrer ton âme, en échange de quoi je fais ta fortune. Ce n'est pas cher, ajouta le Diable avec un ricanement.

Simon s'aperçut alors qu'il était tombé dans un traquenard, mais s'il refusait, ses vingt sacs ne seraient pas battus, et demain, misérable comme Job sur son fumier, il quitterait à jamais son pauvre moulin.

« A malin, malin et demi », pensa-t-il, puis tout haut :

– En effet, le marché est avantageux, mais il me vient un doute. On ne m'a jamais dit, Messire le Diable, que vous commandiez aux éléments.

– Soit, dit le Diable bon enfant, je ne commande pas aux éléments, mais j'ai des moyens d'y suppléer.

– Voulez-vous que nous fassions un essai loyal? Sur les vingt sacs de grains qui sont dans mon moulin, si vous m'en faisiez moudre la moitié, je serais convaincu et je m'engage à vous vendre mon âme.

– Regarde, dit le Diable.

Alors on vit ce phénomène étrange : sans qu'un souffle d'air fît remuer une feuille des arbres d'alentour, le moulin se mit à tourner de lui-même, le grain se versait tout seul sous la meule et se changeait en fine farine blanche.

Des passants sur la route de Vanves s'étaient arrêtés :

– Voyez, disaient-ils, le moulin à vent de maître Simon qui tourne sans vent! Et chacun cherchait une explication de ce prodige.

La nuit était close. Dix sacs de grains étaient moulus. Le Diable s'approcha de Simon.

– Tu ne doutes plus de ma puissance? Prends donc cet acte et signe.

Il lui avait mis dans la main le parchemin aux cachets. Le pauvre meunier était bien perplexe. Il avait reculé la difficulté, mais il était engagé et cela le peinait fort de donner au Diable une âme qu'il destinait à voir le ciel un jour.

Il tourna la tête vers la façade du couvent comme pour implorer un secours de la Vierge, quand à ce moment il vit un groupe de Bernardines descendre les degrés de la chapelle.

C'était la procession nocturne, la première du mois de mai.

D'un pas lent le cortège s'avançait. D'abord les aspirantes, puis les novices, enfin les religieuses de chœur, toutes, vêtues de blanc, portaient des cierges

allumés. De loin on eût dit un chapelet d'étoiles. La procession se rapprochait. On ne distinguait pas à la lueur mouvante des cierges le haut des visages des moniales cachés par leur voile tombant, mais on voyait les bouches qui imploraient en un beau chant latin la miséricorde divine.

La dernière, derrière les religieuses, marchait l'abbesse; Simon la connaissait bien. Sa haute stature prenait ici encore plus de majesté; sur sa poitrine brillait une croix d'or. Sa main droite, privilège insigne, tenait la crosse.

Mais voilà que le long du chemin les villageois se mettaient à genoux. Dans un flamboiement de torches portées par des pénitents également tout en blanc et la figure couverte par la cagoule blanche, d'autres pénitents élevaient sur un brancard la statue de la Vierge Marie qui se balançait au rythme de leur marche.

Son visage, sous sa couronne de pierreries, était très doux; elle écartait les bras comme pour y accueillir tous ceux qui souffrent, tous ceux qui peinent, tous ceux qui pleurent.

Ce fut vers elle que se dirigèrent les regards de Simon. Il sentait derrière lui la présence de l'Autre qui s'était caché derrière une grosse pierre pour ne pas voir un spectacle qui le faisait trembler de tous ses membres. Simon savait que tant que les saintes filles avec leurs psaumes, l'abbesse avec sa croix et surtout

la statue de la Vierge étaient là, il n'avait rien à craindre de Satan, mais après...

Simon fit un pas en avant.

– Tiens ta promesse, lui cria le Diable sans oser sortir de sa retraite. Tiens ta promesse, signe le parchemin ou sinon ma vengeance sera terrible.

Simon allait vers la statue. Toujours cette voix criait derrière lui :

– Tiens ta promesse!

Mais Simon était maintenant aux pieds mêmes de la Vierge. Il tendait les mains vers elle.

– Bonne Mère, priait-il, que dois-je faire?

Alors une voix très douce comme une musique céleste frappa ses oreilles :

– Tu as commis une faute, Simon. Tu as promis il faut tenir, mais tu ne sais pas écrire, alors signe suivant ta mode à toi.

Simon avait compris. Un pénitent tenait à la main un bénitier portatif pour la bénédiction des terres. Simon y trempa son doigt et au bas du parchemin, il signa. Il signa à sa mode à lui, à la mode de tous les illettrés de partout : il traça une croix.

Comme s'il l'eût touché d'une flamme, subitement le parchemin flamba; Simon entendit une explosion, il se retourna. De derrière la pierre où le Diable s'était caché, s'élevait un léger nuage de fumée et une odeur de soufre se répandit un instant dans la campagne. Le meunier regarda autour du mou-

lin, il ne vit plus le Diable, ni l'ombre du Diable.

Tout doucement au-dessus de lui une brise s'élevait et les ailes de son vieux moulin se mirent à tourner.

Alors des larmes vinrent aux yeux de Simon, il se jeta à genoux.

— Sainte Mère, j'ai voulu donner mon moulin au Diable et vous m'avez tiré de ses griffes. Désormais mon moulin portera le nom de moulin de la Vierge.

Là-bas dans le chemin sinueux la procession s'égrenait comme un chapelet d'étoiles.

A l'emplacement du vieux moulin passe maintenant une rue entre la rue de Vanves et la rue Vercingétorix, elle s'appelle la rue du Moulin-de-la-Vierge.



## VIII

# La commère apprivoisée



ANS la rue des Abbesses, à proximité de la rue des Martyrs, en plein quartier montmartrois, on trouve encore des fragments de l'enceinte de la puissante abbaye des Dames de Montmartre.

A l'un des angles de ses grands murs se voyait autrefois une très ancienne image naïvement sculptée. Cette image représentait Jésus apparaissant à Marie-Madeleine. Au-dessous on lisait cette seule inscription : « Rabboni », ce qui, en hébreu, signifie « Maître » et qui rappelle le mot que proféra la sainte à l'apparition du Christ.

Les bonnes femmes du quartier qui n'enten-

daient point l'hébreu se figuraient que c'était l'image d'un saint dont « Rabboni » était le nom et que ce saint rendait bon – rabonnissait – les maris méchants.

Il suffisait, croyaient-elles, de faire toucher à cette image la chemise de leur époux pour que celui-ci s'améliorât instantanément; sinon il mourait dans l'année.

En l'an de grâce 1452 cette croyance, alors déjà ancienne, était solidement ancrée – nous allons le voir – dans l'esprit des Montmartroises et même des Montmartrois.

★

Ce gai jour de printemps, François de Montcorbier dit Villon vient d'être reçu en Sorbonne au grade de Maître ès Arts.

C'est un grand événement pour ceux du pays latin que ce succès du chef de leur bande joyeuse! C'est un encouragement... encouragement à la paresse, puisque Villon « qui fuyoit l'escolle comme fait le mauvais enfant » a triomphé de la méfiance des docteurs en bonnet carré.

Or, çà! Un haut fait ne se célèbre pas parmi les livres et les grimoires, cela s'arrose d'un beau vin de Beaune, alors que de bonnes tripes bien poivrées

ont dignement préparé l'incendie du gosier que le gai liquide doit éteindre.

Las! la Taverne de la Pomme-du-Pin refuse tout crédit supplémentaire, le tavernier a même eu le mauvais goût de parler du lieutenant de police au sujet d'un méchant pichet de Saumur emporté subrepticement pour soigner un cas urgent.

La tripière du Petit-Pont a également proféré des paroles mal sonnantes à propos de quelques fournitures prélevées sans son assentiment.

C'est à peine si on pourrait se procurer une miche de pain, tellement les boulangers sont devenus prudents.

Les escholiers se concertent.

– Quittons ce sol inhospitalier, clame Villon, il n'est pas digne de notre fidèle attachement. Montrons à ces courtauds de boutique, gens sans cervelle et cœurs mesquins, que nous pouvons festoyer ailleurs et faire de franches lippées en d'autres terres que les leurs. C'est Montmartre qui aura l'honneur de nous recevoir, libres escholiers, clercs de basoches, citoyens du pays d'Argot.

– A Montmartre! A Montmartre! crie d'une voix la bande joyeuse.

Et l'on part. Combien sont-ils? Cent? Peut-être le double? En tête marche le héros du jour, couronné du bonnet carré. Il est flanqué des plus mauvais sujets qui forment son état-major.

Le gros de la troupe emboîte le pas par un. Chacun a la main sur l'épaule de celui qui le précède. Des flanc-gardes suivent le haut du pavé dans l'espoir de rencontrer quelque boutiquier dont l'attention serait en défaut.

On franchit les ponts, on longe le Châtelet sur lequel on jette de mauvais regards. Voici la campagne et voilà enfin le village de Montmartre qui s'élève au flanc de la colline.

Là, basochiens, escholiers sont moins connus, on ne sait pas grand'chose d'eux autrement que par ouï-dire et on s'amuse de ce cortège de jeunesse turbulente qui gambade par les rues en chantant de joyeux refrains.

A la vérité, certains marchands ne trouvent pas extrêmement drôle la plaisanterie qui consiste à décrocher leur enseigne pour l'aller pendre devant la porte du voisin. Mais ne faut-il pas que jeunesse se passe? Et puis les étudiants sont si nombreux...

Le cortège un peu essoufflé s'arrête place Sainte-Marie, aujourd'hui place du Calvaire. Villon rassemble une partie de ses troupes. Nous disons bien une partie, car beaucoup, découragés par une aussi dure escalade, se sont arrêtés chez des cabaretiers sans méfiance.

Le chef parle :

— Mes frères, la population de Montmartre nous a bien accueillis, il faut faire quelque chose pour

elle; je propose d'aller conquérir en son nom la cité parisienne qui se conduit en marâtre envers les meilleurs de ses enfants.

– Pour Montmartre, en avant! hurle la jeunesse.

– Il nous faut des armes, clame un escholier.

– Si nous n'avons pas de sabres et de pertuisanes, voici déjà un casque, s'écrie un autre en désignant un plat à barbe qui se balance philosophiquement à la porte d'un perruquier.

– Aux armes! Aux armes!

Plusieurs jeunes gens se dirigent vers la boutique visée, quand paraît sur le pas de la porte une belle et forte commère un peu grasse, jolie, mais haute en couleur.

– Voulez-vous bien vous en aller, méchants drôles et mauvais garçons! Point n'avez affaire à d'honnêtes commerçants et à bourgeois paisibles! Passez votre chemin, loqueteux, minables et crève-la-faim!

D'abord interloqués, les étudiants se mettent à rire et organisent autour de la commère une ronde endiablée.

Timide, le perruquier sort à son tour pour voir ce qui se passe. Il est chétif et maigrelet, son attitude est celle du lièvre. C'est contre lui que se tourne la colère de sa femme.

– Barbare, inhumain, lâche, poltron! Tu n'es pas même bon à me défendre contre cette bande de gueux.

La ronde s'est disloquée et maintenant la jeunesse parisienne jointe à la foule montmartroise assiste amusée à la scène.

– Sûrement, continue l'irascible épouse, tu souhaiterais que je fusse tuée. La vie avec toi devient un martyre.

Elle accompagne ces derniers mots de deux solides soufflets. Le perruquier ne riposte pas, mais sa femme n'a pas fini.

– Si je ne veux pas périr de tes mauvais traitements, il ne me reste qu'une ressource, c'est de porter ta chemise au « Rabboni », ainsi tu deviendras bon ou tu crèveras dans l'année.

– Mais je ne veux pas mourir! supplie le pauvre perruquier, que sa femme pousse dans la maison avec force taloches.

Sur la place il ne reste plus guère que Villon et une dizaine de ses compagnons parmi quelques voisins. Les autres étudiants ont assez ri de la dispute, elle leur a donné soif et ils se sont dispersés dans des tavernes.

Villon s'informe. Il apprend d'une voisine ce que c'est que le Rabboni dont dame Clotilde (c'est le nom de la commère) menace le trop pacifique Gervais, son perruquier de mari.

Dame Clotilde est sortie de la maison, elle porte un paquet sous son bras, c'est la chemise du pauvre Gervais, qui derrière elle se lamente.

L'orfèvre Barnabé salue avec un empressement marqué, du seuil de son échope toute proche, la commère qui s'en va à grandes enjambées.

– Comme vous avez raison, dit-il. Voilà longtemps que vous auriez dû vous adresser au saint.

– Le mauvais, confie la voisine à Villon, il l'encourage dans l'espoir que le Rabboni fera mourir Gervais dans l'année et qu'il pourra alors devenir l'époux de dame Clotilde. Avec ça, il est riche! jaloux, envieux, laid, méchant, quinteux, avaricieux. Si ce n'était pas pour le brave homme de Gervais on souhaiterait que Clotilde eût un jour un tel époux.

– Est-ce ainsi? s'écrie Villon, eh bien! nous nous déclarons les champions de cet honnête perruquier et nous allons lui offrir sur l'heure notre protection.

Suivi de quelques fidèles, il pénètre chez Gervais un peu ébaubi; il monte dans la chambre, fouille dans l'armoire, et sans beaucoup de recherches il en tire une belle chemise brodée appartenant à son épouse.

– A l'autre maintenant!

Du même pas les étudiants se rendent chez maître Barnabé, mais debout devant sa porte, celui-ci refuse de leur livrer passage.

– Qu'à cela ne tienne, dit le chef des escholiers, dépouillons la bête.

En un clin d'œil, maître Barnabé est mis nu comme un ver, nu comme la main, nu comme un rat d'église.

On lui prend sa chemise. Enveloppé à la hâte dans son manteau, l'orfèvre proféra de terribles menaces.

Sous la conduite de Montmartrois, au pas de course, les étudiants se rendent devant le Rabboni. Ils y arrivent comme dame Clotilde approche. Villon délie la chemise de la dame, à la manière d'un drapeau. La perruquière la reconnaît et pousse un cri. La chemise est frottée consciencieusement sur l'image, puis c'est le tour de celle de Barnabé et la joyeuse troupe reprend le chemin de la place Sainte-Marie en clamant des chants facétieux, tandis que tête basse dame Clotilde regagne son logis.

★

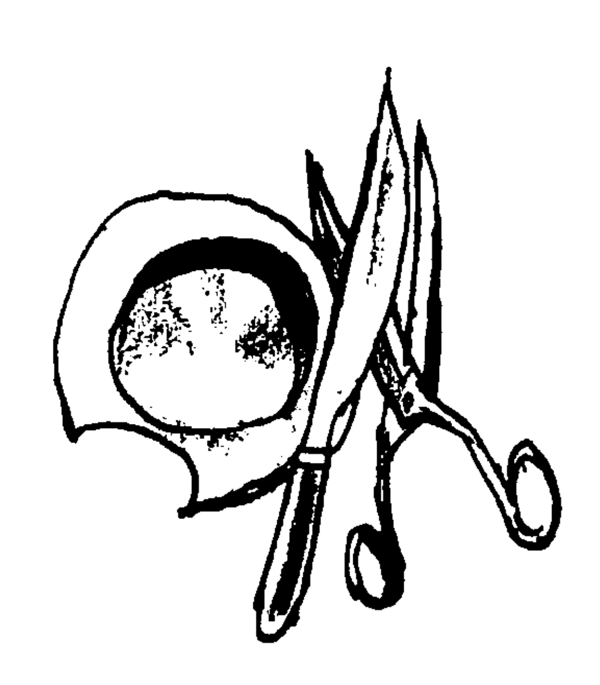
A partir de ce jour Gervais devint maître en sa maison, Clotilde l'irascible commère fut apprivoisée. Elle avait si peur de mourir qu'elle devint douce comme un agneau. Peut-être perdit-elle un peu de son embonpoint car du matin jusqu'au soir elle travaillait. Non seulement elle vaquait aux soins du ménage, mais encore rasait-elle les chalands, tandis que Gervais, dont le ventre rondelet faisait plaisir à voir, causait avec les voisins assis sur le pas de sa porte.

Quant à maître Barnabé, il contint pendant quelques jours son humeur acariâtre. On le vit sur le

seuil de son échope saluer des personnes qui n'étaient pas de ses clientes, on le vit même un jour sourire à la femme de son concurrent et donner une aumône à un pauvre.

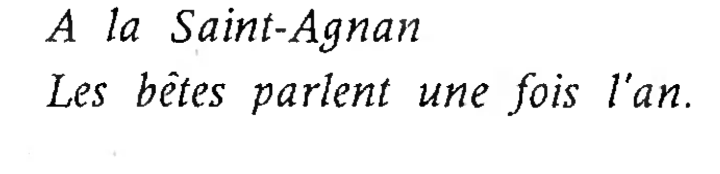
C'en fut trop. Dès le lendemain il retomba dans ses défauts ordinaires, l'avarice, l'envie, la jalousie, la méchanceté et trois mois après il expirait pour ne s'être pas « rabonni ».

Et c'est ainsi que Villon avec l'aide d'une vieille image fit, dit-on, le bonheur de Gervais, le perruquier de Montmartre.



# IX

# Le lièvre de la forêt de Bondy



*A la Saint-Agnan*
*Les bêtes parlent une fois l'an.*



Au temps où les bêtes parlaient... Non, c'était bien plus tard que cela, puisque c'est précisément parce qu'elles ne parlaient pas que ces choses arrivèrent.

Or donc un jour — si vous nous demandez lequel nous ne vous le dirons pas — toutes les bêtes se réunirent dans une grande assemblée. Le lion présidait naturellement; il était assisté d'un côté par l'éléphant qui est le plus gros des animaux

connus et par la puce qui est l'un des plus petits. Il y avait là le rhinocéros, le chien, le zèbre, le merle, la carpe, le lapin et tous et tous.

Le lion dans son langage de bête prit la parole :

– Je vous ai réunis, dit-il, pour vous parler d'une grande injustice dont nous souffrons, nous les bêtes, et que nous ne pouvons tolérer plus longtemps.

– C'est bien vrai, cria le turbulent fox-terrier.

– Tais-toi, tu ne sais pas de quoi je veux parler. rugit le lion.

– C'est vrai aussi, dit le mouton accommodant.

– Je continue, reprit le roi des animaux. Où en étais-je? Ah! oui. Je disais que nous souffrons d'une grande injustice qui est la privation de la parole. Certes, il nous est possible de nous comprendre entre nous, mais pourquoi ne nous est-il pas permis de converser avec les hommes? Bien des malentendus seraient supprimés si nous pouvions défendre vis-à-vis d'eux notre point de vue. Je pense donc qu'il serait utile d'exposer cette équitable revendication au Bon Dieu, qui étant juste, ne pourra qu'y faire droit.

– Oui! oui! crièrent d'une voix toutes les bêtes.

– Nous sommes donc d'accord. Mais il y a une difficulté : il est très malaisé de parler au Bon Dieu qui ne reçoit guère, vu son grand âge. Aussi ai-je pensé à faire parvenir notre requête par l'intermédiaire d'un saint. Mais lequel?

Chacun avait un grand saint à proposer, il n'y eut que saint Hubert, patron des chasseurs, dont on ne parla point.

– Vous manquez tout à fait d'imagination, déclara le lion. Vous proposez tous des saints très connus, partant très occupés, qui feront fi de nos modestes personnes. Je suis d'avis de nous adresser à un bienheureux moins important, ayant force loisirs et qui sera satisfait d'avoir quelque chose à faire; j'ai songé à saint Agnan, un excellent évêque d'Orléans.

– C'est bien giboyeux par là, remarqua le lapin et si, par hasard, il était chasseur...

– Je me suis informé, dit le président avec autorité. Saint Agnan n'a voulu chasser qu'une fois dans sa vie. Il entendait chasser les Huns de la Gaule et encore s'est-il adressé pour cet office à un général romain, Aétius.

Jeannot lapin poussa un soupir de soulagement.

– C'est à lui qu'il faut nous adresser, conclut le lion.

Voilà pourquoi, peu après, une députation partait pour le Paradis; elle était composée du perroquet, qui déjà savait un rudiment du langage des hommes, du singe, qui leur ressemble tellement, du chat rusé et du renard prudent. On écarta le cheval qui ne voulait parler qu'anglais.

Les délégués trouvèrent saint Agnan très ennuyé

parce qu'il ne rencontrait plus le moindre bienheureux, ni même le plus petit chérubin à qui placer son histoire « des Huns... et des autres », plaisanterie dont il était seul à rire. Il accueillit donc avec joie la requête des animaux et s'en fut aussitôt la transmettre au Père Éternel.

Celui-ci se montra moins empressé. Il se fit même, si l'on peut dire, tirer l'oreille; mais enfin, pour se débarrasser de saint Agnan et craignant que tout cela ne finît par l'histoire des Huns, il accorda qu'une fois dans l'année, le 17 novembre, jour de la fête de l'évêque d'Orléans, les animaux auraient l'usage de la parole humaine.

D'où le dicton :

*A la saint Agnan*
*Les bêtes parlent une fois l'an.*

★

Dans la rue Pastourel – que l'on appelle aujourd'hui Pastourelle, – vivait sous le bon Roi Henri IV un honnête marchand drapier nommé Nicolas Chanteloup, craignant Dieu, sa femme et les exempts. Paisible et tranquille il avait pourtant une passion, passion malencontreuse à l'époque, celle de la chasse.

Né dans un village de Sologne, à l'orée de bosquets giboyeux, il avait pratiqué le braconnage dans sa jeu-

nesse. Depuis qu'il était marié et établi à Paris dans la boutique héritée de son père, il n'avait, bien entendu, plus jamais touché un fusil de chasse, ni posé un collet. Cela lui manquait.

Il n'était guère facile à un modeste bourgeois de Paris, sous l'Ancien Régime, de chasser. Ce jeu était réservé au Roi et aux gentilshommes; d'ailleurs, toutes les forêts étaient royales ou seigneuriales.

Un jour cependant les hasards du commerce amenèrent dans la boutique de Nicolas, à l'enseigne du « Drap Fleuri », un compère à la mine réjouie qui avait nom Étienne Trébuchet.

Ce bon vivant était envoyé chez notre drapier par un de ses vieux chalands et amis — les chalands de Nicolas étaient tous ses amis —; il désirait acheter une pièce de drap sur laquelle il lèverait pour lui un habit et des robes pour ses deux filles, Rosine et Marie-Jeanne.

Son choix fut long à fixer, car il avait son goût et chacune de ses filles lui avait fait à la maison force recommandations parfaitement discordantes. Un semblable marché ne se traite pas sans que l'on cause de choses et d'autres. Dans la conversation, Nicolas Chanteloup avait confié à Étienne Trébuchet, qu'il savait campagnard, son regret de ne point chasser.

Trébuchet l'arrêta :

— Quoi, dit-il, est-ce là votre souci? Vous chasserez,

compère, aussi bellement que le Roi lui-même, c'est le père Trébuchet qui vous le dit.

Là-dessus, il révéla à Nicolas, transporté, qu'il possédait, près de l'abbaye de Livry, une auberge qu'il tenait avec ses filles.

L'abbaye de Livry, chacun le sait, était à la lisière de la forêt de Bondy, forêt d'autant plus giboyeuse que personne n'y chassait. Trébuchet possédait un excellent fusil qu'il prêterait volontiers à Nicolas et celui-ci pourrait satisfaire sa passion.

Le jour convenu fut le 17ᵉ de novembre.

Avant l'aube — à ce moment de l'année les jours sont courts et il y a près de quatre lieues pour aller de la rue Pastourel à Livry — Nicolas prit congé de sa femme à qui il laissait la garde de la boutique.

Dame Hyacinthe, l'épouse de Nicolas, n'avait montré qu'un faible enthousiasme pour cette expédition cynégétique. Elle avait d'abord vitupéré à son ordinaire, car elle était de tempérament sanguin et le fait d'avoir apporté en dot le « Drap Fleuri » ne lui conférait pas une mince autorité dans son ménage.

Pour la première fois de sa vie conjugale, elle voyait son mari sourd à ses criailleries, tant était forte son envie. Alors, elle s'était rabattue sur les sarcasmes. — C'est un beau seigneur que Nicolas Chanteloup pour aller courir le lièvre dans les forêts du Roi! Sans doute espère-t-il être distingué et peut-être nommé Grand Louvetier de France, à moins

qu'il ne soit arrêté par les archers et envoyé en quelque prison méditer sur les inconvénients du braconnage.

Nicolas avait fait la sourde oreille. Elle ne s'était pas découragée.

– Le gibier que l'on rencontre dans la forêt de Bondy est un gibier qui chasse plutôt qu'il n'est chassé. Il y a plus de batteurs d'estrade et de coupe-jarrets que de lièvres et de lapins dans ces lieux, qui ont la plus sinistre renommée.

Cette dernière réflexion avait fait impression sur l'esprit de Nicolas qui n'était pas plus brave qu'un autre qui ne l'eût guère été.

Mais sa résolution était prise, le Nemrod qui veillait dans son cœur parlait plus haut que sagesse, prudence et couardise. Il laissa sa femme en courroux et grimpa dans la carriole de louage qui l'attendait.

Il était encore bon matin quand il arriva au bouchon du père Trébuchet. Ah! la bonne auberge! Dans la salle brillait un beau feu et devant ce feu rôtissait un merveilleux quartier de venaison avec un chapelet de petits oiseaux bardés de lard pour lui tenir compagnie.

Trébuchet en personne, le ventre ceint d'un tablier blanc, attendait l'hôte, escorté de deux jeunes filles ravissantes que déjà Nicolas connaissait par leur nom : Rosine et Marie-Jeanne.

Il n'est pas sage de partir en forêt le ventre vide. La venaison est une bonne mise en train pour un chasseur et le drapier ne pouvait faire à l'aubergiste l'affront de mépriser son repas et de ne pas vider à sa santé un verre de vin, d'autant que de belles bouteilles, à la panse poussiéreuse, étaient en train de se mettre à l'unisson de la chaleur ambiante.

Nicolas prit donc place à table. Il fit honneur aux viandes et plus encore au Bourgueil clairet emprisonné dans les bouteilles. La conversation du père Trébuchet était instructive, le babillage de ses filles amusant. L'un expliquait les mœurs et coutumes du gibier de la forêt, les autres s'enquéraient des dernières modes de Paris.

L'*Angelus* de midi avait sonné depuis longtemps quand Nicolas, armé d'un solide fusil de chasse, lesté d'un confortable repas, se dirigea vers les lieux de ses futurs exploits. Il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait, chargé de gibier, retrouver sa carriole avant la nuit et être rentré à Paris à une heure qui ne mécontentât pas trop dame Hyacinthe, dont déjà il se figurait l'accueil inharmonieux.

Mais que ne braverait-on pas quand on est un vrai chasseur?

Nicolas pénétra résolument dans la forêt. Celle-ci était immense, elle couvrait tout le territoire de ce qui constitue aujourd'hui les communes de Livry, d'Aulnay-sous-Bois et de Bondy.

Le soleil déjà rougeoyant d'arrière-automne se jouait entre les branches sans feuilles, allongeant des ombres inquiétantes. Nicolas marchait. Une ou deux fois il pensa voir du gibier qui passait hors de sa portée mais dont la vue l'encourageait à avancer. Il prit un sentier où il croyait discerner une coulée de lapin et un autre où il reconnut la trace d'un chevreuil. Le silence était profond.

Parfois pourtant des bruits frappèrent son oreille. Peut-être était-ce le vent? Peut-être le piétinement d'un gros gibier? Mais Nicolas ne pouvait s'empêcher de songer à tout ce que l'on disait de la forêt de Bondy, des brigands qui s'y cachaient, n'en sortant que pour faire de mauvais coups. Le lieu était — chacun le répétait — un véritable coupe-gorge.

Soudain Nicolas s'arrêta. La nuit tombait. Il regarda autour de lui pour s'orienter et ne put se dissimuler qu'il était perdu; et avec cela pas une pièce de gibier dans son bissac, car il en avait apporté un et de taille.

Mais que voit-il là par terre qui s'agite? Un lièvre! A n'en pas douter, un beau gros lièvre roux. Il va tirer, mais il s'approche pour être à meilleure portée. Le lièvre remue, mais ne se sauve pas et, lorsque Nicolas se trouve tout près, il se rend compte pourquoi l'animal peureux l'a si bravement attendu : le lièvre est pris dans un collet.



« A la Saint-Agnan les bêtes parlent une fois l'an. » *Page 165.*



« A la Saint-Agnan les bêtes parlent une fois l'an. » *Page 165.*

Les collets, c'est son affaire. Il se baisse, saisit l'animal, le débarrasse de son lien et le met tout vivant dans son bissac. Il le tuera plus tard. Pour l'instant, il faut aller au plus pressé et le plus pressé est de rentrer, car s'il est glorieux de rapporter du gibier à la maison, encore faut-il rejoindre cette maison.

Il revient sur ses pas. La nuit est close. Il ne reconnaît plus les chemins par où il est passé. Certainement il n'a jamais vu ce chêne fourchu, et il pourrait jurer que ce tremble n'était point à cette place.

Sa fierté de rapporter dans son bissac de quoi confondre dame Hyacinthe, le cède à la crainte de ne plus jamais voir cette irritable personne. Ah! que ne donnerait-il maintenant pour s'entendre rabrouer par elle!

Et puis quelle est cette lueur qu'il aperçoit à travers les arbres? Sûrement un campement de bandits. Et là, cette ombre à la droite du gros pin branchu; n'est-ce pas un brigand à l'affût?

— Ah! Nicolas Chanteloup, marchand drapier à l'enseigne du «Drap Fleuri», se dit-il à mi-voix, dans quel guêpier as-tu été te fourrer? Tu aurais mieux fait de rester chez toi ou tout au moins de continuer à boire et à causer au cabaret du père Trébuchet. Tu aurais déjà repris ta carriole et dans deux heures tu serais à Paris au coin de ton feu.

Il marche toujours et plus il marche, plus il se sent perdu.

Soudain, de derrière lui, il s'entend appeler par une petite voix très douce à l'accent indéfinissable.

— Nicolas! Nicolas! dit cette voix.

Le chasseur se retourne. Qui donc le connaît ici? Qui peut l'appeler par son nom?

— Qui va là? dit-il en donnant à sa voix un accent décidé pour le cas où il serait en présence d'un bandit poltron — il y en a — mais point insolente cependant, car on peut avoir affaire à un brigand susceptible.

— Nicolas! Nicolas! répète la voix.

La perplexité de Nicolas est à son comble.

— Qui va là? reprend-il sur un ton qui n'est plus assuré du tout.

Alors la petite voix murmure :

— Je suis le lièvre qui est dans ton bissac et qui s'y trouve très incommodément.

Nicolas est rassuré. Un lièvre, on en vient facilement à bout. Cependant, dans une situation désespérée, il ne faut rien négliger. C'est donc poliment qu'il répond :

— Je m'excuse, Messire lièvre, mais je dois te rapporter à dame Hyacinthe, mon épouse, pour lui prouver que j'ai été à la chasse et que je ne suis pas homme à revenir bredouille.

Le lièvre se met à rire d'un drôle de petit rire saccadé et il dit :

— Si tu crois, Nicolas, que tu reverras ton épouse,

c'est que tu nourris de bien fortes illusions. Tu es perdu, mon ami, bel et bien perdu. Tu tournes le dos à Paris, et à l'auberge du père Trébuchet. De plus, tu vas vers la partie la plus dangereuse de la forêt, là où campent les plus cruels brigands, qui n'hésiteront pas à te tuer pour te voler.

– Mais je n'ai rien à voler.

– Tu as moi. Je t'assure qu'ils estimeront qu'un lièvre vaut bien ta vie.

– Que faire, mon bon lièvre, que faire?

– Tu n'as qu'un parti à prendre, me délivrer de ton désagréable bissac, où je prends des crampes et je te conduirai jusqu'à la route de l'abbaye de Livry; là tu auras vite fait de rejoindre ta carriole. Sinon... Sinon ou tu tomberas sur les brigands et je ne donne pas cher de ta peau, ou tu parviendras à une maison de gardes-chasse royaux et c'est moi qui crierai : « Nicolas a un lièvre dans son bissac, un lièvre qu'il a pris dans la forêt du Roi. » D'un côté la mort, de l'autre la prison.

– Hélas! Hélas! gémit le pauvre chasseur tout à fait dégoûté de la chasse.

– Mais je te l'ai dit, reprend le lièvre, je consens à te sauver, si tu me mets par terre. Je n'ajoute qu'une condition, c'est que tu me jures de ne plus jamais de ta vie tuer de lièvre ni en prendre au collet.

– Je le jure bien volontiers, s'écrie Nicolas en

prenant le lièvre par les oreilles. Mais j'y songe, ajoute-t-il avant de le lâcher, qu'est-ce qui me dit qu'une fois libre tu ne m'abandonneras pas?

— Je te le promets, foi d'animal, dit le lièvre que Nicolas dépose doucement sur le sol.

Délivré, le prisonnier s'étire, exécute un petit galop autour de Nicolas, secoue ses longues oreilles, mais ne fait pas mine de s'en aller.

— En route, dit-il bientôt.

Tous deux, l'homme et la bête, se mettent en marche; le lièvre devant, l'homme derrière. Comme le lièvre va beaucoup plus vite que l'homme, il s'arrête de temps à autre pour l'attendre et grignote quelque plante savoureuse.

Ils ne parlent ni l'un ni l'autre. Nicolas a quelquefois de la peine à suivre son guide, qui pourtant évite les passages trop difficiles. Enfin les arbres commencent à s'espacer et tout à coup, au tournant d'une sente, Nicolas voit devant lui la campagne. A une courte distance s'estompe la masse sombre et imposante de l'abbaye. Tout auprès une lumière clignotante est l'auberge du père Trébuchet.

— Nous voici arrivés, dit le lièvre. Tu es sauvé. Te souviendras-tu de ton serment?

— Je le fais à nouveau, répond avec force le drapier. Tu m'as sauvé et je te remercie.

— Donnant, donnant, dit le lièvre.

Mais soudain toute la bizarrerie de l'histoire frappe Nicolas.

– Avant de nous séparer, mon bon sauveur, dit-il, permets-moi une question? Comment se fait-il que toi, lièvre, tu parles le langage des hommes?

Le lièvre se met à rire :

– Ne sommes-nous pas le 17 novembre, fête de saint Agnan?

– Eh bien? demanda Nicolas, à qui ce détail n'explique rien.

– Eh bien!

*A la saint Agnan*
*Les bêtes parlent une fois l'an.*

Là-dessus le lièvre porte la main à sa tête comme les militaires lorsqu'ils saluent et regagne à grands bonds la forêt.

Nicolas se hâte pour revenir à l'auberge du père Trébuchet. Il lui raconte son aventure en lui rendant son fusil. L'aubergiste rit à gorge déployée. Il répète l'histoire à ses filles accourues pour voir ce que rapporte le chasseur. Rosine et Marie-Jeanne se tiennent les côtes. Elles courent narrer le fait à leurs fiancés, deux jeunes garçons d'Aulnay qui sont là à faire leur cour.

– Mais avec tout cela vous êtes bredouille, compère, s'apitoie le bon Trébuchet. Que va dire dame Hyacinthe quand vous rentrerez au « Drap Fleuri »!

Nicolas ne pensait plus à ce détail, il fait un geste navré.

– Allons, ne prenez pas cette tête d'enterrement. Voilà deux beaux lapins et un perdreau rouge que je mets dans votre bissac et qui, eux, ne parleront pas car ils sont tués d'hier.

Tout joyeux Nicolas monte dans sa carriole et en arrivant, tard dans la nuit à sa maison, il est accueilli par un long et sévère discours de son épouse.

« A la saint Agnan, pense-t-il, il n'y a pas que les bêtes qui parlent », mais il a garde de faire part à l'irascible dame Hyacinthe de cette pensée irrespectueuse.

Pendant ce temps, l'histoire du lièvre qui parle se propage dans la région de Livry. Et depuis lors, dans l'Ile de France, il est rare de rencontrer un chasseur de lièvres le 17 novembre, jour de la fête de saint Agnan.

La forêt de Bondy n'existe plus et ses brigands sont émigrés vers d'autres repaires, mais le soir, dans les maisons de Livry et d'Aulnay, on se raconte toujours volontiers la Légende du Lièvre de la forêt de Bondy.

# X

# L'âme du premier violon



N ce douzième jour de septembre de l'an 1516, on fêtait à Fontainebleau l'anniversaire de la naissance du roi François Ier. La nuit était chaude et une brise très douce apportait les senteurs des feuilles de la forêt à peine jaunies par l'ardeur d'un été sur son déclin.

La Cour allait bientôt quitter ces délicieux parages où elle avait séjourné pendant la belle saison. Le Roi avait décidé de faire au château moult embellissements et adjonctions, grandes galeries, salles, librairie, chapelle, cabinets, commodités et il fallait céder la place aux architectes, peintres, sculpteurs et autres gens d'art et de sapience venus tout exprès des pays d'Italie.

La fête avait donc la mélancolie des choses qui finissent : un bel été et un séjour embelli par tous les plaisirs et tous les agréments.

Afin de profiter du charme de la nuit, une grande tente avait été dressée sur le bord du bassin. Ce pavillon de toile, vaste comme un château, était orné, à l'intérieur, de belles tapisseries de Beauvais et de Flandre encadrées des velours de Gênes et des étoffes d'Orient les plus rares offertes par la Sérénissime République de Venise. De merveilleux tapis de Perse étaient étendus sur le sol en telle quantité que l'on croyait marcher sur des lits de plume.

Un des côtés de la tente donnant sur le bassin était ouvert et eût permis à la vue de s'étendre au loin sur la pièce d'eau et au delà sur la forêt, si les centaines de torches et de cierges qui éclairaient la fête n'eussent fait pâlir la lune et les étoiles.

La Cour était rassemblée; il y avait là des vieux hommes de guerre dont la rude allure s'était affinée au contact de la société italienne à laquelle ils avaient été mêlés pendant le dernier règne; il y avait de jeunes gentilshommes instruits de tous les secrets de l'élégance, sachant aussi bien manier l'épée ou la lance de joute ou de combat que composer un poème en l'honneur d'une dame; il y avait enfin un essaim de femmes plus jolies et plus bravement habillées les unes que les autres.

Ce n'étaient que brocards de soie et étoffes d'or

incrustées de pierreries, ajustements de velours, ornements d'hermine et de petit-gris, bijoux ciselés apportés par les navigateurs du royaume de l'Inde.

Parmi ces dames et ces gentilshommes évoluaient des artistes italiens autour desquels on se pressait pour les entendre parler de leur belle patrie où venait de renaître la douce civilisation antique.

De tous, le plus fêté était certainement Leonardo da Vinci, le divin Léonard, arrivé tout récemment des États de Toscane et auquel le Roi avait offert, en plus d'une pension, le joli château de Cloux, près d'Amboise.

Le grand artiste, en même temps peintre, architecte et sculpteur, doublé d'un grand savant, avait de peu dépassé la soixantaine; ses traits étaient d'une rare beauté. Bien qu'il portât une longue barbe blanche et qu'il affectât dans son habillement une sévérité un peu désuète, son aspect respirait la jeunesse.

Il était assis sur un tabouret, ayant à ses pieds son bel élève Francesco Melzi, dans la gloire de ses vingt ans, et ce groupe charmait tous les yeux.

On se pressait autour du maître et de son disciple, cent questions jaillissaient à la fois des plus jolies lèvres, et à toutes Léonard de Vinci répondait d'un mot de sa voix grave et chantante ou tout au moins d'un sourire.

– Est-il vrai qu'Isabelle d'Este est tant belle que vous l'avez représentée?

— Pour quel motif n'avez-vous point achevé la statue du seigneur duc François Sforza?

— Cette statue a-t-elle véritablement, comme on le prétend, quarante pieds de haut du sabot de son cheval à la plume de son heaume?

— Peut-on vraiment voler dans les airs à la façon des oiseaux?

C'était là un sujet qui passionnait le Florentin; il avait entrepris sur le vol des oiseaux de profondes études, aussi sur ce dernier point se mit-il à parler longuement à un auditoire qui buvait ses paroles. Chacun croyait dès le lendemain imiter l'aigle ou l'épervier et s'élancer à la conquête du ciel. Le fâcheux exemple d'Icare ne refroidissait aucun enthousiasme.

L'entrée du Roi arrêta ces propos.

François Ier était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse; d'une splendide stature, il dépassait de près d'une tête les hommes de son entourage. Il portait des chausses et un pourpoint de satin blanc et un court mantelet broché d'argent pendait sur ses épaules; il était coiffé d'une toque ponceau garnie d'une plume blanche attachée par une agrafe où brillait une grosse émeraude.

Son visage, au grand nez droit, était souriant et amène; il saluait en s'avançant et disait aux dames des paroles douces et galantes.

A ses côtés venait la Reine, dame Claude de France,

que la nature n'avait pas comblée de ses dons; elle dissimulait tant bien que mal sous l'ampleur de ses jupes une boiterie légère.

Le couple royal était escorté des plus grands du royaume, mais parmi eux on remarquait Triboulet, le fou du Roi, pauvre être chétif et contrefait qui rachetait sa disgrâce physique par un esprit caustique et souvent irrévérencieux.

Entre toutes les personnes rassemblées sous la tente, le souverain distingua d'abord Léonard de Vinci; il s'approcha de lui et lui parla familièrement.

— Je ne vois pas votre élève Francesco Melzi; ne vous aurait-il pas accompagné?

— Sire, il reviendra dans un instant. Mais plairait-il au Roi de venir vers le bassin?

Cette requête étonna le Roi qui pourtant se laissa guider jusqu'au bord de la pièce d'eau et il s'accouda à la balustrade pour continuer la conversation commencée.

Alors, à l'extrémité opposée du bassin s'alluma comme une lueur blanche et douce et cette lueur se mit à glisser sur l'eau. Bientôt l'on distingua qu'il s'agissait d'un grand cygne blanc phosphorescent, vingt fois plus grand qu'un cygne véritable.

Le splendide oiseau avançait majestueusement de lui-même, d'un lent mouvement de ses pattes; il faisait onduler gracieusement son long cou, et parfois, trempait dans l'eau son bec lumineux. Lentement,

il se rapprochait de l'endroit où se tenait le Roi; quand il fut près de la balustrade, il déploya tout à coup ses grandes ailes et en frappa l'air, tandis qu'il inclinait sa tête devant François Ier.

Toute la Cour battait des mains, le Roi était ravi de cette surprise. Il devinait qu'il s'agissait d'une galanterie du merveilleux Florentin, aussi habile à créer des automates qu'à construire des palais, à peindre des fresques ou à modeler des statues; il se tourna donc vers lui pour le complimenter.

— Ce n'est pas tout, Sire, dit Léonard qui souriait dans sa longue barbe.

En effet, le cygne s'était encore approché du bord, à un endroit où des marches s'enfonçaient dans l'eau. Son dos s'ouvrit et l'on aperçut à l'intérieur, assise comme dans une gondole, la toute belle comtesse de Chateaubriand, vêtue d'une robe à l'antique et ses beaux cheveux blonds noués de rubans de perles.

A côté d'elle se tenait l'élève de Léonard, le jeune Francesco Melzi, qui, lui donnant la main, l'aida à sortir de l'oiseau-barque.

Les applaudissements redoublèrent, les cris d'admiration retentissaient de toutes parts; on voulait voir l'automate de plus près, on en demandait le secret au maître de Florence.

La voix aigre de Triboulet s'éleva au milieu de toute cette admiration :

– Messire Léonard, je devine bien pourquoi vous avez donné à votre oiseau l'apparence d'un cygne et non d'un oison.

– Adoncques pourquoi, maître fol? demanda le Florentin.

– Parce que si vous aviez fait un oison, trop de grands personnages de la Cour y eussent vu leur image.

Le Roi rit de cette insolence de son bouffon et tous firent semblant de rire, car chacun savait qu'il ne servait de rien de se fâcher contre Triboulet, qui pouvait dire tout ce qui lui passait dedans la tête.

En rentrant dans le pavillon, les hôtes du Roi eurent la surprise de voir préparée une exquise collation à laquelle ils firent fort honneur. Léonard de Vinci se trouvait à la première place et François I[er] tint à le servir de sa main.

Mais voici qu'au moment où il allait goûter à ces mets délicats s'éleva une mélodie si belle et si émouvante que l'artiste ne put faire autre chose que l'écouter et que le Roi le voyant ainsi ne point toucher aux succulentes choses qui étaient devant lui s'enquit de sa santé.

– Ah! Sire, répondit Léonard, il n'est pas de pays au monde plus enchanteur que la douce France et en France rien qui surpasse votre Cour; mais la musique que j'ai entendue m'a ravi au point que je me croyais au paradis.

A nouveau, les sons s'égrenèrent. Ils venaient d'un coin de la vaste tente où vingt-quatre jeunes filles, toutes jolies et toutes parées à ravir, jouaient du théorbe, du luth et de la viole. Cette harmonie d'instruments à cordes maniés avec un parfait ensemble était divine. Entre toutes les exécutantes, le Florentin en distingua une qui paraissait conduire ses compagnes : elle jouait de la *viola d'amore.* Ses gestes étaient si gracieux quand elle caressait les sept cordes de sa viole d'un archet si léger, si complet l'accord entre son attitude et les sons qu'elle tirait de l'instrument, si recueillie l'expression de son beau visage au teint mat encadré de bandeaux d'un roux ardent, de ce roux des patriciennes de Venise, qu'il semblait à l'artiste qu'elle incarnait la musique. Il eût voulu la peindre telle qu'il la voyait et il était persuadé que son tableau continuerait par les siècles à redire l'air tendre que chantait maintenant la viole d'amour.

Auprès du Florentin, Francesco Melzi se taisait également et Léonard vit que ses yeux ne pouvaient se détacher du groupe des musiciennes. Il toucha l'épaule du jeune homme; celui-ci se retourna étonné comme au sortir d'un rêve.

— Elle est si belle, Maître! dit-il avec une sorte de dévotion dans la voix.

Le vieux peintre reconnut que son élève comme lui-même ne séparait pas l'artiste de son art.

Quand la collation fut achevée et que les invités purent à nouveau se grouper sous la tente ou se répandre dans le parc, au gré de leur fantaisie, Léonard de Vinci demanda à un des gentilshommes du Roi, un de ceux qui étaient investis de la nouvelle charge des Menus Plaisirs, de lui faire connaître la jeune fille qui avec tant de talent dirigeait les musiciennes.

– Elle est de Mantoue, dit le courtisan, et elle se nomme Catarina Dardelli.

Quelques instants après, la joueuse de viole se trouvait devant Léonard de Vinci et Francesco Melzi. Elle était très émue, car la gloire du maître avait bercé son enfance dans la belle cité italienne où elle avait grandi.

Elle n'avait point songé alors qu'elle parlerait jamais à ce grand artiste, le commensal des podestats, des ducs et des rois et que ce serait lui qui lui adresserait une requête. Catarina rougit jusqu'à la racine de ses cheveux roux, quand elle entendit Léonard de Vinci lui demander dans la langue de son pays :

– Daigneriez-vous, belle jeune fille, venir avec moi dans mon domaine de Cloux, aux bords de la Loire, le fleuve majestueux? J'ai formé le projet, si vous y consentiez, de faire de vous un tableau que je destinerais au palais du Roi de France et qui aurait pour nom : la Musique.

— Oh! Maître, que je voudrais vous obéir! Par malheur, je suis retenue à Paris et ne puis m'en éloigner.

— Un fiancé, sans doute..., interrompit Melzi avec une fougue irritée.

— Non point, je suis venue en France avec mon frère Pietro. Peut-être avez-vous entendu parler de Pietro Dardelli, luthier à Mantoue?

Elle dit ces derniers mots avec orgueil. Elle était fière du noble art de son frère et elle espérait que sa réputation était arrivée jusqu'au maître florentin vers lequel elle levait les yeux.

— Ce nom ne m'est pas inconnu, répondit Léonard.

— Certes, continua la jeune fille, encouragée par ces mots, son renom n'égale pas celui des Amati, mais déjà notre père et notre grand-père étaient luthiers à Mantoue. Le noble comte Conceprio, un ami des artistes, avait pris ma famille sous sa protection; il venait passer de longues heures dans l'atelier où mon père construisait ses violes et ses théorbes et, lui-même, ne dédaignait pas de manier la gouge ou le rabot. Mais le comte est mort durant les guerres, son fils est allé se marier à Vérone, mon frère malade ne pouvait plus soutenir seul la lutte contre des gens puissants et riches comme les Amati; alors il a pensé à venir s'établir à Paris où l'on a

le goût de la musique et où il lui semblait qu'il pourrait se faire une place.

– N'a-t-il pas réussi? demanda Léonard intéressé au sort de cette famille d'artistes.

– Non, dit tristement Catarina. Les musiciens aiment mieux faire venir à grands frais des instruments construits par les luthiers célèbres d'Italie et ils ne daignent pas visiter la pauvre échoppe de Pietro dans la rue Saint-Paul. Et puis, viendraient-ils, que Pietro ne peut travailler que lentement. Sa maladie s'aggrave de jour en jour... Alors, vous comprenez, Maître, que pauvre et malade, je ne puis le quitter.

– Vous avez raison, mon enfant, dit Léonard. Votre histoire m'a profondément touché, je vous promets que je ne vous abandonnerai pas et que je ferai pour vous ce qui sera en mon pouvoir.

Léonard de Vinci partit dès le lendemain avec son élève Francesco Melzi pour le château de Cloux, le splendide don du Roi. Dans cet adorable pays des bords de la Loire qui est comme le jardin de la France, le maître florentin vivait parmi ses disciples et il se plaisait d'autant plus dans son domaine qu'il y retrouvait les « lointains » bleus de la Toscane et les brouillards de l'Arno.

L'artiste dont l'activité était prodigieuse travaillait mal depuis son retour de Fontainebleau; il avait

en tête un tableau qu'il ne parvenait pas à réaliser. Il faisait esquisse sur esquisse; il convoqua les jeunes filles les plus jolies de la région pour lui servir de modèle, mais dès que sa pensée se fixait sur le papier, il s'apercevait que ce n'était pas ce qu'il avait voulu.

– Non, certes, disait-il à Francesco Melzi, son bel élève, ce n'est point là ce que je rêve. Celle-là est une jolie fille qui joue de la viole, ce n'est pas la Musique qui s'exprime par un corps et par un visage.

Et Melzi répondait :

– Non, maître, ce n'est pas cela.

Et leurs deux pensées se reportaient à ce soir de fête à Fontainebleau et Catarina Dardelli était sans cesse devant leurs yeux.

La rue Saint-Paul qui longeait la vieille demeure royale était maintenant bien abandonnée. Les rois avaient délaissé l'hôtel Saint-Paul, incommode et laid, pour le Louvre que le roi François Iᵉʳ était précisément en train d'embellir et d'orner.

Au bout de la rue Saint-Paul, au coin du cimetière qui entourait l'église du même nom, se trouvait une maison qui avait jadis abrité un seigneur de la suite de l'archevêque de Sens, mais qui était devenu le refuge d'une quantité de petites gens, artisans ou clercs. Au rez-de-chaussée de cette croulante demeure, un peu en contre-bas de la rue, s'ouvrait

un sombre logement composé de deux pièces et d'un méchant cabinet. Dans la salle qui donnait sur la rue et qu'éclairait, outre la porte, deux fenêtres basses, on pouvait voir, quand l'œil était habitué à la demi-obscurité qui y régnait, un établi d'ébéniste, des morceaux de bois épars en tous sens, des cordes de luth, des outils d'acier et il se dégageait de tout cela une odeur de vernis pénétrante et tenace. Aux murs étaient pendus des luths, des théorbes, des violes et des cithares dont les bois aux tons fauves accrochaient doucement les pâles rayons du jour.

C'était l'atelier de Pietro Dardelli, le luthier de Mantoue, qui avait apporté là les outils dont avaient usé son père et son grand-père, ainsi que leurs chefs-d'œuvre qui avaient été l'orgueil de leur famille.

En ce moment, assis à son établi, le jeune homme, – il n'avait pas vingt-cinq ans – travaillait à construire une viole de gambe. Ce travail l'absorbait et les couleurs de la fièvre animaient ses joues. Doucement, délicatement, amoureusement, il sculptait la table d'harmonie, amincissant certaines places, ménageant des épaisseurs selon des règles savantes qu'il avait dans la tête et qui étaient le produit de l'expérience des générations disparues. Un pli soucieux barrait son front comme s'il n'eût pas été content du résultat de son labeur, et, pourtant, il s'y acharnait. De temps à autre, il portait son ouvrage près de la

fenêtre, l'examinait minutieusement, puis il revenait prendre une gouge et à tous petits coups rectifiait une imperceptible erreur.

C'est dans cette occupation que le surprit sa sœur Catarina, qui rentrait de faire des acquisitions pour leur modeste souper.

– Comment te sens-tu, Pietro? demanda la jeune fille qui, bien que la cadette de deux ans, enveloppait son frère d'une affection maternelle. As-tu toussé? Te sens-tu las?

Pietro releva la tête et sourit à sa sœur.

– Tu sais bien, ma Catarinetta, que lorsque je travaille, je ne souffre pas. As-tu vu dame Brigitte et sais-tu si elle veut toujours acheter le théorbe pour Madame d'Angevillers?

La figure de la jolie Catarina se rembrunit : elle eut un geste de découragement bien bref, mais qui point n'échappa au regard de son frère.

– Non, je crois qu'il faut renoncer à cette vente, dame Brigitte en était désolée, car elle nous aime bien, mais sa maîtresse a un autre instrument en vue – et, tu sais, ces grandes dames sont capricieuses, – un instrument provenant d'un des grands ateliers d'Italie.

– C'est naturellement un théorbe d'Amati qu'elle veut acheter, ricana le luthier, toujours, même à Paris, nous rencontrerons Amati. Ses instruments

sont-ils donc supérieurs aux miens? Ont-ils un son plus net, une résonance plus profonde, des harmonies plus délicates?

Voyant qu'il s'énervait, Catarina prit une viole qui reposait sur une table, le dernier travail achevé par son frère, l'accorda, puis son archet se promena sur les cordes et elle en tira la jolie *Canzonetta da Primavera* que Desprez avait composée, lors de son arrivée en Italie.

Le pauvre malade écoutait cette musique comme ravi en extase. Quand sa sœur eut fini de jouer, il hocha la tête.

– Oui, le son de cet instrument est beau, il est profond, ses résonances sont pleines et pourtant il y manque quelque chose : il ne rend pas la plainte de la voix humaine. Si je savais réaliser ce que je rêve j'aurais créé le plus merveilleux des instruments de musique que rien ne viendrait détrôner. Je serais le premier luthier du monde et nous serions riches, très riches, tu ne serais plus obligée, ma pauvre Catarina, de travailler comme tu le fais.

Une quinte de toux vint interrompre Pietro; il porta ses deux mains à sa poitrine que ravageait un feu intérieur. La sueur coulait sur son front, doucement sa sœur l'essuyait en essayant de le calmer par ces mots de douceur éternelle dont les femmes savent bercer les souffrances.

Quand la quinte fut passée, Pietro se trouva faible et harassé; il tenta de sourire à Catarina d'un sourire bien triste et bien découragé.

– Tu vois, ma chère petite sœur, que ce n'est pas moi qui créerai ce merveilleux instrument auquel je pense.

– Pourquoi te décourager ainsi, Pietro? Les bons jours reviendront après les mauvais; le maître Lionardo da Vinci m'a promis de ne pas nous abandonner, il tiendra sa promesse et il peut tout pour nous.

– Songe-t-il seulement encore à deux pauvres Mantouans, lui qui vit dans la gloire et la beauté?

Il n'avait pas fini de parler que la porte s'ouvrit et qu'un grand vieillard un peu voûté, appuyé sur l'épaule d'un jeune homme, descendit les marches venant de la rue.

Catarina se précipita au-devant de lui en criant :

– Maître, maître, vous ne nous avez pas oubliés!

Et montrant Pietro, elle ajouta :

– Voici mon frère, je lui disais à l'instant même que nous pouvions compter sur vous.

Le Florentin fut ému de la confiance de ces deux êtres en même temps qu'il avait grand'pitié de leur peine. Il discerna notamment sur le visage de Pietro les signes d'une maladie à laquelle nul ne résiste; il vit l'indigence de cet intérieur de deux enfants abandonnés sans soutien dans une grande ville et

plus encore la détresse de l'artiste humilié par l'échec de ses espérances. En connaisseur, il examina les instruments achevés qui attendaient la vente et que personne ne venait chercher dans ce pauvre taudis. Il les palpa, les retourna, en apprécia le fini, la beauté, il caressa de la paume les caisses de résonance, les crosses recourbées, fit chanter les cordes, puis il vint à la viole dont Catarina jouait quelques instants auparavant et il demanda à la jeune fille de bien vouloir l'essayer devant lui. A nouveau, la *Canzonetta da Primavera* résonna, limpide et fraîche, éclairant la pauvre échoppe comme d'un rayon de soleil d'Italie.

Quand Catarina eut fini de jouer, des larmes coulaient des yeux du maître; il prit la viole de ses mains et dit à Pietro :

– Quel chef-d'œuvre qu'un instrument qui peut évoquer tant de choses!

Devant ce compliment, Pietro sentait renaître sa fierté et son courage.

– Maître, si cet instrument est beau, il est loin d'être parfait; je songe à une viole plus courte, plus droite et n'ayant que quatre cordes. Les sons en seraient plus purs, n'étant pas alourdis par tant de résonances et je crois qu'avec cet instrument-là, on atteindrait à la perfection.

Il sortit d'un tiroir des esquisses, des croquis, des coupes qui montraient une connaissance approfondie

de son art. Longuement, le maître les examina; n'avait-il pas lui-même, jadis, construit un luth d'argent pour Ludovic le Maure?

– Je crois comprendre votre idée, dit le maître de Florence, elle me séduit. Dans quelques jours, je reviendrai et je vous apporterai les épures de l'instrument auquel vous songez. A une condition, cependant.

– Laquelle? demanda Pietro, ravi et maintenant anxieux. Je souscris d'avance à tout ce que vous pouvez exiger.

– C'est que vous me vendrez le premier instrument que vous ferez d'après mes dessins et que vous me permettrez d'en acquitter le prix tout de suite.

– Je ne puis, Maître...

– Vous avez accepté mes conditions. Vous ne pouvez pas vous dédire.

Tout en parlant, Léonard déposait une bourse bien garnie sur un coin de l'établi.

La protestation de Pietro s'étouffa dans un nouvel accès de toux. Catarina accompagna jusqu'à la porte le grand artiste et son élève. Elle ne savait que balbutier des remerciements.

– C'est moi qui serai son obligé. Son idée bouleversera tout ce que nous savons en musique.

Quand elle fut revenue auprès de son frère, Catarina était pénétrée de reconnaissance envers

Léonard, mais c'était l'image du beau Francesco Melzi qui brillait dans son cœur et le sourire qu'il lui avait adressé et le gracieux geste de sa main quand il s'était éloigné.

Tandis que Léonard, retiré à Cloux, délaissait ses pinceaux, travaillait à dégager les formules esquissées par le jeune luthier et à tracer des épures, Pietro avait vu son mal s'aggraver. Il ne faisait plus rien, une viole commencée restait inachevée sur son établi, et un luth attendait en vain sa dernière couche de vernis.

— Le maître a eu pitié, répétait-il constamment. Il a eu pitié de moi par affection pour toi. Il m'a fait l'aumône de son or, comme il m'a fait l'aumône d'une illusion.

Malgré les paroles si douces de Catarina, malgré ses soins de tous les instants, la fièvre ne laissait pas le jeune homme. Tantôt, en dépit de la fraîcheur de l'automne, il allait et venait à peine vêtu, tantôt, enveloppé de couvertures, il claquait des dents, pelotonné devant le feu.

Grâce aux libéralités de Léonardo, la jeune fille pouvait faire faire meilleure chère à son frère, mais il manquait d'appétit et, à chaque plat qu'il voyait, il évoquait dans son esprit l'idée d'une aumône humiliante.

Or, au bout de quinze jours, Léonard et Melzi revenaient. Précisément Pietro sortait d'une crise

et il était dans ses plus mauvais jours. La vue du maître le rétablit, comme par enchantement.

– J'ai trouvé, du moins je le crois, dit Léonard de Vinci. A vous maintenant de réaliser, si c'est réalisable.

Pietro s'était précipité sur les épures que lui tendait l'artiste.

– C'est ça, disait-il, transporté d'enthousiasme. C'est bien ça. Le manche assez long terminé par la crosse et ses quatre chevilles, le chevalet, la table et ses ouïes et surtout la forme fine, longue, légère...

– Combien de temps vous faut-il pour construire cet instrument?

– Un mois. Dans un mois je vous le livrerai! s'écria le jeune luthier dans le ravissement.

– Dans un mois nous reviendrons.

En partant, Léonard cacha à Catarina sa préoccupation. « Dans un mois, Pietro serait-il encore là? »

Cette fois, avant de sortir de l'échoppe, Melzi baisa la main de Catarina Dardelli.

On eût cru, dès ce moment, que Pietro était guéri. Il chantait maintenant, en travaillant, il souriait à son ouvrage, à sa sœur, à la fleur fraîche qu'elle lui rapportait chaque jour, il souriait à la vie.

Aucun bois n'était trop beau pour faire ce qu'il voulait faire, aucune précaution trop grande pour ajuster les pièces. Entre des centaines, il choisit les

cordes. Il monta le *sol*, le *ré*, le *la*. Pour la chanterelle, le *mi*, dont le son devait être si haut et si pur que seul pourrait lui être comparée la voix des séraphins, il prit une corde si ténue qu'il semblait incroyable qu'elle ne cassât pas tandis qu'il la tendait.

Au bout de trois semaines, l'instrument était prêt. Il l'avait essayé. Ce fut pour lui et pour sa sœur un émerveillement, tellement était belle l'harmonie qui en sortait. Pourtant, il se refusa à ce que Catarina en tirât autre chose que des accords. L'instrument nouveau, le chef-d'œuvre de sa vie, devait chanter son premier chant devant le maître.

Pietro se mit à attendre.

Mais ses forces le trahirent. Un soir, la toux le reprit, une toux plus douloureuse, plus rauque que jamais et ses lèvres se teintèrent de sang. Catarina dressa dans l'échoppe le lit de son frère à côté du feu doux auprès duquel séchait son œuvre.

Chaque jour, Pietro toussait plus cruellement. Chaque jour, il s'affaiblissait davantage et sa sœur devait constamment prétexter des courses dans la rue ou dans les chambres pour qu'il ne la vît pas pleurer.

Puis elle revenait reprendre sa garde auprès du malade, en essayant de le distraire par des contes ou des histoires.

C'est ainsi qu'en une fin de journée de décembre les trouvèrent Léonard et Melzi. Il faisait sombre dans

l'échoppe et seule la lueur du feu éclairait l'intérieur.

Le jeune luthier ne pouvait pas parler, mais il sourit aux visiteurs et leur montra l'instrument achevé.

Alors, Catarina le prit dans ses mains et se mit à jouer la *Canzonetta da Primavera;* jamais, jusqu'à ce jour, oreille n'avait ouï chose aussi belle, cela dépassait toute imagination. C'était si merveilleux que les deux artistes et le malade pleuraient de douces larmes en écoutant ce chant comme celui d'une voix humaine.

On entendait le frémissement du vent dans les peupliers, le murmure de la source, le saut des elfes des pizzicati, puis, sur la chanterelle, la plainte d'une âme qui pleurait le printemps évanoui.

A la dernière note de la mélodie, il y eut un craquement faible, une note plus haute, la chanterelle s'était brisée. Les yeux se tournèrent vers Pietro. Il était immobile.

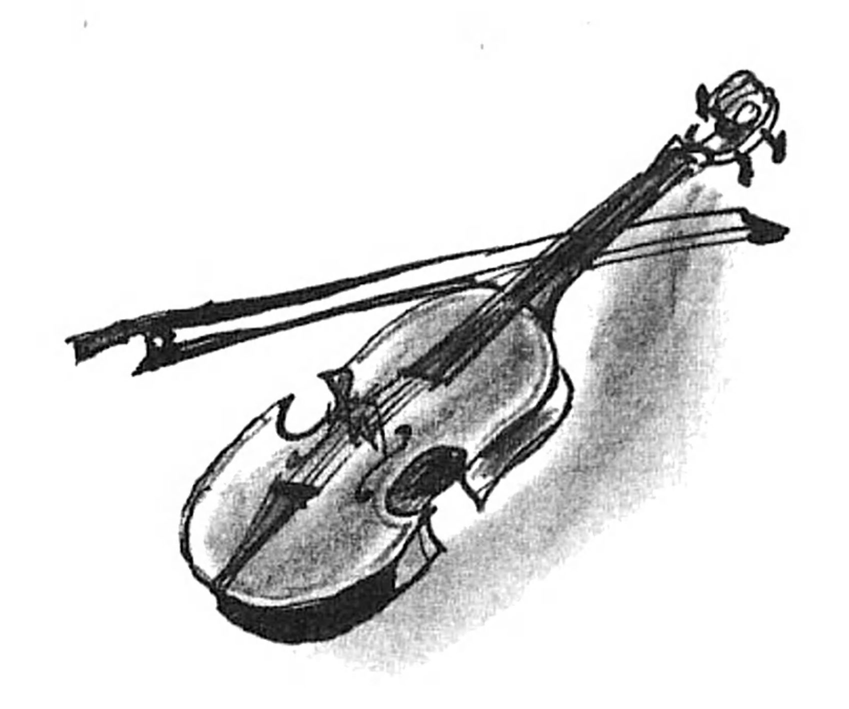
Avec la dernière note, le luthier avait rendu le dernier soupir, l'âme du jeune artisan s'était envolée avec l'âme du premier violon.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans une salle du Musée du Louvre, on peut voir un tableau qui représente une femme divinement belle qui joue du violon.

Ce tableau est de Francesco Melzi. Celle qu'il peignit était sa femme, Catarina Dardelli, qui joua

la *Canzonetta da Primavera* sur le premier violon devant Léonard de Vinci, le grand Florentin. Cet instrument, établi sur les données du maître, avait été construit dans une pauvre échoppe de la rue Saint-Paul par le petit luthier de Mantoue, Pietro Dardelli.



# XI

## Le mendiant de la Tour de Nesles




UR la rive gauche de la Seine, face au château du Louvre, on pouvait voir jusqu'en 1663, époque où Mazarin la démolit pour faire place au Collège des Quatre Nations, — là où est aujourd'hui l'Institut, — une tour d'aspect rébarbatif et même sinistre : la Tour de Nesles.

Construite sous Philippe Auguste pour faire partie, comme la tour du Louvre, son vis-à-vis, de l'enceinte de Paris, elle avait pris son nom de l'hôtel de Nesles tout proche, vaste demeure des seigneurs de Nesles, de la puissante maison de Clermont.

La tour de Nesles n'était, en l'année 1626 où se place l'histoire que nous allons conter, guère utilisée;

ce n'était plus une défense, ni une prison. Quelques vieux invalides y logeaient, non pour y tenir garnison, mais pour avoir un gîte.

Gîte morose que cette vieille tour dont les pieds baignaient dans la Seine et dont les salles du corps de logis rappelaient les tragiques souvenirs de Marguerite de Bourgogne, qui y fut étranglée par ordre du Roi, son époux, tandis que Philippe et Gautier d'Aunay y avaient été écorchés vifs.

Pourtant l'endroit était passant et fréquenté par la plus élégante société. Si les terrains vagues des jeux de paume occupaient les bords du fleuve, à proximité s'élevaient des hôtels des plus aristocratiques, – dont l'hôtel de la Rochefoucauld, – tapis au fond de vastes jardins.

Il y avait surtout l'hôtel de Nevers construit sur l'emplacement de l'antique hôtel du Grand-Nesles, où, à toute heure du jour et même de la nuit, des personnes de la meilleure noblesse se donnaient rendez-vous.

Tant d'allées et venues étaient une source de jolis profits pour le malheureux que tout Paris connaissait sous le nom du mendiant de la Tour de Nesles. Celui-ci avait nom frère Lazard et appartenait à l'ordre des Carmes déchaux. Il lui était impossible, comme aux autres moines mendiants, de se rendre chez les marchands et les bourgeois et chez les suisses des nobles demeures quêter sa part de

pitance pour son couvent; il était sourd et muet et, par surcroît, aveugle.

Aussi venait-il, dès le matin, aidé d'un bâton, jusqu'à la porte de la tour; il s'asseyait sur une pierre et là il tendait sa sébille jusqu'à l'*Angelus* du soir. Alors, il se levait et péniblement regagnait son couvent.

Ce n'était pas lui qui rapportait les moins belles aumônes et les moins avantageuses. S'il ne récoltait pas, dans sa besace, croûtons de pain, légumes ou autres victuailles parfois savoureuses, il faisait, par contre, ample moisson de menue monnaie, car nul — dame ou cavalier — ne se fût avisé de passer devant frère Lazard sans déposer une obole dans sa sébille d'étain. Le mendiant était psychologue : il savait que si les grands de la terre sont souvent pitoyables aux misères humaines, ils ne veulent pas être trop brutalement heurtés par la vue même de ces infortunes; aussi dissimulait-il toujours son triste visage et jamais nul ne put dire qu'il avait vu ses traits sous son capuce éternellement baissé.

★

Il y avait une assez nombreuse compagnie réunie ce soir de printemps dans l'hôtel de Nevers où le duc Charles de Gonzague, continuant les traditions



« Nul ne se fût avisé de passer devant Frère Lazard sans déposer une obole dans sa sébille d'étain. » *Page 192.*



« Nul ne se fût avisé de passer devant Frère Lazard sans déposer une obole dans sa sébille d'étain. » *Page 192.*

de son père, et surtout de sa mère, la turbulente Henriette de Clèves, aimait recevoir.

Les plus jeunes parmi les hôtes s'étaient répandus dans les beaux jardins et sous les frondaisons avaient vite organisé, avec l'aide de quelques violons, un gai bal champêtre. Par les fenêtres ouvertes, on entendait des rires qui couvraient les rythmes à la mode et les airs de danses qui commençaient à faire fureur.

Ici, dans les grandes salles éclairées par de nombreuses bougies, on était évidemment moins gai. Des dames âgées, autour d'une table, jouaient en silence à la bouillotte; de vieux gentilshommes, compagnons du feu duc, fidèles aux modes qu'ils portaient sous le galant Roi Henri, causaient dans les coins.

Le groupe le plus animé, où l'on remarquait le maître de céans, était réuni autour d'une belle jeune femme qui ne paraissait pas avoir plus de vingt-six ans : Marie de Rohan-Montbazon, duchesse de Chevreuse.

Elle avait épousé en premières noces le duc de Luynes et était déjà veuve et remariée. Sa vie était fort agitée. Ne disait-on pas qu'elle était l'âme de tous les complots contre le cardinal de Richelieu, à qui elle ne pardonnait pas d'avoir succédé à son premier mari dans la faveur du Roi?

Tous les nouveaux « malcontents », — et ils étaient

nombreux, — considéraient Marie de Chevreuse comme seule capable de les débarrasser d'un ministre haï qui prétendait abaisser la noblesse. Des châteaux avaient été rasés, des gentilshommes arrêtés ou bannis et si on laissait faire « l'homme rouge », on finirait par assister à des exécutions.

C'est de ce mécontentement que l'on parlait ce soir à mots très couverts, — car le Cardinal avait des oreilles partout, — à l'hôtel de Nevers dans le groupe où trônait la belle duchesse.

Un grand jeune homme, habillé avec recherche, entrait à ce moment. Il regarda autour de lui, aperçut Marie de Chevreuse et fendant le cercle qui l'entourait, il vint s'incliner devant elle et lui baisa la main.

Discrètement le groupe se dispersa et les deux jeunes gens se trouvèrent seuls en face l'un de l'autre.

— Eh bien? interrogea la duchesse en dissimulant son impatience sous un sourire.

— Tout est prêt, répondit à voix basse le comte de Chalais, — tel était le nom du jeune homme, — et cette fois nous n'aurons plus les mêmes mécomptes que l'an dernier.

Henry de Talleyrand, comte de Chalais, avait en effet, l'an passé, déjà sous l'influence de M$^{me}$ de Chevreuse, tenté un coup de main contre Richelieu. Cette tentative avait piteusement échoué; il s'en

était bien tiré et seuls quelques vagues comparses avaient été jetés en prison.

– Combien d'hommes? demanda la duchesse tout en lissant sa robe.

– Dix, c'est bien suffisant. Tous résolus. Il y a d'Estrades...

– Pas de noms.

– Quand le signal sera donné, ils se rassembleront au lieu indiqué et la besogne sera faite, bien faite.

– A merveille, dit la duchesse en jouant négligemment avec son éventail.

– C'est à vous à choisir le jour et l'heure. Par exemple...

Il semblait que la tenture, toute proche de l'endroit où causaient les deux conspirateurs, eût remué. Marie de Chevreuse tapota plaisamment de son éventail refermé les doigts de Chalais et lui dit bien haut :

– Sans doute irai-je demain entendre la messe au couvent des Augustins. J'y vais tout exprès pour pouvoir, en sortant, remettre mon aumône au frère Lazard... le pauvre mendiant de la Tour de Nesles. Je crois que cela me portera bonheur.

– Je ferai de même, dit Chalais en riant.

Sur quoi ils se séparèrent.

★

Dans la chambre du Cardinal au Palais du Louvre, Richelieu travaille avec le père Joseph. Il est très tard dans la nuit. Le Cardinal, drapé dans sa robe rouge, ne semble pas se soucier de l'heure.

Il jette un coup d'œil rapide sur les rapports que lui passe son collaborateur, parfois il fronce le sourcil. Le ministre est jeune mais ses traits sont durs et peu sympathiques. La peau est jaune et le grain épais, les plis de la bouche tombante trahissent l'amertume et le mépris de tout et de tous. Il n'y a aucune onction ecclésiastique dans ses gestes brefs et volontaires.

On gratte à la porte. Un serviteur qui porte la livrée du Roi paraît sur le seuil.

– Éminence, ce sont eux.

– Qu'ils entrent, dit le Cardinal.

Avec force courbettes, trois hommes s'avancent dans la chambre. Ils ne payent guère de mine, on dirait des moines défroqués ou des clercs en rupture de basoche.

– Savez-vous quelque chose? interroge le Cardinal durement en regardant dans les yeux le premier des survenants.

Celui-ci secoue la tête d'un air découragé.

– Rien, dit-il. Les autres font un geste navré. Si on allait les casser aux gages!

— Rien, grince Richelieu. Voilà comment vous faites mon service! Rien! quand je sais, vous entendez, je sais, qu'un complot se prépare.

Il parle maintenant pour lui seul et pour le père Joseph qui a levé le nez de dessus ses paperasses. Les espions — car ce sont les espions particuliers du ministre — ont l'oreille basse.

— On en veut à ma vie. Qui? Mais toujours les mêmes. Ceux qui me reprochent de trop bien servir le Roi. Il y en a jusque dans ce palais! Ces bélîtres n'ont rien vu, rien su. A moins qu'ils ne soient payés par mes ennemis pour ne rien voir et ne rien savoir.

Le père Joseph, tout à ses préoccupations habituelles, risque timidement un mot :

— Les Huguenots, peut-être?

— Les Huguenots! Le Cardinal hausse les épaules. Les Huguenots! Il s'agit bien d'eux. Non. Je sais que la duchesse de Chevreuse est l'âme d'un complot et naturellement Chalais.

Puis se tournant rageusement vers les hommes de police :

— L'un de vous s'est-il préoccupé de savoir ce qu'a fait Madame la duchesse de Chevreuse?

— Moi, dit un des hommes en s'avançant. La duchesse n'a pas quitté son hôtel.

— Et le comte de Chalais?

Un autre espion répond d'une voix obséquieuse mais maussade :

– Le comte de Chalais a passé la journée à la chasse, il ne doit pas être de retour.

– Sots! triples sots! s'exclame Richelieu en colère. Ah! voici Louvigny!

En effet, un autre homme est entré; il est le chef de la police particulière du Cardinal. Moins sordide que les autres; ce soir en particulier, ses vêtements témoignent d'une certaine recherche, mais la même bassesse est inscrite sur ses traits.

– Quelles nouvelles?

– Voici, dit l'espion. La duchesse de Chevreuse et le comte de Chalais viennent de se rejoindre à l'hôtel de Nevers. Ils ont causé ensemble, mais en se quittant la duchesse a dit à M. de Chalais : « Sans doute irai-je demain entendre la messe au couvent des Augustins. J'y vais tout exprès pour pouvoir en sortant remettre une aumône au frère Lazard... le pauvre mendiant de la Tour de Nesles. Je crois que cela me portera bonheur. » Et M. de Chalais a répondu : « Je ferai de même. »

– C'est tout? demande le Cardinal soudain plus calme.

– C'est tout, dit Louvigny.

– Bien, dit le ministre. Demain vous continuerez

à suivre mes mêmes instructions et à la même heure, vous me rendrez compte.

Les espions se retirent. Richelieu se remet au travail.

– Il n'y a pas dans ces propos de quoi s'effrayer ou même s'inquiéter, hasarde le père Joseph.

– Peut-être, dit le ministre, en prenant un rapport.

★

La nuit suivante, le Cardinal et le père Joseph sont à nouveau à la table de travail.

– L'électeur de Saxe est très malade, dit le père Joseph en lisant une dépêche.

– Il ne mourra pas cette fois, répond Richelieu, j'ai besoin de lui.

Avec le même cérémonial que la veille, les espions sont introduits.

– Parlez, dit le ministre de l'air le plus engageant qu'il lui est possible de prendre.

Le premier espion s'avance, s'incline très bas et commence :

– J'ai suivi pas à pas M^me^ la duchesse de Chevreuse. Ce matin, Sa Seigneurie s'est rendue à la messe aux Grands-Augustins. Elle a écouté l'office avec un profond recueillement. En sortant, elle a suivi le quai de Nesles – que l'on appelle maintenant

de Nevers. Elle est passée devant la tour, elle a donné une aumône au mendiant – je n'ai pu discerner de combien fut sa générosité – elle est ensuite rentrée en son hôtel par la rue des Fossés-de-Nesles. J'ai fait amitié avec son suisse et suis certain qu'elle n'est plus sortie et n'a point de la journée reçu de visite.

– Très bien, daigne jeter le Cardinal. A un autre.

Le second espion prend la place du premier, face à son maître :

– J'avais ordre de suivre M. le comte de Chalais. Ce gentilhomme a, lui aussi, assisté à la messe aux Grands-Augustins, mais il s'est tenu dans la chapelle de la Vierge. Il portait une tenue de chasse en velours vert. Il n'est arrivé que peu avant l'élévation, par contre l'office était fini depuis une demi-heure quand il quitta le saint lieu. M. le comte de Chalais a suivi le quai de Nevers et, en passant à la Tour de Nesles a fait aumône au frère Lazard. Il s'est dirigé vers le jeu de paume de la Bouteille où ses gens l'attendaient avec un cheval en main. Il est parti pour la chasse. Il vient de rentrer à l'hôtel de Chalais. J'ai su, par l'un des piqueurs que Sa Seigneurie avait couru un cerf dix-cors dans la forêt de Rouvray, accompagné de deux gentilshommes de sa maison. Il n'a rencontré aucune personne étrangère.

Louvigny, le chef des espions, est introduit sur ces entrefaites.

– Éminence, je puis confirmer point par point les rapports de ces hommes. A aucun moment M$^{me}$ la duchesse de Chevreuse et M. le comte de Chalais n'ont pu se rencontrer. M'est-il permis de formuler un avis?

– Formulez, mon bon Louvigny, formulez, dit le Cardinal.

L'espion prend un aïr important :

– Eh bien! j'estime que Votre Éminence, par son énergie et son autorité a su déjà désarmer ses ennemis. Aucun attentat contre sa personne ne se prépare pour le moment.

– Vous me rassurez, ricane le ministre, car on ne peut pas appeler un sourire la grimace de sa figure fielleuse.

Il sort de sa bourse un louis d'or et le jette à Louvigny :

– Voici pour votre peine et celle de vos gens.

Les espions remercient et vont se retirer.

– Restez, intime le Cardinal.

Il ouvre un tiroir et en tire un petit morceau de papier roulé en boule, il le déploie et lit :

« L'homme rouge mourra demain. Il sortira du Louvre à dix heures pour aller voir les travaux de son palais. Il sera frappé devant l'hôtel Sillery.

Un silence règne dans la chambre. Le Cardinal est de bonne humeur, une bonne humeur plus redoutable que sa colère; il s'adresse aux espions :

– Il faut donc que je vous apprenne votre métier, comme aux plus grands j'ai enseigné le leur. Ce billet était adressé par M^me^ la duchesse de Chevreuse à mon ami le comte de Chalais.

Louvigny ose intervenir :

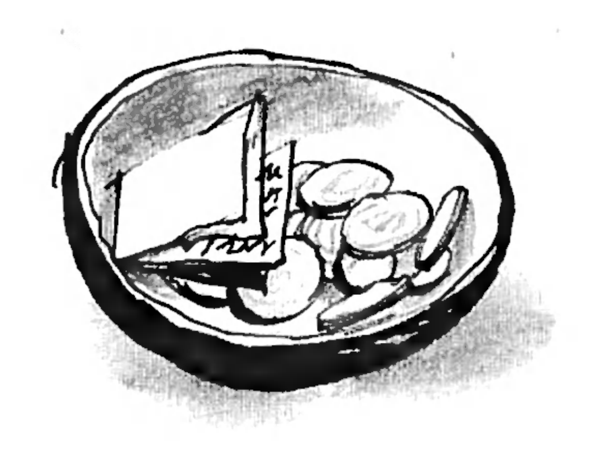
– Mais puisqu'ils ne se sont pas rencontrés.

– Laissez-moi parler et écoutez, puisque vous ne pouvez faire que cela. Apprenez donc trois choses : la première, c'est que la duchesse de Chevreuse, en faisant l'aumône au frère Lazard, a glissé ce billet dans sa sébille, et que le comte de Chalais, en déposant son obole une demi-heure après dans la dite sébille, y a en vain cherché le message. La seconde c'est que le frère Lazard, afin d'y faire pénitence de ses péchés, a été retenu toute la journée au couvent des Carmes pour moult pieux exercices, et cela par mon ordre. La troisième est la plus importante : aujourd'hui – car on ne saurait assez s'humilier pour suivre les traces de notre Divin Maître... le mendiant de la Tour de Nesles... c'était Armand du Plessis de Richelieu, Cardinal de la Sainte Église Romaine.

★

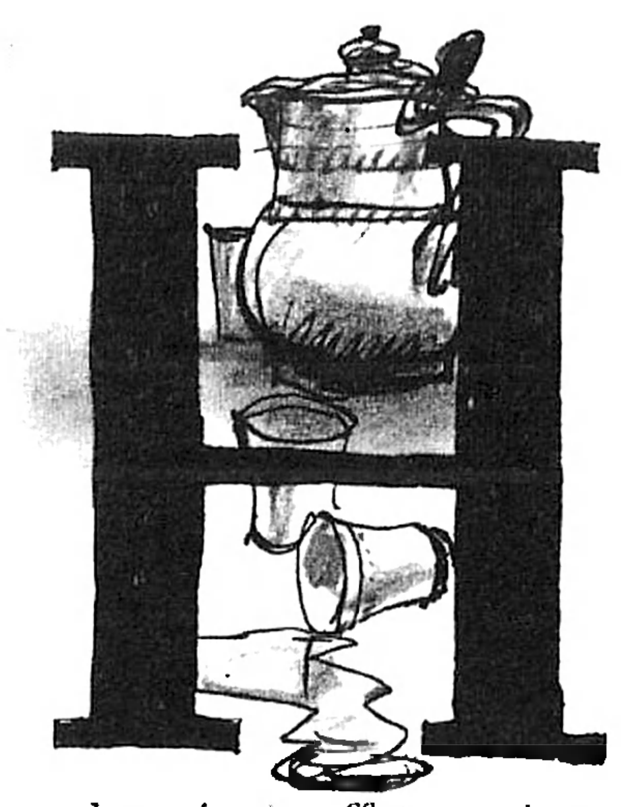
Le lendemain, Marie de Rohan-Montbazon, duchesse de Chevreuse, partait précipitamment rejoindre son cher époux dans ses terres de Lorraine.

Henry de Talleyrand, comte de Chalais, était un mois après appréhendé à Nantes; il était jugé par des magistrats du Parlement de Rennes et avait le cou tranché.



# XII

## La broche de M. d'Artagnan



OLA! Faquin! Polisson! Propre à rien! Vas-tu continuer à t'amuser et fainéanter avec ces vauriens, tandis que les poulets attendent leurs broches? Je t'apprendrai, moi, à faire le capitaine quand je te paie pour faire le tournebroche!

Ce monologue était adressé en effet au jeune tournebroche Jeannot, dit Frimousset, par César Loupiac, propriétaire de l'hostellerie de la « Pie Borgne », sise rue Pied-de-Biche, tout auprès du chemin de Vaugirard.

César Loupiac ne ménageait pas sa peine; il le prouvait présentement en ponctuant sa harangue à son jeune commis de grands coups de pieds placés au bon endroit.

L'aubergiste de la « Pie Borgne » était veuf, Gascon braillard et intéressé, au demeurant le meilleur homme du monde. Son hostellerie était renommée et ses poulets, que l'on pouvait voir tout le jour se pavaner en leurs pourpoints dorés devant un grand feu de bois, étaient son point d'honneur.

Aussi son indignation était-elle bien compréhensible de voir Frimousset déserter la noble mission de faire tourner les broches, au profit d'une bataille livrée à de jeunes garnements de son âge.

Mais la désertion de Frimousset n'était pas moins excusable. L'auberge de la « Pie Borgne » était fréquentée surtout par des officiers, gardes-françaises et mousquetaires, et, à force de les entendre parler de combats, de coups d'épée, de vaillants exploits, l'envie pouvait légitimement lui venir d'imiter leurs prouesses.

Tout était maintenant rentré dans l'ordre. Frimousset, un peu abattu par l'active éloquence de son maître, s'était mis à faire tourner ses broches d'un mouvement lent et régulier, tandis qu'un marmiton les arrosait constamment du jus qui coulait dans la lèchefrite.

Trois braves filles frottaient les tables, astiquaient les cuivres, nettoyaient les pichets, préparant tout pour les hôtes attendus pour le dîner.

César Loupiac, ceint de son tablier, coiffé de sa

haute toque blanche, allait et venait, surveillant tout et grondant de temps à autre pour montrer, au cas où quelqu'un l'eût oublié, qu'il était le maître.

Venant de la cour de l'hostellerie – car la « Pie Borgne » n'était pas seulement une auberge et une rôtisserie, mais on y logeait à pied et à cheval, ce qui comportait d'assez vastes dépendances – l'oreille exercée de César Loupiac perçut le bruit que font sur le pavé les sabots ferrés d'un cheval.

Il se dirigea de ce côté juste à temps pour voir un cavalier descendre d'un bon bidet dont le garçon d'écurie tenait la bride. Ce cavalier était tout jeune, c'est à peine s'il avait vingt ans. Malgré son habit râpé et son équipage poussiéreux, il avait fière mine. Sa tenue était celle d'un gentilhomme campagnard, une longue épée de forme démodée battait ses bottes.

– Adious, dit-il cordialement à l'aubergiste qui venait à sa rencontre.

– Adious, répondit César Loupiac, heureux de saluer un compatriote, mais en même temps inquiet à la pensée que ledit compatriote ne devait certainement pas avoir la bourse bien garnie.

– Je suis le chevalier d'Artagnan, dit le nouvel arrivant.

– Du château de Castelmore, compléta l'aubergiste. Ah! j'ai bien connu le comte de Castelmore, votre excellent père.

— Je le sais, dit d'Artagnan, c'est pourquoi, en venant à Paris, je n'ai pas balancé à descendre à vous.

— Vous y êtes le bienvenu.

— Avez-vous de la place pour nous loger, mon cheval et moi?

— Il y a toujours de la place chez César Loupiac pour un cadet de Gascogne.

— Il me faut peu de chose, mon escarcelle est momentanément un peu plate.

Maître Loupiac fit la grimace. Il s'attendait bien à celle-là :

— On s'arrangera toujours, dit-il, pourtant cordial.

— Le comte de Tréville loge-t-il loin d'ici? interrogea encore d'Artagnan.

— A deux pas; je vous y ferai conduire tantôt, à moins qu'il ne vienne céans dîner, ce qu'il fait à son habitude.

— J'en serais bien aise, car j'ai une lettre pour lui.

Pendant cette conversation, qui avait eu lieu dans la cour de l'auberge, le garçon avait dessellé le bidet de d'Artagnan et détaché un porte-manteau d'aspect assez pauvre que Loupiac avait fait monter dans une chambre donnant sur la rue Pied-de-Biche.

D'Artagnan suivit son porte-manteau et avant d'ôter la poussière de son unique habit, il alla s'accouder à la fenêtre.

Il était donc enfin à Paris! L'avenir était ouvert devant lui. A l'exemple de son royal compatriote, Henri de Navarre, il était décidé à faire son chemin à la pointe de son épée. Tout n'était-il pas possible à un homme de sa race? « Là où le Français n'arrive, le Gascon y peut aller. » Ce vieux dicton fortifiait son courage.

Fils de Charles de Baatz, comte de Castelmore, et de Françoise de Montesquiou, fille elle-même du seigneur d'Artagnan, il avait pris ce nom. Cadet de sa maison, n'ayant pour tout bien que son épée, il avait obtenu licence de ses parents de quitter la Gascogne pour prendre service dans les armées du Roi.

On lui avait fait don, à son départ, d'un bon bidet qui avait été acheté vingt-deux francs, ce qui était un prix raisonnable, d'une épée de son père, de sages conseils et même de dix écus. Il avait en outre reçu une lettre pour M. de Tréville présentement capitaine aux Gardes-Françaises. Armand de Peyre, comte de Tréville, Gascon du pays de Soule, n'était-il pas la providence de toute la belle jeunesse qui accourait du pays de Gascogne rêvant de gloire et de conquêtes?

Le voyage de Castelmore à Paris avait été long et fastidieux et les dix écus du viatique familial avaient fondu tout le long de la route. Il fallait à d'Artagnan se hâter d'obtenir un brevet, sans quoi sa position dans la grande ville deviendrait vite intenable.

Il fut tiré de ses réflexions par des coups discrets frappés à sa porte. C'était l'aubergiste en personne qui venait l'avertir que le comte de Tréville était dans la salle et qu'informé par lui, César Loupiac, de l'arrivée de son jeune compatriote, il l'invitait à sa table.

D'Artagnan se hâta. Il débarrassa tant bien que mal ses vêtements de leur lourde poussière, fit reluire d'un revers de manche la poignée de sa vieille épée et, suivant l'hôte, il se trouva bientôt assis en face de M. de Tréville.

Le soir même, il recevait un brevet de cadet aux Gardes-Françaises et un mois après il était aux armées sous les ordres de son protecteur.

Nous ne raconterons pas la part qu'il prit dans de nombreux combats où il se couvrit de gloire, mais ses services furent si remarquables que lorsqu'il revint à Paris, en 1635, ce fut pour recevoir le brevet de sous-lieutenant dans le corps d'élite des mousquetaires du Roi dont M. de Tréville venait d'être nommé capitaine-lieutenant.

★

Comment décrire l'orgueilleuse joie de d'Artagnan de compter aux mousquetaires? Dans aucune

troupe l'esprit de corps n'était aussi développé que dans celle-ci, composée à peu près uniquement de jeunes gentilshommes. Y être officier était un honneur recherché par les illustres et une distinction enviée par toute l'armée française.

Une semblable promotion devait être célébrée par un souper. D'Artagnan convia donc ses nouveaux camarades. L'endroit choisi était la « Pie Borgne », qui lui rappelait le souvenir de son arrivée à Paris. M. de Tréville ne manquerait pas d'honorer le repas de sa présence et l'acceptation de son premier et fidèle protecteur augmentait encore la joie que se promettait notre Gascon.

Rien n'était changé dans la salle de la « Pie Borgne » quand d'Artagnan fit ce soir-là son entrée. Maître César Loupiac, seulement un peu plus haut en couleur, était toujours aussi bavard et empressé, les servantes aussi accortes. Jeannot dit Frimousset avait été promu marmiton et c'était son plus jeune frère Jacquot qui, maintenant, avait la charge des broches.

Elles étaient toujours là, solides à leurs postes, les bonnes broches de Maître Loupiac, entraînant dans leur danse régulière les belles volailles dodues, dorées et fondantes. Les regarder ainsi tourner augmentait encore l'appétit.

Mais celui qui était changé c'était d'Artagnan. Son costume râpé était remplacé par la casaque

d'uniforme bleue, timbrée, devant et derrière, de la croix fleurdelisée de velours blanc. Son vieux feutre avait fait place à un beau chapeau orné d'une plume bleue bravement posée, et au lieu de l'antique colichemarde, pendait à son côté une solide épée droite que venaient de lui offrir les officiers de la compagnie.

Une longue table était dressée pour d'Artagnan et ses invités, déjà chargée de pichets et de vénérables bouteilles. Tout le monde n'était pas arrivé. On attendait encore M. de Tréville et plusieurs officiers anciens. Pour prendre patience et se mettre, si besoin était, en gaîté, on déboucha quelques bouteilles.

On était bavard et quelque peu bruyant à la table de Messieurs les mousquetaires. La salle était du reste loin d'être vide; des officiers d'autres régiments soupaient joyeusement. Les rires s'élevaient de temps à autre au milieu du tintement des verres, du cliquetis des couverts et du bruit des bouteilles que l'on débouche.

Escorté de plusieurs gentilshommes le baron de Gaillac fit une entrée remarquée. Loupiac s'empressa auprès de ce client riche et généreux. Mais Gaillac avait vu d'Artagnan, son compatriote et ami, il se précipita vers lui avec de grands gestes démonstratifs qui lui étaient coutumiers et se jeta dans ses bras.

– Tudieu! Monsieur mon voisin, que tu es bravement accoutré; quand on te verra ainsi au pays on te déclarera beau comme un autel de confrérie.

Quelques rires éclatèrent dans la salle, auxquels Gaillac ne prêta guère attention, tout à la joie de féliciter le nouveau mousquetaire. Avisant la belle rapière neuve qui pendait au côté de d'Artagnan il s'écria avec le plus pur accent de Gascogne :

– Et cette flamberge! elle est ma foi toute neuve! Ah! on fait bien les choses dans la compagnie des mousquetaires du Roi!

– Oui, dit d'Artagnan, fier de sa rapière, comme d'un jouet nouveau. Elle est belle. C'est une lame de Tolède.

Pour la faire admirer à Gaillac, il la tira du fourreau et il ajouta :

– Il vaut mieux être percé d'une épée luisante que d'une épée rouillée...

A une table voisine, un officier de chevau-légers soupait avec une dame; il se pencha comme pour voir, lui aussi, l'épée que l'on admirait et d'un ton détaché :

– Elle est belle, oui. Mais est-elle résistante? Elle n'a pas fait ses preuves.

D'Artagnan, à ces mots, bondit :

– Pas fait ses preuves? Que voulez-vous insinuer, Monsieur?

Le chevau-léger eut un petit ricanement :

– Je n'insinue jamais, je dis et je répète : Que cette épée n'a pas fait ses preuves.

– Je prétends, répliqua d'Artagnan qui blémissait de colère, qu'au bout de mon bras, il n'y a pas de lame meilleure que celle-ci.

– J'en connais une qui lui est supérieure, la mienne; c'est une lame allemande qui n'en craint aucune... même celle d'un mousquetaire.

Cette fois, c'en était trop. L'épée haute, le Gascon s'avançait, le chevau-léger mit flamberge au vent. En un tour de main le milieu de la salle avait été débarrassé des tables. Les mousquetaires, les officiers de toutes armes avaient formé un cercle, les femmes, juchées sur des tables ou des tabourets, poussaient de petits cris. Dans un coin maître Loupiac se désespérait :

– Dans ces affaires-là, il y a toujours des coups mortels... pour la vaisselle.

– Mauvaise affaire, gronda Gaillac soudain calmé; Valcourt – c'était le nom du chevau-léger – est redoutable.

Frimousset avait lâché la lèchefrite et les broches de Jacquot avaient cessé de tourner.

Les deux adversaires se mesuraient du regard. Ce fut Valcourt qui attaqua. Il porta un coup dans la ligne basse que d'Artagnan para en septime.

Maintenant, le mousquetaire attaquait. Deux fois il tira droit à la poitrine, les deux fois son épée fut écartée par la lame allemande.

En revenant en garde son pied glissa sur une épluchure de pomme qui traînait à terre. Un frémissement passa parmi les mousquetaires. Valcourt, profitant de la circonstance, répétait son attaque du début. Son bras se détendait comme un ressort.

Un bruit sec, sa lame était brisée en deux par la parade de d'Artagnan. La pointe vola, les femmes crièrent, effrayées.

Valcourt était piteux, désarmé au milieu du cercle, pourpre de colère, son tronçon de lame inutile dans la main. Il le jeta.

— Je vous avais prévenu, dit alors d'Artagnan, qu'elle ne valait rien. Vous voyez que la mienne est meilleure.

Saisissant son épée par la lame, il tendit la poignée à son adversaire :

— Essayez-la donc.

Machinalement Valcourt prit la rapière.

— D'Artagnan est fou, murmuraient ses camarades.

Mais tranquillement, le Gascon s'en fut au foyer, arracha une des broches et, armé de cette épée originale, il revint face à Valcourt.

— En garde donc, Monsieur! cria-t-il.

Le chevau-léger n'avait plus qu'à se défendre.

Une fois, deux fois, l'épée de Tolède heurta l'instrument de cuisine. D'Artagnan n'attaquait plus, il laissait Valcourt s'approcher, puis, d'un seul coup, il lia l'épée et la fit sauter en l'air.

Un cri d'admiration jaillit de toutes les poitrines. D'Artagnan tenait M. de Valcourt désarmé sous la pointe de sa broche. Il jouit un instant de son deuxième triomphe, puis dit en riant :

– Je pourrais, Monsieur, vous mettre à la broche, mais nous avons notre compte de poulets.

Puis ramassant sa rapière :

– Si l'épée que m'ont offerte mes amis n'a pas ce soir fait ses preuves la faute en est à vous. Tout ce que je puis faire pour vous consoler c'est de vous offrir la broche de maître Loupiac, en souvenir de cette agréable soirée.

Tandis que, rongeant son frein, le chevau-léger retournait à sa table, d'Artagnan allait vers les mousquetaires.

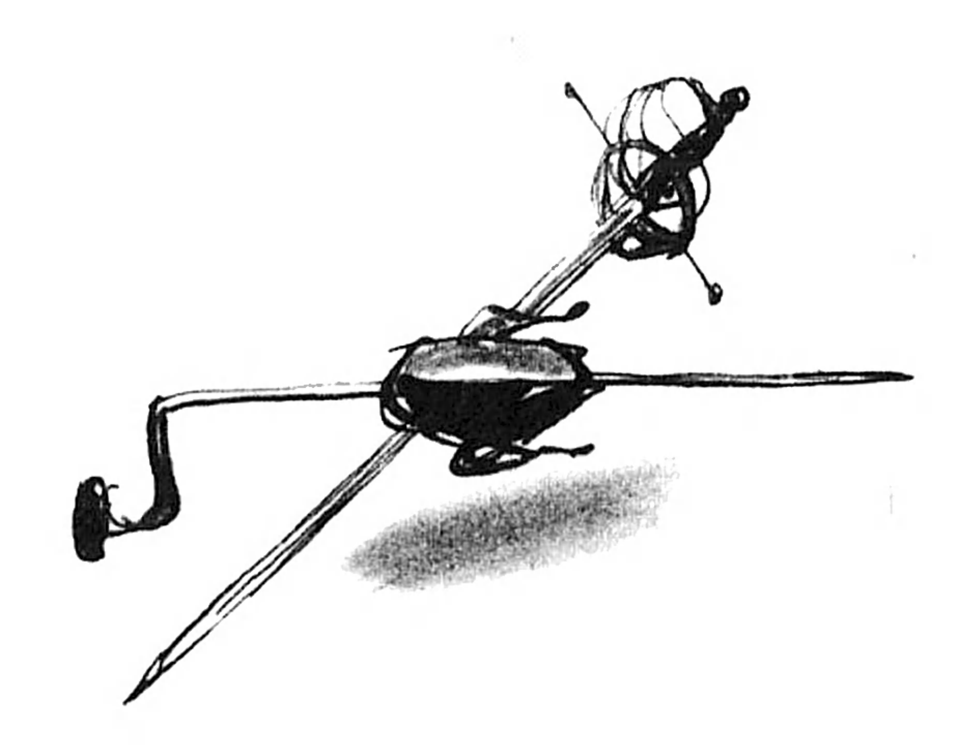
Il se heurta à M. de Tréville, qui était entré pendant l'affaire et qui se tenait debout, l'air courroucé :

– M. d'Artagnan, dit-il, vous avez contrevenu aux ordres du Roi en vous battant en duel et aux règlements des mousquetaires en croisant le fer sans ma permission. Je vous mets donc aux arrêts.

Puis, soudain jovial, il embrassa son vaillant protégé :

— Mais pour avoir bien défendu l'honneur des mousquetaires je vous embrasse au nom de la compagnie.

César Loupiac, pendant ce temps, donnait un maître coup de pied dans le postérieur de Jacquot pour avoir arrêté ses broches et gratifiait d'un soufflet le jeune Frimousset qui avait déserté la lèchefrite.



# XIII

## Le premier talon rouge



ONSIEUR, frère du Roi, avait un goût très vif pour la toilette; c'est lui qui, à la Cour comme à la ville, donnait le ton, et quand Philippe d'Orléans adoptait quelque nouveau détail de costume, on était certain que le jour même il avait des imitateurs par dizaines.

Mais Monsieur avait un autre goût qui découlait, il est vrai, du premier : il aimait follement les déguisements. Voilà pourquoi, en ce soir de Carnaval de l'année 1662, nous voyons ce jeune prince — qui avait vingt-deux ans — avec son inséparable ami le chevalier de Lorraine et quelques gentilshommes

de sa suite, costumés et masqués, venir en carrosse de Versailles à Paris.

Les déguisements qu'ils avaient adoptés étaient tous identiques et avaient été composés par le costumier italien Cipriano, passé maître en la matière. Ils étaient, depuis le chapeau jusqu'aux souliers, conçus en tons très clairs. La seule chose qui distinguât Monsieur de ses compagnons était la hauteur des talons de ses chaussures, car étant de fort petite taille quoique très bien fait de sa personne, il recourait à cet artifice pour se rehausser.

La bande joyeuse, une fois arrivée à Paris, se mit à parcourir les bals publics; dans quelques-uns ils furent reconnus et les danseurs s'écartèrent d'eux respectueusement, ce qui privait le prince de son plaisir. Il résolut donc d'aller en d'autres lieux où nul ne soupçonnerait sa présence et où il lui serait loisible d'intriguer plus à son aise.

Avec ses compagnons il s'en fut donc au marché des Innocents où se trouvaient alors les abattoirs. Ils allaient de taverne en taverne et parfois il leur arrivait dans leur promenade de traverser ces endroits où l'on tuait les bœufs, les veaux, les moutons et les porcs. Ils firent tant de tours et de détours sur ces dalles maculées de sang que leurs souliers en furent tachés et que les hauts talons de Monsieur en étaient tout rouges.

Il faisait grand jour quand ils reparurent à Ver-

sailles. Monsieur, rentré dans ses appartements, trouva un huissier de la Chambre qui l'attendait pour lui transmettre un ordre du Roi de venir prendre place au Conseil. Le prince fit une toilette sommaire, car l'heure fixée par son royal frère était déjà sonnée et Louis XIV n'aimait guère attendre. Conservant sa culotte de satin gris perle ainsi que ses bas et ses souliers, il passa une veste plus foncée sur laquelle tranchait le cordon bleu et un habit bleu ardoise. Cet ensemble ne devait pas être inharmonieux, car lorsqu'il sortit du Conseil, il vit tous les yeux se tourner vers lui avec une attention particulière.

La journée se passa comme toutes les autres. Le soir, Monsieur se rendit au jeu du Roi. Cette fois il avait eu le temps de se changer complètement; il portait une culotte et un habit bleus et avait chaussé des souliers noirs.

Quel ne fut pas son étonnement, en rentrant dans les appartements du Roi, de rencontrer un des gentilshommes de service dont les chaussures se rehaussaient de talons rouges! Il en vit un second, puis un troisième et même M. de Montboisier dont la tenue, toujours si pleine de réserve, était renommée, venir le saluer dans cet accoutrement.

– Me direz-vous, Monsieur, lui demanda le prince, ce que signifient tous ces talons rouges que je vois ce soir?

M. de Montboisier parut étonné :

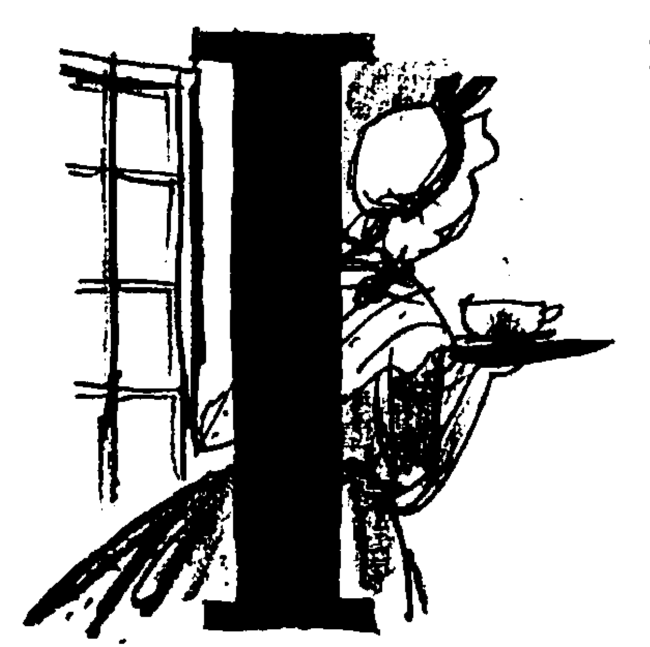
– Mais, dit-il, Votre Altesse, ce matin, en sortant du Conseil, n'avait-elle pas des talons rouges à ses souliers?...

Et voici comment, sans le savoir, Monsieur, frère du Roi, lança une mode qui fit fureur à la Cour pendant bien des années pour avoir été, une nuit de Carnaval, s'encanailler au marché des Innocents.



# XIV

## La cuisinière de M. de Beaumarchais



Il est huit heures du matin; le soleil entre radieux par les fenêtres dont une servante vient de tirer les rideaux de soie puce. Un homme, dans le grand lit à baldaquin de même couleur, bâille et s'étire.

– Quel temps fait-il, Babette?

– Monsieur voit, un vrai temps de demoiselle. C'est-il raisonnable de rester au lit par ce beau soleil? Mais Monsieur a encore passé la nuit à gribouiller sur son papier.

La tête jeune coiffée d'un madras rouge noué en pointe se met à rire.

– A-t-on apporté des lettres?

– Bien sûr, et aussi les gazettes.

La servante met un gros paquet de missives et de journaux sur le pied du lit et se retire.

— Je vais préparer le chocolat de Monsieur, dit-elle en sortant.

L'homme au madras risque une main, puis un bras et se saisit de son courrier. Il y a des lettres de Paris, il y en a de tous les coins de la France et en voici une qui vient d'Espagne, comme on peut le voir aux inscriptions de la poste.

— Bast! De mauvaises nouvelles de mes affaires, dit Beaumarchais.

L'homme au madras est en effet Pierre-Augustin Caron dit de Beaumarchais, conseiller-secrétaire du Roi, fils d'un horloger de la Cour, musicien, écrivain, traitant, associé de feu Pâris-Duverney, armateur, l'homme le plus occupé, le plus heureux, le plus disgracié, le plus fêté, le plus décrié, le plus riche, le plus ruiné, le plus spirituel et le plus gai de France et de Navarre.

Il est ici dans son logis de la rue de Turenne à l'angle formé par la rue de Poitou et la rue du Pont-aux-Choux. Nous sommes en 1770 et à ce moment-là Beaumarchais est en plein dans les procès que lui fait M. de la Blache, légataire universel de son ancien associé Pâris-Duverney, procès où il est accusé d'avoir signé certains papiers d'une signature qui n'est pas la sienne.

Beaumarchais décachète une ou deux lettres. Leur lecture le rend maussade. Sa bonne humeur lui revient avec le chocolat à l'espagnole, souvenir d'un malencontreux voyage au delà des Pyrénées, que lui apporte Babette, gouvernante soigneuse et cuisinière réputée.

– Que dit-on dans le quartier, Babette?

Babette semble un peu embarrassée.

– Eh bien! Babette, les commères du Temple auraient-elles perdu leur langue?

– Hé! que non, Monsieur, elles parlent.

– De quoi?

– Elles disent que M. de Choiseul a été envoyé en disgrâce.

– Qu'est-ce que cela peut bien leur faire? s'étonne Beaumarchais. Elles aiment donc M. de Choiseul?

– Ah! Pour ça, Monsieur, on ne le connaissait guère, mais comme on dit, un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait point de mal.

Beaumarchais prend une ardoise et un morceau de craie qui sont là près du lit et écrit quelques mots. Il y a toujours à glaner dans les propos de Babette.

– Et quoi encore?

– Il est question d'une nouvelle favorite.

– Mais c'est la gazette de Versailles que l'on débite au Temple! Ne parle-t-on pas de la ville?

– Ah! que si.

– De mon drame « Les Deux Amis », que dit-on?

– On dit ceci et cela. Mais le monde est si méchant!

– Ah! s'écrie Beaumarchais, plus nerveux qu'il ne veut le paraître. On parle d'un échec?

– Je n'ai pas entendu dire ce nom-là, mais enfin...

– Enfin quoi? Parle!

– Ben là, on dit que pour voir des pièces comme celle-là point n'est besoin de payer dix sols une place au parterre.

– Et encore?

– Que quand on va au spectacle c'est pour voir des princes, des reines et des rois qui disputent en grand galimatias et que pour entendre des gens comme vous et moi qui parlent comme tout le monde, on n'a qu'à rester au coin de son feu.

– On dit ça! Ah! les imbéciles, les sots, les coquins, ils n'aiment que ce qu'ils n'entendent point. Je t'interdis, tu entends, Babette, je t'interdis de me répéter encore leurs sornettes.

– Las! Qu'est-ce que je disais? Je savais bien qu'il était aussi mauvais de parler que de me taire. Désormais je tiendrai ma langue.

– Hé! non, Babette, j'ai eu un moment d'emportement.

– Il est bien difficile, Monsieur, d'être domestique et il y a peu de maîtres qui y réussiraient.

— Allons, Babette, ne te fâche pas; tu sais bien que j'ai de l'amitié pour toi.

Babette profite de ce mouvement affectueux bien rare chez M. de Beaumarchais pour lui adresser une requête.

— Justement, Monsieur, j'avais quelque chose à demander à Monsieur.

— Parle, Babette, je t'écoute.

— Monsieur sait que j'ai un frère, Gaétan, qui est établi perruquier rue du Parc-Royal?

— Je le sais, Babette.

— Mon frère vient d'être appelé d'urgence par sa meilleure pratique, le marquis de Flavacourt — par surcroît son frère de lait — qui le mande en son hôtel de la place Royale pour y demeurer la journée.

— Le marquis de Flavacourt sera diablement bien coiffé, si ton frère travaille à sa tête toute la journée, dit Beaumarchais.

— Ce n'est point cela. Le marquis a certainement quelque affaire où il veut que Gaétan le serve, car Gaétan est le garçon le plus malicieux et le plus rusé, par ailleurs le plus habile et le plus avisé pour les commissions difficiles que l'on puisse rêver.

— Et en quoi puis-je l'aider, ce frère admirable?

— J'y viens, Monsieur. Si Monsieur me l'avait permis, j'aurais été tenir la boutique de Gaétan. Il a deux commis, mais c'est jeune et point consciencieux,

alors j'aurais surveillé les commis, reçu l'argent... En un mot comme en cent, je voulais demander ma journée à Monsieur.

— Soit, Babette, je te l'accorde. Je dînerai au cabaret, mais à une condition, c'est que tu sois rentrée pour le souper. Tu sais que j'ai prié M. de Laharpe et M[lle] Diane des Angelys et il faut que tu nous mijotes quelques plats de ta façon. Je tiens à la lamproie en salmis et au poulet à la Turque — je leur en ai parlé — le reste à ta convenance.

— Monsieur peut être tranquille, dit Babette toute joyeuse, je serai rentrée bien à temps.

Seul, Beaumarchais parcourt les gazettes. On y parle des « Deux Amis » et les critiques s'en donnent à cœur joie. « Ils sont aussi bêtes que les commères du Temple », grogne l'auteur. « Voyons ce que dit le *Mercure.* » Sous la plume de Laharpe, ce journal n'est guère plus tendre que les autres. Il lit : « sans unité », « sans caractère ». « Et pourtant c'est un ami » songe Beaumarchais.

Il ne s'appesantit pas sur la sévérité des critiques. Il se lève, va dîner au « Roi d'Ithaque », fait visite à quelques gens de loi, à un libraire, passe au Palais voir remettre ses procès, et revient recevoir ses hôtes.

La demie de huit heures vient de sonner quand se présente Laharpe, toujours ponctuel. C'est un petit homme de noir vêtu, qui a plutôt l'air d'un magister

de collège que d'un écrivain; aussi obtient-il plus de crédit auprès du public pour ses critiques doctorales du *Mercure*, que pour ses tragédies froides et compassées comme sa personne.

Beaumarchais l'accueille avec de chaleureuses démonstrations; c'est son vieil ami et il a déjà oublié les lignes sévères du matin. Laharpe est plus renfrogné, il s'attendait à une pointe de rancune et il est presque déçu de ne pas la rencontrer.

Les deux hommes parlent un moment de choses et d'autres, de la disgrâce de Choiseul qui est le sujet du moment, des procès qui sont la vie de Beaumarchais. C'est Laharpe qui met la conversation sur le drame qui a obtenu un si franc insuccès chez les comédiens du Roi.

– Mon opinion a dû vous paraître un peu sèvère, mon cher ami, mais je suis de ceux qui ne cèlent jamais la vérité, surtout à ceux qu'ils aiment. Du reste la fonction de critique est un apostolat et ce serait trahir le public que de farder son sentiment.

– Je vous entends, dit Beaumarchais un peu amer sous son affabilité. Vous trouvez que mon œuvre manque de plan et d'unité.

– Ce n'est pas tant cela, répond le critique du *Mercure*, accoudé à la cheminée, j'incrimine surtout le genre.

– Ha! Nous y voilà. Présenter des hommes d'une

condition moyenne accablés et dans le malheur! Fi donc! On ne doit jamais les montrer que bafoués. Les citoyens ridicules et les rois malheureux, voilà tout le théâtre existant et possible et je me le tiens pour dit; c'est fait : je ne veux plus me quereller avec personne.

– Vous exagérez.

– J'ai donc eu la faiblesse de faire des drames qui n'étaient pas du bon genre et je m'en repens beaucoup.

Laharpe va répliquer quand survient M^lle^ Diane des Angelys de la troupe des Comédiens du Roi, jolie petite personne habituée au succès et de plus très protégée par le duc de Chaulnes.

Diane des Angelys joue un rôle dans les « Deux Amis » et elle en veut à l'auteur du peu de suffrages qu'il a recueillis, ce dont elle-même a pâti.

Mais peut-on longtemps garder rigueur à un homme aussi charmant que Beaumarchais? On lit des vers, le maître de la maison va au clavecin et joue des mélodies de sa composition sur lesquelles Diane détaille joliment des paroles.

M^lle^ des Angelys s'arrête soudain de chanter.

– Vous savez, dit-elle à Beaumarchais, en élevant un joli doigt rose en signe de plaisante menace, que vous me devez une revanche. Je veux un rôle dans votre prochaine comédie.

– Ce sera une comédie? s'enquiert Beaumarchais.

– Comédie ou tragédie, peu m'importe; mais pas un de vos affreux drames. Vous valez mieux que cela. M. de Chaulnes me le disait encore tantôt.

– M. de Chaulnes a bien de la bonté pour moi. Je puis vous avouer en confidence que ce rôle vous l'avez.

– Ah! Et quel est-il?

– Cela je ne le puis dévoiler encore sans trahir le secret de ma pièce, mais je ne vous dissimulerai pas qu'il est tout de charme et de grâce.

« Je veux être pendu si je sais seulement de quoi il s'agit », pense Beaumarchais, qui n'a pas la moindre idée de pièce en tête.

Il commence à se faire tard. Diane laisse entendre qu'elle a un peu faim et Laharpe lui-même parle de légers tiraillements d'estomac.

Pour les faire patienter Beaumarchais leur sert un remarquable vin de Xérès.

– Si j'ai fait mystère tout à l'heure de ma comédie, dit-il, je puis parler plus ouvertement de la pièce que nous attendons et qui a nom : Souper. Je puis même vous dire qu'il y a deux actes qui seront, je pense, bien venus : la lamproie en salmis et le poulet à la Turque.

– Nous y comptons bien. Sur ces deux points, nul dans Paris ne vous chicane ses applaudissements.

– On en dit en effet merveilles, ajoute Diane, mais le public aimerait assez voir lever le rideau.

– Je vais m'assurer de la cause du retard et faire presser l'allumage des chandelles, dit Beaumarchais qui se dirige vers la cuisine.

En entrant, il pousse un cri. Au lieu du spectacle prometteur des casseroles sur le feu, il ne rencontre que ténèbres. Point de lamproie, point de volaille, point de feu et point de Babette.

C'est le désastre. Les invités sont accourus. Laharpe plaisante non sans quelque amertume et quelques aphorismes sur les servantes mal dirigées. Diane cherche sans conviction à consoler son hôte qui parle d'aller souper au « Roi d'Itaque ».

Mais on a tant parlé de la lamproie et de la volaille !

On va partir, quand voici Babette qui rentre hors d'haleine.

– Que signifie !... crie Beaumarchais en fureur. Je te donne ta journée à la condition expresse que tu soies là pour le souper. Et voici qu'il est près de onze heures ! Je te chasse, tu entends. Tu peux retourner chez ton frère !

Ses amis s'interposent. Sans doute a-t-elle une excuse ? Il est peut-être arrivé un accident ? Dans tous ces embarras de voitures il s'en produit chaque jour.

– Eh bien, parle, dit Beaumarchais, un peu radouci.

Avec quelques larmes entrecoupant son récit, Babette raconte.

– C'est mon frère Gaétan qui a été retenu par son frère de lait, le marquis de Flavacourt.

– Jusqu'à cette heure? interrompit Beaumarchais.

– Il ne fait que rentrer. M. le marquis était à ce qu'il paraît tombé amoureux de la nièce du docteur Chevassu, dont la maison est place Royale juste en face de l'hôtel Flavacourt. La nièce est une petite personne accorte, rieuse de son naturel mais bien malheureuse; elle était comme séquestrée par son oncle qui est un méchant, quinteux vieillard, toujours maldisant et acariâtre. Ne s'est-il pas mis dans la tête, ce vieux barbon, d'épouser la pauvre petite? Le marquis amoureux instruit par un billet en souffrait mille morts.

– En quoi cela te regardait-il?

– Comme il ne savait comment approcher de la jeune fille il a eu recours à Gaétan. Gaétan a pu pénétrer chez le docteur Chevassu pour lui faire la barbe à la place du garçon habituel. Il l'a amusé, berné, entortillé, et pendant que le docteur avait le nez barbouillé de savon, il a fait évader la jolie nièce qui est maintenant sur la route d'Italie avec le marquis de Flavacourt qui va l'épouser là-bas.

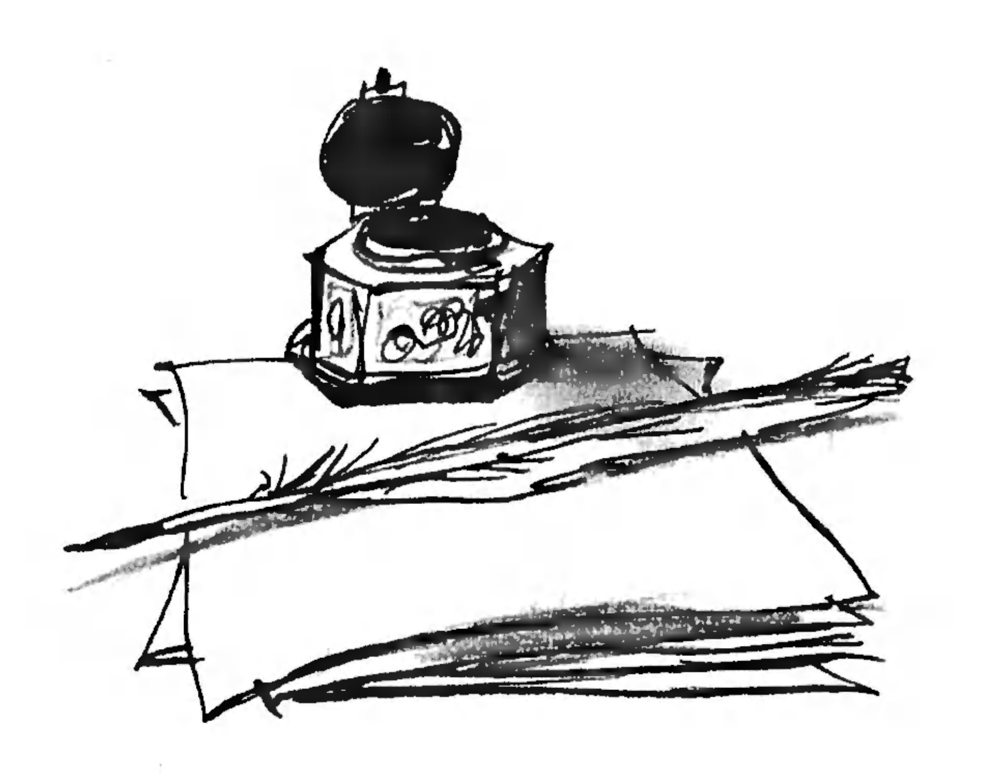
Beaumarchais semble transporté par ce récit.

– Babette, je te pardonne! s'exclame-t-il joyeux, tandis que ses amis s'étonnent.

Il ne leur laisse guère le temps de la réflexion. Il les entraîne au « Roi d'Itaque » où il commande ce que le traiteur a de meilleur dans son garde-manger, arrosés des crus les plus délectables de sa cave.

Vers la fin du souper Beaumarchais lève son verre à Diane, la charmante interprète de sa prochaine comédie, car ce sera une comédie « du bon genre », dit-il même, à l'intention de Laharpe.

Le lendemain, dès l'aube, dans son cabinet de travail, il écrit la première page de son immortel chef-d'œuvre où il a mis tout le récit de Babette : « Le Barbier de Séville ».



# XV

## La geôlière de Latude ou par la faute d'un chien savant



PARCE que Jean-Frédéric Phelippeaux, comte de Maurepas, membre honoraire de l'Académie des Sciences, Grand Trésorier et ministre d'État, avait écrit une épigramme, fort spirituelle d'ailleurs, sur la marquise de Pompadour, favorite de Louis XV le Bien-Aimé, Latude était, en ce mois de juin 1750, prisonnier dans le donjon de Vincennes et cela depuis exactement un an.

En vérité, les choses ne se passèrent pas aussi simplement que nous le disons. Mme de Pompadour,

favorite du Roi, n'aimait pas M. de Maurepas, ministre d'État et M. de Maurepas détestait Mme de Pompadour. Elle profitait de la moindre occasion pour dire au Roi tout le mal qu'elle pensait du ministre et lui, écrivait des petits vers mordants sur les défauts de la favorite. Ces vers se colportaient dans le Monde, à la ville, à la Cour et arrivaient toujours aux jolies oreilles de Mme de Pompadour qu'ils chatouillaient désagréablement.

La lutte était ouverte. Tous les courtisans, tous les gens en place, tous les bourgeois des villes la suivaient avec passion. Une dernière épigramme fit déborder la coupe et comme Mme de Pompadour était favorite et que M. de Maurepas n'était que ministre, ce fut lui qui fut disgracié et invité à aller rimer sur sa belle terre de Pontchartrain.

Une querelle entre les grands de la terre peut parfois être mise à profit par des esprits ingénieux; c'est du moins ce que pensa un jeune homme nommé Henri-Jean Danry ou encore Masers et qui se faisait appeller M. de Latude.

Il n'avait pas vingt-cinq ans et avait été garçon chirurgien dans les armées du Languedoc, situation qui n'était pas de nature à lui valoir beaucoup de considération ni de profits. Il songea qu'un coup d'éclat pourrait seul le tirer de sa médiocrité.

Et voici ce qu'il fit : il confectionna de sa main une boîte explosive, une boîte du reste pas bien

terrible et qui, au pis aller, pouvait tout juste roussir les vêtements de la personne qui l'ouvrirait. Il l'envoya avec de grandes précautions à Versailles, à la marquise de Pompadour. L'objet éveilla des soupçons; la police s'empara de l'envoi qui fut examiné avec de minutieuses précautions et on découvrit qu'il contenait quelques onces de poudre.

La police aime à grossir les complots; la méchante boîte explosive devint une terrible machine infernale qui eût pu tuer la favorite, ses dames, les courtisans, peut-être le Roi et même faire sauter le palais de Versailles.

Mme de Pompadour vit sans hésitation dans cet attentat la main de M. de Maurepas. Elle l'imagina d'autant mieux que Latude était venu lui-même à Versailles, avait demandé audience et dénoncé des personnes tenant de près au ministre disgracié.

Mais la machination de Latude, tout comme ses explosifs, devait faire long feu. La vérité fut découverte et le dénonciateur arrêté.

Le Roi discerna tout de suite que ce conspirateur n'était pas bien dangereux; il eut pitié de ce grand garçon de bonne mine et de tournure avenante et au lieu de le laisser déférer au Parlement, qui l'eût certainement condamné à mort, il l'expédia à la Bastille par lettre de cachet.

Entré à la prison d'État le 1er mai 1749, il fut, le

mois d'après, transféré au donjon de Vincennes où nous le trouvons en 1750.

★

Évidemment la vie au donjon de Vincennes, la vieille forteresse de Philippe VI, n'était pas enchanteresse, mais Latude était prisonnier d'État; il jouissait donc d'une relative liberté. Il n'était pas obligé de se tenir constamment dans sa cellule, il pouvait aller et venir dans les cours et passer le temps qu'il lui plaisait dans le petit jardin bien exposé au soleil, dont le mur extérieur donnait sur les fossés du château.

Latude était d'un naturel gai, enjoué, sympathique et cordial. Il s'était lié d'une véritable amitié avec le porte-clés Guénot, spécialement attaché à sa garde. Avec lui et quelques autres employés de la prison, il jouait aux cartes, il fumait et le soir il charmait son assistance par son habileté à tirer des sons harmonieux de la flûte. La vie lui était rendue d'autant plus agréable qu'il était à ce moment le seul prisonnier d'État détenu au château. Cela lui donnait beaucoup d'importance et à son geôlier, pas mal de loisirs.

Or, le bon Guénot avait une fille du nom de Rosette, une jolie fille svelte, mais point de ces maigrichonnes comme sont souvent fillettes de dix-huit ans. Peau

blanche, dents blanches, lèvres rouges, yeux verts et cheveux d'un beau blond presque roux, un sourire qui creusait ses joues de deux mignonnes fossettes, telle était Rosette, la fille du porte-clés de Vincennes.

Cette délicieuse petite personne, orgueil de son père, était servante à la « Grande Pinte » – une belle auberge avec un vaste jardin agrémenté de bosquets qui se trouvait route de Charenton, entre le village de ce nom et Paris. Sa situation tranquille en bordure de la forêt de Vincennes, la renommée de sa cuisine, lui valaient une clientèle peu nombreuse mais choisie et qui ne reculait pas devant la dépense.

Un œil indiscret – mais il n'y en avait pas à l'auberge de la « Grande Pinte » – eût souvent reconnu, attablés dans quelque bosquet, tel magistrat ou tel financier. Plusieurs demoiselles de comédie les plus en vogue y fréquentaient aussi assidûment.

Rosette ne se déplaisait pas dans ce milieu galant et raffiné et sa gaîté, sa santé, son esprit, la rendaient sympathique à tous et à toutes.

Chaque dimanche la jolie fille se rendait au château de Vincennes qui n'était pas à un quart de lieue de la « Grande Pinte ». Elle allait voir son père et en même temps porter le linge blanchi des prisonniers du château que l'on confiait à une bonne femme.

Les prisonniers étant pour le moment le seul

Latude, c'est à lui seul que Rosette avait affaire. Leur conversation s'allongea bien vite au delà du temps nécessaire à compter une chemise et deux paires de bas – la lingerie de Latude était restreinte. Également gais, également rieurs, les deux jeunes gens s'entendaient à merveille.

Rosette racontait tous les potins de Paris et de Versailles, et Dieu sait! si elle pouvait en faire ample moisson à la « Grande Pinte »; Latude lui disait ses espoirs et ses projets pour plus tard, car il espérait bien faire son chemin dans le monde dès que la liberté lui serait rendue. Peu à peu, dans ses rêveries d'avenir, Rosette se mit à tenir une petite place et puis une grande et enfin il fut décidé que le jour où il sortirait de Vincennes, le sympathique prisonnier et la jolie fille du bon geôlier convoleraient en justes noces.

Guénot ne voyait pas d'un mauvais œil cette amitié si franche entre sa fille et son prisonnier. Un prisonnier d'État a beau être pauvre, ce n'est tout de même pas le premier venu, puisque le Roi fait la dépense de le nourrir et de le loger sans limiter d'avance la durée de son hospitalité.

La présence de Rosette auprès de Latude offrait cet autre avantage que Guénot, qui avait en sa fille la confiance la plus grande et la plus justifiée, pouvait lui laisser la garde du prisonnier tandis qu'il allait

lui-même boire une bouteille avec de joyeux amis au cabaret des « Trois Écus », juste en face de la prison.

Pendant quelques heures chaque semaine Rosette était donc la geôlière de Latude.

Bien entendu, ces heures dominicales ne pouvaient pas être entièrement consacrées à la conversation. Rosette était bien obligée de ranger un peu l'étroit logement de son père qui, veuf depuis longtemps, ne tenait guère en ordre ses effets personnels et son petit mobilier. Craignant que pendant son absence son prisonnier ne s'ennuyât, Rosette avait pris l'habitude d'amener avec elle le chien Frisquet, épagneul par sa race et chien d'actrice de son état.

Ce Frisquet avait une histoire.

Il appartenait à M^lle^ Florine, danseuse du corps de ballet de l'Opéra du Roi, laquelle avait pour oncle à héritage un traitant riche, âgé et sévère. Pour être danseuse, pour être comblée de luxe, de bijoux, de toilettes, pour posséder un carrosse dont les panneaux sont en vernis martin blanc décorés d'amours joufflus, on n'en a pas moins un cœur.

Or, le cœur de M^lle^ Florine appartenait à un homme plein de finesse et d'esprit, au demeurant brillant cavalier bien qu'homme de robe et qui n'était autre que le lieutenant-général de police, M. Berryer.

Elle l'avait rencontré plusieurs fois à des fêtes données à Versailles ou à Trianon, auxquelles le corps de ballet de l'Opéra avait pris part. M. Berryer

s'était montré aimable, puis empressé, et ensuite était née une idylle qui contrariait fort la sévérité de l'oncle.

Le lieutenant de police, qui par ses fonctions connaissait admirablement Paris et ses environs, enseigna à Florine une auberge agréable et retirée où ils pourraient se retrouver pour déjeuner ensemble sans faire jaser tout Paris : c'était l'auberge de la « Grande Pinte ».

– Nous nous y rendrons chacun de notre côté, vous en carrosse et moi à cheval et personne ne pourra soupçonner que le lieutenant de police et M[lle] Florine déjeunent ensemble dans un bosquet.

L'idée enchanta tout de suite Florine, mais il lui vint une inquiétude :

– De fréquentes promenades du côté de Charenton ne paraîtront-elles pas suspectes? Que la curiosité vous porte une fois par hasard dans ces parages, c'est compréhensible, mais...

Florine n'osait dire qu'elle souhaitait que ces déjeuners champêtres fussent souvent répétés. M. Berryer comprit l'objection.

La fréquentation des malfaiteurs, l'habitude de déjouer leurs ruses donneraient de l'ingéniosité aux gens de police, même s'ils n'en étaient pas naturellement pourvus. Après une seconde de réflexion M. Berryer demanda :

– Avez-vous un chien?

— Quelle question? Et que vient faire un chien dans ceci? Oui, j'ai un chien, un épagneul de pure race, très intelligent et qui s'appelle Frisquet.

— C'est parfait. Il importe peu qu'il se nomme Frisquet, qu'il soit épagneul et qu'il soit intelligent, il suffit qu'il soit chien. Votre chien s'ennuie dans votre charmant logis, il lui faut la campagne, sans quoi il tombera malade.

— Oh! mon pauvre Frisquet! Comment le savez-vous?

— Je sais tout, c'est mon devoir. Pour placer votre chien à la campagne, sans cependant être complètement séparée de lui, un endroit s'impose : La « Grande Pinte » sur la route de Charenton. Il y sera parfaitement soigné et quand vous aurez envie de le voir, il vous sera facile de le faire. Qui oserait soupçonner le cœur d'une jeune femme inquiète de la santé de son chien chéri? Et ainsi pourrons-nous à notre aise déjeuner souvent tous les trois.

— Tous les trois?

— Oui. Vous, Frisquet et moi.

Florine applaudit fort ce plan ingénieux et dès le lendemain Frisquet prenait le chemin de Charenton.

Il se plut très vite à la « Grande Pinte », car c'était un chien qui au fond avait des goûts simples, qui préférait la saine odeur des bois à tous ces parfums dont était imprégné l'appartement de sa maîtresse.

Il fut tout de suite en très bons termes avec l'aubergiste et avec sa femme et surtout avec Rosette, à qui il était particulièrement confié.

Sa vie de chien s'écoulait sans ennuis; il était l'objet des soins les plus attentifs, dus au favori d'une demoiselle d'Opéra, au protégé d'un lieutenant de police et au pensionnaire pour qui on paye une large mensualité.

Deux ou trois fois par semaine, il revoyait avec plaisir revenir sa maîtresse et il ne se formalisait pas de la voir prendre plus d'agrément aux propos de M. Berryer qu'à ses démonstrations d'amitié.

Chacun flattait et caressait Frisquet et à toutes les tables il pouvait cueillir un bon morceau. L'épagneul acceptait gracieusement ces bons procédés. Sur un seul point il était intraitable : il ne pouvait supporter la vue des mendiants; un habit malpropre le faisait étrangler de colère, une tenue débraillée risquait de provoquer un drame. Frisquet ne comprenait pas que l'on pût recevoir des gens qui ne fussent pas de bonne compagnie et il le faisait bien voir ou plus exactement entendre.

Tel était le chien que Rosette amena un dimanche à Latude pour le distraire. Le dimanche en effet Florine ne venait jamais à la « Grande Pinte » et la promenade était salutaire à l'épagneul. Tout le monde y trouvait son compte.

Pour quelle raison Latude et Frisquet se prirent-ils

à première vue d'une particulière affection l'un pour l'autre? Nous ne chercherons pas à l'expliquer. Mais il faut le constater.

Latude remarqua dès l'abord combien était vive l'intelligence de son nouvel ami, il lui montra quelques tours que l'épagneul sembla répéter avec joie.

Tous les dimanches maintenant, après la promenade sentimentale avec Rosette dans le jardin de la prison, Latude profitait de l'absence de sa jolie geôlière pour donner une leçon particulière à Frisquet. Il ne fallut pas longtemps pour que celui-ci offrît la patte droite ou gauche à volonté, qu'il dansât aux sons de la flûte et surtout pour qu'il fît l'exercice.

Assis sur son arrière-train, Frisquet au commandement faisait le salut militaire ou bien un bâton sous la patte droite, en guise de fusil, il gardait l'immobilité au « garde-à-vous », jusqu'au moment où on lui disait : « Rompez! »

Cette éducation passionnait Latude, amusait Rosette et intéressait Frisquet.

Un beau dimanche, un magnifique dimanche comme juin sait en donner aux heureux habitants de l'Ile-de-France, Rosette et Frisquet étaient venus comme d'habitude au donjon et Guénot s'en était allé vers sa bouteille et ses amis au cabaret des « Trois Écus ».

La conversation entre Latude et Rosette avait été

particulièrement affectueuse, ils avaient même échangé le baiser des fiançailles. Rosette, qui s'était un peu plus que de coutume attardée à ce délicieux tête-à-tête, était partie en courant mettre une pièce à la culotte de son père, laissant ensemble le prisonnier et l'épagneul.

De lui-même, celui-ci commença la leçon en faisant le soldat, mais il avait remarqué que lorsqu'on est chien et que l'on doit rester planté sur son arrière-train, on est bien plus à son aise si on a le dos appuyé. Il pouvait bien s'adosser au mur, mais un mur est rugueux. Il avait découvert une petite porte basse dont le vieux bois chauffé au soleil offrait un point d'appui particulièrement commode; ce fut, ce jour-là, l'emplacement qu'il choisit.

Latude ne fit pas attention à ce détail, il avait l'esprit ailleurs. « Garde-à-vous ! » commanda-t-il machinalement. Frisquet obéit, mais en se dressant contre la porte il perdit l'équilibre et bascula en arrière. La porte simplement poussée s'était ouverte et l'épagneul avait roulé, sans du reste se faire aucun mal, jusqu'au fond du fossé du château.

Du coup Latude sortit de sa rêverie, il sortit même du jardin, et soudain se trouva dehors et libre.

★

La nouvelle de l'évasion de Latude fit grand bruit. On chansonna les prisons du Roi, M^me^ de Pompadour

était atterrée, les ministres furieux. Une enquête fut menée rapidement par M. Berryer, lieutenant de police, qui eut vite fait de reconstituer l'histoire de Guénot, de Rosette, de Frisquet et de la porte.

On condamna la porte — c'était toujours cela, — on emprisonna Guénot et la pauvre Rosette. Frisquet de lui-même rentra à la « Grande Pinte » et fut considéré comme irresponsable de la fuite de son professeur de maintien.

Quant à Latude, les plus adroits policiers furent lancés à ses trousses, mais sans succès. Il n'était pourtant pas loin. Il avait eu l'imprudence d'écrire au docteur Quesnay, un de ses amis, qui habitait Saint-Denis, qu'il voulait essayer d'aller se réfugier chez lui pour s'y ravitailler en vêtements et surtout en argent, car il n'en avait guère. Cette lettre avait été interceptée par le cabinet noir. La police savait donc que Latude se trouvait dans la forêt de Vincennes, mais la forêt était grande et c'est en vain que les gens de M. Berryer la battaient en tous sens.

On dit que la faim fait sortir le loup du bois, elle devait aussi en faire sortir Latude. Depuis trois jours il avait à peine mangé, sauf quelques quignons de pain, donnés en aumône par des bûcherons.

Mais il n'osait plus s'approcher d'eux. Les exempts et autres gens du Roi avaient dû les prévenir qu'un prisonnier d'État s'était échappé et les braves gens

ne voudraient pas aider un fugitif. Ou bien ils le livreraient, ou c'est lui qui les mettrait dans un mauvais cas.

Latude se décida donc à tenter sa chance et il se mit en route vers Charenton pour gagner, par les Lilas et Romainville, Saint-Denis où il pensait que son ami, le docteur Quesnay, l'attendait.

★

Depuis trois jours Florine n'avait pas vu le charmant Berryer, très occupé par cette malencontreuse histoire de l'évasion de Latude; aussi ce lui fut-il une joie quand, au matin, un billet vint lui apprendre que le beau lieutenant de police l'attendait à la « Grande Pinte ».

Le déjeuner qu'ils firent tous les deux dans un bosquet du jardin fut des plus gais. Frisquet était à leurs pieds, jouant négligemment avec un bel os de poulet, simple hors-d'œuvre pour s'amuser les dents.

M. Berryer faisait à Florine le récit de l'évasion et Florine riait à gorge déployée.

— A-t-on idée de ce Frisquet? disait-elle. Aller à la prison de Vincennes apprendre des tours avec un prisonnier, lui qui se refuse obstinément même à donner la patte quand vous ou moi le lui demandons!

Frisquet ne voulait prendre aucune part à cette gaîté, il semblait absorbé dans le dépouillement de son os.

La porte donnant sur la route de Charenton s'ouvrit alors avec un cri plaintif, un homme traversait le jardin, il alla s'asseoir tout seul sous une tonnelle.

– Un cruchon de cidre, je suis pressé, commanda-t-il à la servante qui le dévisageait avec une moue de dégoût.

L'homme n'avait en effet rien moins que bonne mine. Ses vêtements étaient tachés et même déchirés par endroit, ses bas percés se tortillaient autour de ses jambes, une barbe de plusieurs jours accusait le creux de ses joues et ses cheveux étaient en broussailles.

Florine, à travers les feuillages du bosquet, avait aperçu le personnage.

– Voilà qui ne va pas être du goût de Frisquet qui déteste les gueux.

En effet, Frisquet avait remué. Il s'était soulevé sur ses pattes, avait flairé le vent, puis soudain, comme renseigné, il s'était précipité d'un bond vers le miséreux.

– Frisquet! Frisquet! criait Florine qui ajouta en voyant le peu de cas que son chien faisait de ses appels :

– Pourvu qu'il ne lui fasse pas de mal!

– Voyez plutôt, dit Berryer subitement levé.

Le spectacle, en effet, n'était pas banal. Frisquet avait reconnu Latude, car c'était lui qui, mourant de soif, s'était risqué pour se rafraîchir dans cette auberge, la première qu'il avait trouvée sur la route. L'épagneul se mit à prodiguer à son ami les marques les plus vives de son affection : remuant la queue, gambadant, léchant les pauvres mains griffées par les ronces et couvertes de poussière. Puis pour lui faire vraiment plaisir, il fit défiler de lui-même et sans commandement toute la série de ses tours. Il lui offrit successivement les deux pattes, il fit le salut militaire et il resta assis sur son arrière-train dans la position du soldat sous les armes.

★

M. Berryer sans se faire remarquer était sorti. Une heure après, Latude était repris près du lac de Saint-Fargeau.

On le mena au lieutenant de police, qui l'interrogea sévèrement sur les moyens employés pour son évasion.

– Je ne me suis pas échappé, répondit Latude, un chien m'a ouvert la porte.

Un important personnage, envoyé par la Cour, se tenait à côté du lieutenant de police.

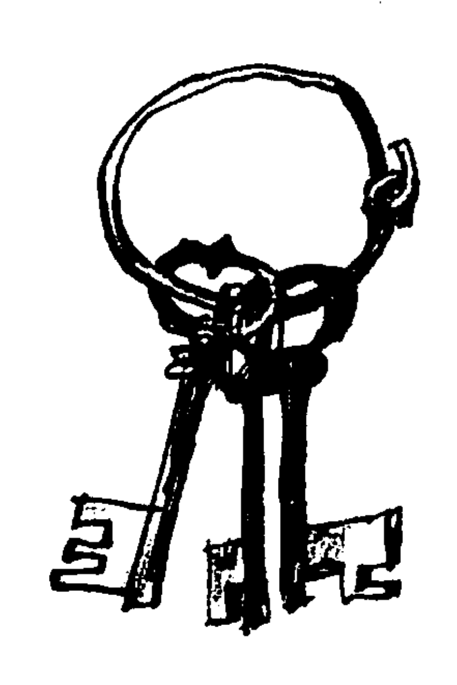
– C'est le chien qui l'a fait retrouver? demanda-t-il.

– Oui, répondit M. Berryer.

– On pourrait imaginer d'engager des chiens dans la police, dit le personnage.

– Des chiens policiers, peut-être bien, mais pas de chiens-geôliers. Il est vrai qu'un chien-geôlier serait toujours aussi sûr qu'une jolie geôlière.

Latude fut remis en prison, mais cette fois à la Bastille dans une cellule avec une porte qui fermait et sans geôlière ni chien savant.



# TABLE DES MATIÈRES

## DANS LA MÊME COLLECTION (SUITE)

### LE MONDE

CONTES ET LÉGENDES DES ANTILLES, par Th. Georgel, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES ARABES, par J. Corriéras, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOHÊME, par J. Slipka, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE BULGARIE, par Bajdaev, ill. de Giannini.
CONTES ET LÉGENDES DU CAUCASE, par D. Sorokine, ill. de Reschofsky.
CONTES ET LÉGENDES DE CHINE, par G. Vallerey, ill. de R. Péron.
RÉCITS DE LA CONQUÊTE DES POLES, par C. Alzonne, ill. de J.-M. Desbeaux.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉCOSSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE, par M. Soupey, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉTHIOPIE, par H. Pérol, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU FAR-WEST, par Quinel et de Montgon, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DE GRANDE-BRETAGNE, par S. Clot, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES D'HAÏTI, par Ph. Thoby-Marcelin et P. Marcelin.
CONTES ET LÉGENDES DES HOMMES VOLANTS, par L. Sabatié, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE HONGRIE, par E. Bencze, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES INCAS, par A.-M. Lambert-Farage, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE L'INDE, par R. Fougère, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DES INDIENS PEAUX-ROUGES, par H. Fouré-Selter, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'IRLANDE, par Ch. M. Garnier, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES D'ISRAËL, par A. Weill, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU JAPON, par F. Challaye, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LIBAN, par R. R. Khawam, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE MADAGASCAR, par R. Vally-Samat, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES DE LA MER ET DES MARINS, par Quinel et de Montgon, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DU MEXIQUE, par R. Escarpit, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES D'OUTRE-RHIN, par H. Weiller, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAKISTAN, par S. Hassâm A. Rassool, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU PORTUGAL, par G. T. Cœlho, ill. de M. Rudnicki.
CONTES POPULAIRES RUSSES, par E. Jaubert, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DU SÉNÉGAL, par A. Terrisse, ill. de Papa Ibra Tall.
CONTES ET LÉGENDES DE TAHITI ET DES MERS DU SUD, par Viale-Dufour, ill. de R. Péron.
CONTES ET RÉCITS DE SIBÉRIE, par P. Rondière, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE SICILE, par Quinel et de Montgon, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE SUISSE, par H. Cuvelier, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE WALLONIE, par Max Defleur, ill. de C. Dey.

### LITTÉRATURE

Contes et récits tirés
DU THÉATRE DE CORNEILLE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE MOLIÈRE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE RACINE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE SHAKESPEARE, par S. Clot, ill. de R. Péron.
DES OPÉRAS CÉLÈBRES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.
DES BALLETS ET DES OPÉRAS COMIQUES, par D. Sorokine.

En lisant les noms des vieilles rues de Paris - rue des Quatre-Fils, rue de la Tombe-Issoire, rue du Moulin de la Vierge... - avez-vous songé qu'ils évoquaient de fort curieuses légendes ? Ce livre nous les raconte. Il nous apprend aussi pourquoi Montmartre signifie "le Mont des Martyrs", comment le terrible Hun Bléda obtint le pardon de sainte Geneviève, comment l'âme d'un gentil page, mort dans un pré où il cueillait des fleurs une nuit de Noël, plane toujours sur le Pré Catelan, et pourquoi envoyer quelqu'un "au diable vauvert" n'est, après tout, que l'inviter à faire un tour à deux pas du Luxembourg ! De nombreux autres contes savoureux passionneront tous ceux qui aiment Paris.



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BERGER-LEVRAULT A NANCY
EN JANVIER 1968

N° d'Éditeur : H. 12 031 (C. VII) — Imprimé en France — 779528-1-1968